

N°63/64
AUTOMNE 2023

TRANSLITTÉRATURE

SOMMAIRE

6. **Éditorial** SOPHIE ASLANIDES

UNE HISTOIRE, DES GÉNÉRATIONS

13. **1973-2023 : 5 décennies de traducteurs et traductrices**
ENQUÊTE DE KARINE GUERRE
28. **ATLF : 50 ans au service des traductrices et des traducteurs**
ENTRETIEN AVEC OLIVIER MANNONI, PAR KARINE GUERRE

OUVERTURES

43. **Triple regard européen sur le métier : trois femmes engagées racontent**
ENTRETIEN AVEC CÉCILE DENIARD, VALÉRIE LE PLOUHINEC ET FRANÇOISE WUILMART,
PAR ÉTIENNE GOMEZ
56. **Le traducteur professionnel européen (*Interpres professionalis europaeus*)**
MATT REECK, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ÉTIENNE GOMEZ

REPÈRES

66. **50 ans d'avancées pour les traducteurs... et de nombreux combats à mener encore**
ANALYSE PAR JONATHAN SEROR
79. **Tenir closes les portes de la bergerie – la traduction littéraire au prisme de l'intelligence artificielle** ANALYSE PAR PEGGY ROLLAND

JOURNAL DE BORD

92. **Assaut contre le Capitole : chronique d'une traduction contre la montre et contre la machine** ÉTIENNE GOMEZ ET SAMUEL SFEZ
103. **Côte à côte : assaut contre le Capitole** ÉTIENNE GOMEZ ET SAMUEL SFEZ
116. **Pussypedia, une traduction à douze mains**
NATHALIE BRU, MARGUERITE CAPELLE, GAËLLE COGAN, SARAH GURCEL,
FABIENNE GONDRAND, VALENTINE LEYS

RÉSIDENCES

144. **De FILIT à DÉCLIC, sur les chemins sensibles de l'amitié et de la traduction**
RÉCIT PAR LAURE HINCKEL
151. **Zagreb zauvijek – déambulations traductives** RÉCIT PAR MARIE KARAŠ-DELCOURT

FESTIVALS

160. **Un compagnonnage de vingt ans avec les littératures d'Amérique**
ENTRETIEN AVEC FRANCIS GEFFARD, PAR CARLA LAVASTE
168. **Les 39^{es} Assises de la traduction dans leurs oreilles**
ENQUÊTE PAR KARINE GUERRE

LA CHAÎNE DU LIVRE

178. **La littérature traduite en 2023** ENQUÊTE PAR LAURE HINCKEL

LES JOUTES DE TRADUCTION

186. **La joute de traduction, un espace de partage** CORINNA GEPNER

HOMMAGES

204. **Andrée Lück Gaye** ÉVELYNE CHÂTELAIN
211. **Hommages de l'année** VANESSA DE PIZZOL
228. **Du côté des prix** KARINE GUERRE
230. **Remerciements**

TÉMOIGNAGES VOCATIONS

27. **Traduire, ou comment devenir l'homme invisible** KHALED OSMAN
38. **Traduire Baudelaire en arabe (Tunisie)** ZAHRAA BOUZOUMITA
54. **Hommage aux plus médiocres représentants de notre profession** CYRILLE RIVALLAN
76. **L'inspiration de *La Grande Eau*** MARIA BÉJANOVSKA
84. **Il s'appelait Pierre Thillet (1918-2015)** MICHEL-GUY GOUVERNEUR
87. **De l'importance des rencontres... et des hasards (qui n'en sont peut-être pas)** CLAUDINE RICHETIN
114. **Le bonbon de la traduction** PASCALE ELBAZ
128. **Née avec Michel-Ange et Rilke à Heidelberg** ISABEL VIOLANTE
216. **Rigueur universitaire et résonance poétique** PASCALE DROUET
218. **Traduire n'est-il pas une nécessaire imposture ?** PEGGY ROLLAND
220. **Correspondance transatlantique** SOPHIE TAAM
222. **Abolir la solitude des autres au prix de la sienne** AUDE LEMOINE-GWENDOLINE
224. **La traduction ou l'art de transformer les cuisses en mollets** GILLES ROBEL
226. **Traduire du "chinois", c'était comprendre le monde** EMMANUELLE PÉCHENART

RÉSIDENCES

132. **La maison – l'abri de la solitude et du partage** SOPHIE AUDE
134. **Elle pense, elle panse, elle danse !** FRANÇOISE WUILMART
137. **À Saorge : un monastère dans le monde** JEAN-PIERRE RICHARD
139. **Tant de fois le ciel s'est fait complice de nos émerveillements** MYRIAM LEGAULT-BEAUREGARD
141. **Méthodes révolutionnaires pour nettoyer votre piscine – souvenirs d'une résidence** AUDE FONDARD

JOUTES DE TRADUCTION

190. **L'original est une fleur qui s'épanouit dans ses traductions** CAMILLE LUSCHER
192. **C'est ici qu'on peut mettre les mains dans le cambouis** LISE CAPITAN
194. **Comment réussir même sans manger de patate crue** VELINA MINKOFF
197. **Que de choses nous ignorons quand nous traduisons...** ÉTIENNE GOMEZ
199. **Ruminations sur le foin** BÉATRICE GUISSÉ-LARDIT
201. **Une joute monstre** ANAË CROSTE-BAYLIES

Éditorial

C'est un grand honneur pour moi de présenter ce numéro double de *TransLittérature* à l'occasion des 50 ans de l'ATLF. 50 années de débats, de réflexions, de négociations avec les pouvoirs publics ; 50 années de progrès pour la visibilité et la reconnaissance de notre profession ; 50 années de défis – atteindre le demi-siècle, pour une association reposant exclusivement sur le volontariat de ses membres, ce n'est pas rien. Être présidente de l'ATLF à ce moment important me fait percevoir le poids de cette responsabilité et l'importance du passage de relais, de génération en génération. Sous la houlette de Laure Hinckel, au sein d'un comité éditorial aux volontés renouvelées et qui s'enrichit de nouveaux membres, comme toujours bénévoles et très engagés dans ce travail précieux, ce numéro anniversaire éclaire les réussites du passé et les enjeux de l'avenir.

Un tel moment nous rappelle combien ont bellement œuvré les précédents responsables de l'ATLF. Notre sommaire, sans céder à aucune pompe, traverse le destin en traduction de cinq générations de traducteurs, mettant en lumière aussi la question de la formation des jeunes dans notre profession, et donne la parole à Olivier Mannoni dans un entretien fourni et fouillé.

Un éclairage approfondi est posé sur le monde qui nous entoure : un traducteur américain nous analyse ; nos collègues déléguées au CEATL échangent autour de leur mission européenne en trio avec la fondatrice du collège de Seneffe. À la croisée de l'étranger et de la formation continue, il y a les résidences pour traducteurs. Le sujet est traité sous deux angles différents. Les festivals littéraires français, le festival America et les Assises d'Arles sont eux aussi abordés sous deux points de vue qui se complètent.

Un grand angle est réservé aux plus récents progrès obtenus par notre association et qui sont, au fond, le résultat des actions cumulées de générations d'élus au sein du conseil d'administration. Les contrats de traduction comportent désormais un grand nombre de clauses qui reconnaissent et protègent le traducteur et son œuvre. Le travail de veille juridique que nous menons ne pourra qu'apporter des améliorations dans ce domaine. Nous multiplions sans relâche les actions pour obtenir que nos rémunérations soient décentes et permettent à de plus en plus d'entre nous de vivre de leur profession. Enfin, la protection de notre profession va de pair avec celle de la diversité éditoriale, sans laquelle la diffusion de la littérature du monde serait fragilisée. Un de nos articles met en scène des éditeurs de littérature étrangère devant les choix qui s'offrent à eux.

L'ATLF fête ses 50 ans alors qu'est menée l'offensive de certains industriels promoteurs d'une technologie prétendument intelligente pour – toujours (mais notre « toujours » parle de ce qui est une maladie de notre ultra-contemporanéité, puisque autrefois on tenait en haute estime les productions de l'esprit) – , tenter de réduire l'être humain et diminuer ses capacités cognitives : l'hiver dernier nous avons vu comment un quotidien (par ailleurs juste envers les traducteurs) s'est laissé abuser et a fait traduire les conclusions du Rapport de la commission d'enquête sur l'Assaut contre le Capitole par un tel produit des algorithmes. Deux de nos contributeurs se sont penchés sur le sujet pour un Côte à Côte inédit et passionnant.

Alors que la modernité nous permet de communiquer de manière tellement plus performante avec les éditeurs qui reprennent nos textes et entre nous dans tous les aspects de la vie, nous constatons depuis quelques années une dérive d'un tout autre ordre et qui exige la plus grande vigilance de notre part. Elle remet en cause la définition même de la création, de la notion d'œuvre originale de l'esprit, de l'identité du créateur. Il ne s'agit pas d'un nouvel outil qui nous ferait gagner du temps, de l'énergie, de la vitesse, mais d'un monstre qui, pour se nourrir, pille les créations humaines, qui, pour le profit de quelques industriels, cherche à imposer une automatisation et une prétendue rentabilité à l'opposé de ce qui fait l'essence même de notre métier : la réflexion, l'engagement, l'immersion dans le mille-feuille du texte à traduire. Comme vous l'aurez lu dans la tribune rédigée avec nos compagnons d'ATLAS, nous nous élevons avec force contre ce qui mènerait inéluctablement à une restriction de notre liberté créatrice. Dans ce numéro nous revenons aussi sur ce point, en examinant les suites de notre tribune.

L'ATLF a 50 ans aussi dans une merveilleuse période d'affirmation de la puissance des femmes. Par intérêt sincère et dans un esprit bravache qui nous fait du bien, nous avons demandé aux traductrices de l'encyclopédie *Pussypedia* de nous raconter cette expérience tout aussi linguistique que personnelle et, finalement, sociétale.

Ce numéro est très spécial aussi parce qu'il a recueilli un grand nombre de témoignages tous plus intéressants les uns que les autres à nos questions : pourquoi êtes-vous entré en traduction ; quelle expérience tirez-vous d'une résidence de traduction à laquelle vous avez participé ; quel souvenir gardez-vous d'une joute à laquelle vous avez participé ou simplement assisté ?

Ces trois questions mettent en lumière ce qui fait le cœur de notre pratique : le choix de traduire des textes littéraires, la richesse des échanges avec nos pairs, la communication de notre passion au grand public.

Je voudrais, dans l'espace de ce texte, évoquer également mon propre cheminement. Avant d'être la présidente de l'ATLF, je suis surtout, comme tous les membres de notre belle association et beaucoup de lectrices et lecteurs de *TransLittérature*, une traductrice heureuse de l'être, épanouie dans son activité professionnelle et engagée dans la défense de son métier. Je suis venue à la traduction littéraire par amour des langues – rien d'étonnant à cela – et de la littérature, une évidence. J'imagine que mon bain familial plurilingue et mon enfance linguistiquement tiraillée entre plusieurs pays ont également été des facteurs décisifs. Mon parcours doit beaucoup à deux personnes, deux amis, un traducteur et un éditeur. Tous deux m'ont fait confiance à différents titres et m'accompagnent depuis près de vingt-cinq ans, avec fidélité et générosité.

Marc A. est avant tout un ami très cher, avec qui je partage mon attachement au pays de mon père, la Grèce, la passion pour les mots et la musique des langues, l'engagement dans l'enseignement des langues à l'université. Il me présenta autrefois à de nombreuses de ses relations dans le milieu éditorial, et c'est à sa recommandation chaleureuse (et probablement trop louangeuse) à un éditeur que je dus mon premier contrat.

Oliver G. me confia mes premiers textes ; il me consacra un temps infini pour que j'apprenne à cerner la manière dont mon travail s'insère dans le projet de toute une équipe. Notre collaboration devint une amitié solide et, depuis vingt ans, c'est sa belle maison consacrée à la littérature étrangère qui publie plus de la moitié de mes traductions.

Après avoir mené de front deux carrières, celle d'enseignante et celle de traductrice, j'ai fait le grand saut il y a 7 ans et décidé de me consacrer exclusivement à la deuxième. Deux nécessités se sont imposées à moi. La première : maîtriser tous les aspects de la profession, son statut social, juridique, fiscal, pas uniquement sa pratique au quotidien – les interactions avec mes pairs, avec les éditeurs, les participations aux événements, la communication autour de son activité. La deuxième : consacrer du temps et de l'énergie à la jeune génération de traductrices et traducteurs pour les aider à affronter les évolutions du métier. D'où mon engagement au service de l'ATLF avec une équipe qui partage ces fortes convictions.

Je vous souhaite une lecture enrichissante, stimulante et passionnante. ♦

SOPHIE ASLANIDES

UNE HISTOIRE, DES GÉNÉRATIONS

1973-2023 : 5 décennies de traducteurs et traductrices

ENQUÊTE DE KARINE GUERRE

Les traducteurs et traductrices qui ont répondu à cette enquête en dix points représentent en tout les cinq décennies écoulées depuis la création de l'ATLF. Leur ensemble trace un portrait dynamique, révélateur de plusieurs époques et de grandes constantes.

**PRITHWINDRA MUKHERJEE
MONA DE PRACONTAL
MARIANNE MILLON
NATHALIE CARRÉ
HÉLÈNE H. MELO
LOTFI NIA
JULIETTE FRUSTIÉ
CLÉMENT MARTIN**

Questionnaire¹ :

1. Merci de préciser vos langues de travail, votre domaine éditorial, la durée de votre expérience, et vos prix et distinctions, le cas échéant.
2. Comment êtes-vous venu à la traduction?
3. Avez-vous suivi une formation spécifique?
4. Travaillez-vous plutôt à la commande ou apportez-vous des textes aux éditeurs?
5. Parvenez-vous à vivre de la traduction littéraire ou exercez-vous une autre activité professionnelle?
6. Aux adhérents de l'ATLF : que vous apporte le compagnonnage avec notre association?
7. Quelle vision avez-vous de votre rôle de traducteur, de traductrice? Un idéal, des principes, voire une théorie de la traduction vous guident-ils?
8. Vous estimez-vous bien compris par votre entourage? Et par la société en général? Êtes-vous satisfait de la réception de vos ouvrages?
9. Comment parvenez-vous à résoudre les difficultés que pose chaque texte? Craignez-vous de faire des erreurs?
10. Pensez-vous que les conditions d'exercice du métier de traducteur littéraire ont évolué en France depuis que vous traduisez? Comment envisagez-vous l'avenir de notre profession?

1. Nous remercions les lecteurs qui accepteront la règle du jeu et feront des allers-retours entre le questionnaire et les réponses des huit traductrices et traducteurs.

1973-1983

PRITHWINDRA MUKHERJEE,

membre d'honneur de l'ATLF

Éminent traducteur d'anglais et de français et professeur de bengali, ce chercheur et poète né en 1936 a traduit notamment Albert Camus, René Char et Saint-John Perse en bengali. On lui doit en français notamment *Mahesh et autres nouvelles* de Saratchandra Chatterji (Gallimard), une anthologie de poésie bengalie et son livre *Les Origines intellectuelles du mouvement d'indépendance de l'Inde* a été réédité en 2010 avec une préface de Jacques Attali. Sur recommandation d'Antoine Vitez, le CNL lui a remis, en 1977, sa prestigieuse bourse de traduction.

2. Né à Calcutta (ancienne capitale de l'Inde britannique jusqu'à 1911), je me suis installé en 1948 avec mes deux frères et mes parents dans la communauté culturelle de Pondichéry fondée par Mirra Alfassa (Française de naissance, surnommée « La Mère »), autour de l'enseignement de Sri Aurobindo. J'avais alors 11 ans. Pendant mon adolescence, j'ai observé La Mère – entourée de savants munis de lexiques – traduire avec sérieux le chef-d'œuvre de Sri Aurobindo, *L'Idéal de l'unité humaine*, qui a servi de germe à la fondation d'Auroville. Fasciné par mes lectures diverses en français, je regrettais que mes compatriotes soient privés de ces plaisirs qu'offre la littérature française.
3. Pendant deux ans, à l'Alliance française de Pondichéry, j'ai assisté au cours de traduction dispensé par M. Rataboul.
4. J'avais l'habitude de proposer mes textes aux éditeurs.
5. Je n'ai pas vécu de la traduction au cours de ma carrière.
7. Chaque livre avait sa raison d'être choisi. *La Chute*, d'Albert Camus, par exemple, représentait pour moi un avant-goût du nouveau roman. M'importait également la

vision spirituelle sous-jacente relative aux textes ésotériques (dont *sahaja* : le Spontané).

8. Parfois, on m'a reproché d'introduire des auteurs inconnus ou incompréhensibles (dont Mallarmé, avec son célèbre sonnet « Le vierge, le vivace ») : ils allaient néanmoins représenter la mode avec le temps. Dans l'ensemble, il y a toujours eu, de part et d'autre, une élite pour accueillir mes morceaux choisis.
9. J'étais suffisamment souple pour me sentir proche de mon auteur : cet état d'âme me fournissait la confiance indispensable. S'agissant d'un recueil comme *Chronique*, j'ai pu consulter pendant tout un mois François Baron, disciple d'André Breton, pour « casser la noix surréaliste ».
10. Quel que soit le pas effectué par l'intelligence artificielle, la traduction littéraire ne saura jamais être remplacée par des entreprises impersonnelles.

1983-1993

MONA DE PRACONTAL

1. Traductrice d'anglais ; littérature anglophone contemporaine, romans policiers, jeunesse, non-fiction ; près de 40 ans d'exercice ; prix Baudelaire 2009 pour *L'Autre moitié du soleil*, de Chimamanda Ngozi Adichie (Gallimard) ; prix de traduction de la Fondation irlandaise 2019 pour *Rien d'autre sur terre*, de Conor O'Callaghan (Sabine Wespieser Éditeur) ; Mention spéciale du prix de traduction du PEN Club français 2023 pour *Vers la baie*, de Cynan Jones (Éditions Joëlle Losfeld/Gallimard).
2. Pendant mes études (de langues en France, puis de cinéma aux États-Unis), je faisais des traductions comme petit boulot ; j'ai commencé par une Bible pour enfants en co-traduction. À 25 ans, j'ai appris presque par hasard que Gallimard Jeunesse cherchait des traducteurs pour une collection lancée un an plus tôt, Le Livre dont vous êtes le héros, qui décollait. J'ai obtenu un rendez-vous avec Jean-Robert Gaillot (que je remercie et salue ici) ; il m'a parlé de la série, m'a donné un essai, et jugée sur pièces. Une dizaine de livres-jeux plus tard, je traduisais mon premier roman Jeunesse. S'ensuivit un travail de fourmi pour accéder à d'autres domaines littéraires, l'un après l'autre.
3. J'ai fait mes études entre 1976 et 1984. Il n'existait alors aucune formation à la traduction littéraire à l'université.
4. À la commande principalement, mais j'ai apporté quelques auteurs ces dernières années.
5. Je suis toujours arrivée à vivre de la traduction littéraire, plus ou moins acrobatiquement, parce que je traduis de l'anglais, vaste marché qui m'a permis d'alterner traductions difficiles et traductions plus rapides, donc plus rentables. J'ai eu la chance aussi, à partir d'un certain point de ma carrière, de traduire des livres générant des droits d'auteur conséquents au-delà de l'à-valoir. Par périodes, j'exerce d'autres activités professionnelles en parallèle (d'abord scripte cinéma et documentaliste audiovisuel, puis, depuis 2008, interprète de conférence). La traduction littéraire demeure toutefois ma principale activité.
6. Énormément. En découvrant l'ATLF en 1998, ainsi qu'ATLAS, les Assises de la traduction et le Collège d'Arles, j'ai rencontré une communauté de gens qui partagent certaines idiosyncrasies... ça fait un bien fou ! Et cela m'a sortie d'un isolement professionnel et intellectuel. J'ai également pu depuis lors compter sur l'appui

juridique de l'ATLF et de la SGDL pour négocier mes contrats ou régler des différends. Je suis très reconnaissante à ces associations (sans oublier la Sofia) grâce auxquelles nous avons en France l'un des statuts les plus favorables en Europe.

9. Mon objectif est de faire vivre, chanter et bouger en français la langue de l'auteur ou de l'autrice de la VO. Faire entendre l'anglais en français, une gageure ! Pour y parvenir, je puise dans ma perception et mes sens, avec pour guides la recherche de précision et un souci d'honnêteté et de cohérence. Il s'agit plus d'une pratique et d'une éthique que d'un idéal. Je me retrouve a posteriori dans certaines théories de la traduction.
10. Quand j'ai commencé, les grands textes littéraires étaient le pré carré des universitaires et nous, les traducteurs qui ne faisons « que ça », n'étions que 15 %. Pas évident ! Depuis, nous avons gagné en visibilité et en statut, notre métier est devenu une profession désirable, à laquelle des formations sont consacrées, nous avons des représentants qui nous appuient et des outils pour nous faire entendre. Cependant, l'informatique et Internet ont transformé notre travail, sans pour autant augmenter notre pouvoir d'achat : ils ont partiellement amorti son érosion, due notamment à une faible augmentation des tarifs au fil des ans, au comptage informatique, en dépit de la fameuse revalorisation, et à la difficulté persistante, surtout pour des traducteurs et traductrices en début de carrière, à négocier son contrat et ses droits d'auteur, malgré les accords entre associations d'auteurs et SNE. Par rapport au respect de nos textes et à notre liberté de création, cela dépend vraiment des éditrices et éditeurs avec qui on travaille... Dans un océan de capitalisme exacerbé, il reste des îlots d'audace et de liberté où il fait bon traduire et respirer.

1993-2003

MARIANNE MILLON

1. Traductrice de l'espagnol, du catalan et de l'anglais. Fiction contemporaine, roman, nouvelles, poésie. 30 ans d'exercice. Prix Liste d'Honneur 1998 pour la traduction, décerné par IBBY (International Board on Books for Youth) pour *Tous les détectives s'appellent Flanagan*, d'Andreu Martín et Jaume Ribera (Espagne), paru chez Gallimard en 1995.
2. C'est un métier que j'ai toujours voulu faire. La personne qui m'a aidée à débiter et avec qui j'ai fait ma première traduction est Silvia Baron-Supervielle, qui cherchait quelqu'un pour traduire un ouvrage argentin (*Papiers de Nouveauevenu*, de Macedonio Fernández) pour les éditions José Corti.
3. J'ai suivi la spécialité anglais en hypokhâgne et khâgne, puis une licence LVE anglais et une licence LVE espagnol.
4. Je traduis des textes que me proposent les éditeurs, et je suis apporteuse d'ouvrages.
5. Je vis exclusivement de la traduction littéraire après avoir enseigné en parallèle.
6. Le soutien amical et professionnel. L'ATLF contribue à la visibilité et à la reconnaissance des traducteurs.
7. J'aime faire connaître des textes aux lecteurs. Je n'ai pas de théorie, je suis mon instinct et mes enthousiasmes pour des auteurs et leur univers.
8. Mon entourage comprend ce que je fais, la société en général, un peu moins, car elle ne connaît pas toujours la réalité du métier de traducteur. Je suis satisfaite de la réception de mes ouvrages quand ils sont chroniqués.
9. Je cherche beaucoup et, en cas de difficulté particulière sur le sens d'une phrase ou son intention, je pose la question à l'auteur. Sinon, je prends parti et j'interprète, comme en musique.
10. Oui, les conditions ont évolué, sur le plan financier, même si la rémunération n'est pas toujours à la hauteur du temps passé, de la difficulté du texte et des qualifications requises. Le nom du traducteur figure de plus en plus sur la couverture des ouvrages et les critiques pensent parfois à mentionner notre nom.

2003-2013

NATHALIE CARRÉ

1. Traductrice de l'anglais et du swahili vers le français ; fiction, en particulier (mais pas exclusivement) celle des littératures africaines et des diasporas ; 7 ans d'exercice ; prix Pierre-François Caillé de la traduction 2018 pour *By the Rivers of Babylon*, de Kei Miller (Zulma).
2. Au tout départ, grâce à ma thèse qui a consisté en une traduction, pour la première fois en français, de récits de voyageurs swahili, collectés en swahili à la fin du XIX^e siècle et publiés en Allemagne en 1901. Cette rencontre avec des voix – si souvent étouffées – mais parvenues jusqu'à nous, les enjeux liés au passage de l'oral à l'écrit et – bien entendu – des rapports de domination à l'œuvre au sein même de l'entreprise de publication m'ont passionnée, mais c'est ma rencontre avec Laure Leroy, directrice des éditions Zulma, qui a fait basculer cette première expérience de traduction vers la traduction littéraire professionnelle. J'ai eu un plaisir immense à travailler avec elle et son équipe et ne la remercierai jamais assez de m'avoir « mis le pied à l'étrier », avec une telle confiance, alors que je débute.
3. À mes débuts, je n'avais suivi aucune formation spécifique, j'y suis allée, je l'avoue, avec la chance de la débutante, une certaine insouciance et la grande joie de traduire un texte que j'avais beaucoup aimé. Mais par la suite, notamment parce que j'intervenais – et intervins toujours – au sein du master de traduction littéraire de l'INALCO, j'ai été « assaillie » par des questions de légitimité. L'an dernier, j'ai pu m'inscrire à l'ETL, ce dont je ne peux que me réjouir ! La rencontre avec des traducteurs et des professionnels de la chaîne du livre, hommes et femmes, la vivacité des échanges avec les stagiaires de la promotion sont aussi enrichissantes intellectuellement qu'humainement.
4. J'ai apporté à Laure Leroy *The Last Warner Woman*, de Kei Miller. Ensuite, j'ai travaillé uniquement sur commande, sur des textes forts, de grande qualité. Quelle chance ! Mais j'ai aussi un grand nombre de textes que j'aimerais traduire et pour lesquels il faut que je prospecte. J'aimerais notamment faire mieux connaître certains textes swahili, car cette littérature est riche, mais très peu traduite en français.
5. Je suis enseignante-chercheuse à temps plein, ce qui ne me laisse que peu de temps pour la traduction, en tout cas pas assez à mon goût. Je cherche actuellement à

trouver un meilleur équilibre entre mes deux activités, pour donner plus de place à la traduction.

6. Je ne suis adhérente à l'ATLF que depuis quelques années, mais je suis « soufflée » par l'énergie et la pugnacité de l'équipe dirigeante qui fait entendre de manière forte la voix des traducteurs et traductrices et défend leurs intérêts de main de maître !
7. J'estime ne pas avoir de « leçon à donner », mais pour ma part, c'est le désir de faire connaître des textes qui m'anime ; faire en sorte qu'un style, une appréhension du monde, une langue propres à un auteur, une autrice puissent toucher un public qui n'y a pas accès directement. Et j'essaie de le faire en restant le plus à l'écoute possible du texte original.
8. Oui, je crois. Peut-être parce que dans mon entourage et mon milieu professionnel la traduction est une activité qui est regardée de manière très positive. Pour ce qui est de la réception des ouvrages, j'imagine que l'on aimerait toujours que le livre soit lu par le plus grand nombre, donc mis en valeur dans les librairies, par des rencontres, etc. Mais j'ai l'impression qu'il y a de plus en plus d'efforts en ce sens : les librairies mènent un travail essentiel, et de plus en plus nombreux sont les festivals qui mettent en valeur la traduction et celles et ceux qui la font.
9. Je crains en permanence de commettre des « erreurs » et je pense d'ailleurs qu'il est difficile d'être infaillible. Il me semble aussi que nous évoluons dans notre pratique. Il suffit de reprendre une ancienne traduction pour se dire que l'on procéderait sans doute différemment. Cela ne signifie pas que ce qui a été écrit était inutile, nul et non avenu (au contraire, c'est advenu !) mais que la traduction est toujours liée à la subjectivité et à un « moment de traduction ». Pour me rassurer, j'aime lire et relire le texte afin de mieux le comprendre et mettre à jour ses différentes « strates », mais cela demande du temps. Je me plonge également dans de nombreuses lectures documentaires. Pour mon dernier roman traduit, *Fire Rush*, qui se déroule dans le milieu de la scène dub, j'ai, de plus, fait appel à des amis musiciens. Pour ce titre, j'ai expérimenté la co-traduction et je dois dire que cela a été extrêmement enrichissant et libérateur. La confrontation de deux regards, deux manières de traduire sur un même texte m'a fait prendre conscience de nombreux « points aveugles » de nos traductions auxquels on ne prête pas toujours attention. Enfin, lorsque c'est possible, le dialogue avec l'auteur ou l'autrice est également très utile, notamment pour éclaircir des points de compréhension qui résistent.
10. Le métier est plus visible et mieux mis en valeur. Cela ne signifie pas, malheureusement, que ses conditions d'exercice se soient améliorées. J'ai la chance de ne pas dépendre exclusivement de la traduction pour vivre, mais je pense à mes amis dont

c'est le cas et qui sont soumis à une pression accrue. Une revalorisation du prix au feuillet ne serait pas superflue, étant donné le grand engagement des traductrices et traducteurs dans leur métier. Je trouve souvent que tout va trop vite et que, prises dans des calendriers très contraignants, certaines étapes importantes se trouvent un peu malmenées (relectures, signature du BAT, par exemple). Et, bien sûr, je m'interroge sur les transformations que l'IA va engendrer pour notre profession. Mais je reste positive : les textes à faire connaître sont nombreux et les traducteurs et traductrices de talent ne manquent pas. J'espère aussi une ouverture plus prononcée vers les langues moins traduites.

HÉLÈNE H. MELO

1. Traductrice du portugais et de l'espagnol ; littérature, sciences humaines, BD ; 10 ans d'exercice.
2. J'ai commencé à traduire par hasard, alors que je séjournais en Argentine, pour rendre service (à une connaissance universitaire) et faire plaisir (à mon compagnon écrivain). Ce n'est que bien plus tard que l'idée d'en faire mon métier m'est venue ; après des expériences décevantes dans la production culturelle, il me fallait une activité qui soit intellectuellement stimulante et qui me permette de travailler de façon indépendante.
3. Afin de pouvoir mettre un pied dans l'édition par le biais d'un stage, j'ai fait un master de traduction en un an.
4. Je travaille plutôt à la commande, mais propose régulièrement des textes inédits aux éditeurs. Il m'est arrivé de réussir à en convaincre certains.
5. Je parviens à vivre de la traduction littéraire depuis 2016, tout en me consacrant au sous-titrage, à la traduction de scénarios ou encore d'articles universitaires.
6. Je crois que sans le compagnonnage, j'aurais renoncé. Le fait de pouvoir partager avec des pairs ses joies, mais aussi ses déboires et ses découragements, est à mon sens essentiel.
7. J'aime penser que je participe, très humblement cela va sans dire, à l'ouverture sur l'ailleurs et sur l'altérité.
8. Dans mon quotidien, je ne suis pas entourée de traducteurs et traductrices, ni même de personnes liées au milieu du livre. On considère ma profession comme une autre, ce qui est vrai. Je me sens chanceuse d'avoir embrassé ce métier passionnant auquel je m'identifie en tous points.

9. Je vis, comme mes consœurs et mes confrères, dans la crainte permanente de faire des erreurs. Le doute est inhérent à notre pratique.

LOTFI NIA

1. Traducteur littéraire de l'arabe vers le français ; sciences sociales (en début de carrière), littérature générale ; 10 ans d'exercice.
2. Je reformule la question : qu'est-ce qui a fait que je suis venu à la traduction, alors que mes professeurs d'université (Lettres modernes à Paris 3) m'ont fortement déconseillé de suivre cette voie ? Je parle et lis les deux langues depuis l'enfance. Je me dis que ce sont les textes qui m'ont mené à la traduction. Au début, certaines lectures marquantes (en arabe) semblaient appeler un prolongement de l'acte de lire à travers celui de traduire. Il ne s'agit pas de l'envie de donner à lire un auteur dans une autre langue, mais plutôt de rendre hommage à un texte, et aussi de se déprendre d'une lecture trop impressionnante en la travaillant. Il y a des textes dont on peut encore faire quelque chose, même quand on les a lus.

Comment se fait-il que je sois ensuite passé de l'envie de traduire à une pratique continue et, pour ainsi dire, professionnelle ? Mes rencontres avec des éditeurs ont été déterminantes – même si certaines, décevantes, auraient pu me faire renoncer. Nous sommes tellement nombreux à avoir arrêté ! Le fait que ma femme perçoive un salaire a sans doute beaucoup joué dans ma persévérance.

3. Je n'ai pas suivi de formation initiale spécifique à la traduction. En fait, j'avais déjà traduit deux ou trois livres quand je me suis inscrit, en 2010, à la Fabrique des traducteurs au Collège international de la traduction littéraire, à Arles. C'est un peu pareil pour l'interprétariat : j'avais déjà plusieurs années d'expérience quand j'ai suivi un cursus universitaire lié à cette pratique.
4. Les deux. Je propose des textes à des éditeurs depuis mes premières traductions. Et il m'arrive de plus en plus de recevoir des propositions qui émanent soit d'éditeurs français, soit (depuis peu) d'auteurs qui sont déjà en relation avec un éditeur. Je continue à proposer des textes. C'est une voie très lente et souvent stérile. Trouver le temps de lire, de suivre ce qui paraît, de proposer des projets à des éditeurs, nécessite des heures de recherche qui ne sont pas prises en compte par les éditeurs dans l'organisation du travail et le calcul de nos rémunérations. Depuis 2021, je fais partie d'un collectif de traducteurs et de traductrices. On se dit qu'en se regroupant, on peut s'inciter les uns les autres à accorder du temps à ce travail de recherche.

5. Je ne parviens pas à vivre de la traduction littéraire seule. J'exerce d'autres activités professionnelles, relativement précaires (interprétariat, ateliers). Ces autres activités me permettent de rompre avec la solitude de la traduction, d'être aux prises avec des gens, des faits de société, mais elles me donnent aussi parfois le sentiment de me voler le temps infini qu'exige la traduction littéraire.
6. Je distingue le rôle qu'on me donne de celui que je peux me donner.
Le rôle que je me donne transparaît peut-être dans le choix des textes que je voudrais traduire. Ce sont le plus souvent des écritures qui me donnent envie de traduire. Mon rôle, ce serait de donner à lire des tournures qui ont été possibles dans une autre langue (ce qui justement risque de disparaître dans l'opération que je mène – c'est bizarre).
Socialement, la violence avec laquelle certaines de mes traductions ont été reçues m'a amené à me dire que la place de l'arabe (langue, mots, discours) est inconfortable en France. Travailler cette place, c'est un rôle que je dois prendre en compte, qui m'incombe – ce n'était pas le cas au début, c'est apparu avec le temps.
Sinon, mon rôle est souvent d'écrire une histoire qui tient la route dans une autre langue et dans des délais préétablis. C'est l'interprétation (comme en musique) d'une partition narrative.
7. Une de mes filles m'a demandé un jour pourquoi je n'avais pas un « vrai » travail. Je ne sais pas si elle pensait à la traduction littéraire ou à mes autres métiers... Peut-être était-elle perdue entre toutes ces tâches, ces missions, dont il est difficile de percevoir le point commun.
8. Travailler dans la littérature a quelque chose de socialement prestigieux. Et puis, il y a la condition laborieuse et matérielle, condition qu'Antoine Berman formule en disant que le traducteur est un domestique dans ce monde prestigieux. Ne pas l'être (domestique) dans la pratique (le travail des œuvres), alors que la condition m'y enferme – c'est aussi une mission acceptable.
9. Les difficultés sont nombreuses. Je cherche des manières de les résoudre. Parfois, le seul fait d'identifier une difficulté est un effort ! Je relis beaucoup – les moments où ça accroche à la lecture révèlent des difficultés. Quand je peux, je demande à d'autres de me relire.
10. Je ne parviens pas à me rendre compte d'une évolution de la situation. La mienne a évolué : on me fait davantage confiance.

2013-2023

JULIETTE FRUSTIÉ

1. Anglais, espagnol, italien ; fiction, poésie ; un an d'exercice.
2. Ayant toujours adoré la littérature et les langues, j'ai très tôt aimé la traduction littéraire ; c'est au lycée, grâce au cours de littérature en anglais, que j'ai commencé à vraiment m'y intéresser et à envisager une carrière de traductrice littéraire.
3. J'ai suivi le master de traduction littéraire de Paris-Cité (ex-Paris 7) après une licence d'anglais option traduction.
4. Pour l'instant, j'apporte des textes seulement.
5. Je n'en vis pas.
7. À mon sens, traduire c'est se mettre au service du texte, de l'auteur, de l'autrice et du public. Chaque texte avec ses caractéristiques artistiques mérite une attention particulière, et le public auquel il est destiné doit lire un livre qui fonctionne comme l'œuvre originale. Ce n'est donc pas une théorie de la traduction qui guide ma pratique, mais plutôt mon expérience de lectrice et mon attrait pour la littérature et les langues.
8. Même si mon entourage est plutôt enthousiaste à l'idée que je traduise, il ne voit pas vraiment ça comme un métier mais comme une passion qui ne paie pas, et beaucoup de personnes que je rencontre ne pensent pas que ce soit un métier à part entière : pour elles, la traduction, c'est vague. Quant à la réception de mes traductions, il est trop tôt pour le dire !
9. Je crains toujours de faire des erreurs ! Mais après des heures passées à me documenter et à discuter avec des collègues, j'arrive à une version qui me satisfait même si je vais encore la reprendre plusieurs fois. C'est rassurant de savoir que je ne travaille jamais vraiment seule sur une traduction.
10. J'ai du mal à imaginer la direction dans lequel le monde de la traduction pourrait évoluer, mais j'essaie de rester optimiste. Il y a tellement de textes fantastiques à traduire, et bien que les maisons d'édition rechignent à publier de la littérature étrangère, je pense que les traducteurs et traductrices réussiront à les porter jusqu'à leur parution en français.

CLÉMENT MARTIN

1. Traducteur d'anglais ; littérature générale (polar, science-fiction, beaux-arts) ; 2 ans d'exercice.
2. Trois éléments m'ont mené à la traduction : le soutien de Lucie Modde, qui m'a fait découvrir le métier ; ma tentative de traduction de *The Great Silence*, de Ted Chiang, qui m'en a donné le goût ; le confinement, qui m'a permis de sauter le pas.
3. Déjà agrégé d'anglais, je me suis inscrit au M2 Traduction littéraire de l'Université Paris Cité (ex Paris 7), et je traduis à plein temps depuis.
4. À la commande jusqu'ici, même si je ne désespère pas d'apporter des textes qui me sont chers.
5. Je ne vis pas que de la traduction littéraire : l'essentiel de mes revenus provient de celle du jeu vidéo, mon autre grande passion.
6. Depuis le début de ma carrière, l'ATLF fait partie des structures qui m'ont aidé à m'y retrouver dans l'imbroglio administratif d'une vie d'indépendant ; l'association m'a donné l'impression d'avoir trouvé une guilde à l'artisan des mots que j'essaie d'être.
7. La traduction est pour moi un exercice d'empathie : c'est faire preuve d'humilité face au texte sans pour autant s'effacer, pour comprendre au mieux comment il a été écrit, et comment il sera lu.
9. C'est difficile, bien sûr, et on fait toujours des erreurs (Dieu bénisse les relecteurs et relectrices), mais c'est aussi exaltant, comme l'est le fait d'être lu.
10. Malgré le spectre de l'intelligence artificielle (mais surtout celui de la réduction capitaliste des coûts), la traduction humaine semble toujours éveiller l'intérêt du public. C'est un beau métier, et je suis heureux de contribuer à le défendre. ♦

Traduire, ou comment devenir l'homme invisible

Jusqu'où l'amour de la magie a pu mener
le traducteur d'arabe **Khaled Osman**.

C'est bien un roman qui m'a donné envie de devenir traducteur littéraire, mais peut-être pas celui auquel on penserait spontanément : il s'agit de *L'Homme invisible*, d'H.G. Wells. Passionné de littérature, je voulais en effet faire un métier qui a tout ou presque de celui d'écrivain, mais à condition de rester absolument invisible. Mon obsession était de ne surtout pas être crédité pour la qualité de mon travail. Comme je suis également passionné de magie, je voulais que le processus de traduction soit totalement escamoté, et que les livres écrits dans les langues les plus variées puissent arriver entre les mains des gens directement en français par un tour de passe-passe dont personne ne devait rien savoir.

Ce que j'aime par-dessus tout, c'est quand on invente des formules sophistiquées pour éviter de me mentionner, afin de ne pas gêner ma modestie naturelle. J'apprécie beaucoup le tact des médias qui, pour parler de ma dernière traduction, indiquent que « le livre est traduit aux éditions Nuage de Fumée », ou commentent la langue de l'auteur dans un tel luxe de détails tels qu'on doit se réjouir que les journaux français aient ouvert si largement leurs colonnes à des critiques arabophones. ♦

ATLF : 50 ans au service des traductrices et des traducteurs

ENTRETIEN AVEC OLIVIER MANNONI,
PAR KARINE GUERRE

Olivier Mannoni, grand traducteur
de l'allemand, distingué en 2018
pour l'ensemble de son œuvre par le prix
Eugen Helmlé, chevalier de l'ordre des Arts
et des Lettres, a présidé l'ATLF de 2007 à 2012.
Il a ensuite été chargé par le Centre national
du livre de concevoir puis de diriger
l'École de traduction littéraire du CNL,
qui a ouvert ses portes à Paris en mars 2012
et qui accueillera sa dixième promotion
en janvier 2024.

À l'occasion de ce numéro anniversaire, nous avons souhaité nous tourner vers vous, qui avez été à la fois un témoin attentif et un acteur de premier plan dans l'histoire de notre association. Nous sommes ravis que vous ayez accepté de nous accorder cet entretien ! Tout d'abord, pourriez-vous retracer pour nous les étapes qui ont présidé à la création de l'ATLF en 1973 ? Quelles étaient, selon vous, les principales motivations des fondateurs ?

Pour ce que j'en sais – j'avais 13 ans à l'époque, ce qui limitait ma compréhension politique de l'association, et je ne peux donc retracer ici que ce qui m'a été relaté par d'anciennes adhérentes et d'anciens adhérents –, l'association est née d'une scission avec la Société française des traducteurs. En ce début des années 1970, le besoin de créer une association spécifique aux traducteurs littéraires se faisait de plus en plus sentir. Pour plusieurs raisons : tout d'abord, les statuts commencent à diverger profondément, à mesure que le droit d'auteur s'impose pour les traducteurs littéraires ; mais surtout, pour nombre de collègues, l'absence de tout cadre réel – du point de vue contractuel, réglementaire, fiscal, et encore plus social – devient incompatible avec l'exercice du métier. L'ATLF va naturellement naître de ces besoins. À cela s'ajoute également le désir d'affirmer l'autorité artistique du traducteur littéraire. Je crois savoir que le nombre d'adhérents va d'abord monter lentement, ce qui n'est pas plus mal pour une association qui a besoin de se consolider, avec quelques grandes figures qui sont déjà présentes. Je pense en particulier à Françoise Cartano qui a été un des piliers de l'association et à laquelle je tiens à rendre un immense hommage ; à Jacqueline Lahana, bien entendu, et à d'autres que je n'ai simplement pas connus parce qu'arrivé bien plus tard.

Justement, Olivier, en quelle année avez-vous rejoint l'ATLF ? Vous souvenez-vous des raisons qui vous ont incité à adhérer à l'association ?

J'ai adhéré en 1984. À l'époque, je quittais le statut de traducteur accessoire pour celui de traducteur à plein temps. Rejoindre l'ATLF était naturel. Il me paraissait normal et indispensable de rejoindre une formation de type syndical, même si l'ATLF n'en avait pas le statut. Pour m'informer d'abord, mais aussi par solidarité envers mes collègues. Je n'avais aucune espèce d'intention de m'impliquer dans l'association. J'assistais aux assemblées générales, je discutais sur les listes de l'époque et je ne souhaitais pas aller plus loin...

Quelles étaient alors les principales missions et activités de l'association ? Dans ces années 1980, quels défis a-t-elle relevés, quels combats a-t-elle dû mener ?

En 1983, la création d'ATLAS constitue une étape importante : elle consacre l'idée qu'en plus d'une association œuvrant pour la défense des droits des traducteurs, il faut aussi une action délibérée et déterminée en faveur de leur visibilité. On dit désormais : voilà ce qu'on fait, voilà quels sont nos centres de réflexion, voilà notre contribution à la littérature traduite et à la littérature en général. D'un point de vue social, on soulignera, notamment à partir de 1981, un certain nombre d'avancées importantes, comme la double signature, à trois ans d'intervalle, du tout premier Code des usages, et les relations de plus en plus étroites avec le CNL, en particulier avec son président de l'époque, Jean Gattégno, qui a fait pour nous un immense travail, fondateur pour la profession de traducteur littéraire en France, travail qui s'est prolongé, et nous a permis, petit à petit, d'obtenir un certain nombre de droits imposés aux éditeurs par le CNL et qui se sont progressivement plus ou moins institutionnalisés. J'insiste cependant sur le « plus ou moins » : il suffit de voir ce qui se passe tous les jours pour comprendre que le combat est très loin d'être fini...

Poursuivons notre remontée dans le temps... Nous voici à l'orée des années 2000. Alors que votre activité de traducteur vous occupe à plein temps, quelle forme prend votre engagement au sein de l'association ? Quand rejoignez-vous le conseil d'administration et quel rôle y jouez-vous alors ?

Je rejoins le conseil d'administration en 2004, je deviens vice-président de l'association en 2005 et j'en prends la présidence en 2007. Quand je suis arrivé au CA au début des années 2000, les principaux acteurs étaient déjà présents. Il y avait Évelyne Châtelain, qui a joué un rôle majeur dans l'informatisation de l'association et dans son ouverture sur le numérique, Jacqueline Lahana, que j'ai déjà citée et qui était un pilier de l'association depuis des années. Quelques consœurs et confrères se sont ajoutés à cette équipe-là, des gens remarquables avec lesquels nous allons très bien travailler par la suite. J'ai fait leur connaissance au début des années 2000. Jusque-là, j'étais plutôt un observateur extérieur, je signalais pas mal de choses qui m'apparaissaient bizarroïdes dans le fonctionnement des contrats et dans les rémunérations. J'ai commencé à m'intéresser plus activement à la question des droits et des rémunérations quand j'ai vu apparaître le comptage informatique – et tous les problèmes qu'il posait. J'ai compris qu'il y avait quelque chose d'urgent à faire. Je me rappelle de discussions virulentes à

l'époque – nous sommes alors en 2003 –, autour des solutions à envisager. C'est le début de ma mémoire « active » à l'ATLF.

Quels sont, d'après vous, les faits marquants pour les traducteurs et la traduction littéraire française dans cette première décennie du XXI^e siècle ?

Pour ces vingt dernières années, je citerais la signature d'une troisième mouture, sous ma présidence, du Code des usages, qui a surtout été l'occasion de remettre les choses à plat avec les éditeurs, dans une situation qui était devenue assez catastrophique, marquée par des conflits permanents pour toutes sortes de choses, notamment en lien avec le comptage informatique, et d'un certain nombre de dérives qui rendaient la situation très compliquée, non seulement pour les traducteurs, mais aussi pour les éditeurs, qui ont autre chose à faire que de régler des conflits pour des bouts de ficelle.

Vous prenez en 2007 la présidence de l'association, poste que vous occupez jusqu'en 2012. Quelles étaient alors les principales préoccupations du CA de l'ATLF ? Quels furent les enjeux de votre mandat ?

Le début des années 2000 est marqué par l'informatisation : elle a changé un certain nombre de choses pour les traducteurs. D'une part, elle permet une accélération concrète de notre travail – les corrections se font plus vite, par exemple –, mais elle entraîne également un certain nombre d'exigences tout à fait nouvelles. Ainsi, on se met à faire un certain nombre de recherches informatiques qu'on n'aurait jamais effectuées il y a quarante ans quand j'ai débuté dans le métier : il était alors tout à fait hors de question d'aller vérifier à quoi ressemblait réellement un lieu décrit dans un roman. Aujourd'hui, non seulement on le fait, mais c'est devenu une quasi-obligation. Les problèmes ont commencé à apparaître avec la livraison des disquettes, je me rappelle qu'à l'époque, on a tenté de faire payer la livraison des disquettes aux éditeurs au motif qu'on leur faisait gagner beaucoup d'argent (l'informatique avait fait disparaître les métiers de typographe et de claviste), mais ça n'a pas fonctionné. Par ailleurs, autour de 1995, a commencé à se poser le problème du comptage informatique. Des gens qui étaient payés, depuis Balzac ou à peu près, au feuillet normalisé de 25 signes sur 60 lignes, se sont vus privés, pour certains, d'un tiers de leurs revenus, parce qu'on ne comptait plus que les signes sous Word. Ce combat que j'ai engagé a suscité de vives discussions au sein de l'association – on peut même parler d'engueulades –, avec notamment des positions que je considérais comme des positions de recul.

La mienne était de ne pas bouger sans entamer de discussions sérieuses avec les éditeurs au risque de se faire massacrer, là où d'autres prônaient un passage au comptage informatique avec une augmentation du prix du feuillet. Or l'objectif des éditeurs était précisément de faire baisser les tarifs de traduction, cela ne laissait aucune chance. Finalement, la solution est venue de l'extérieur : Actes Sud, comprenant que le débat ne pouvait durer éternellement et que le dialogue avec les éditeurs devait tourner autour de la littérature plutôt qu'autour de ces histoires idiotes qui pouvaient nous coûter des fortunes, a décidé de payer les traducteurs au comptage informatique assorti d'une revalorisation. C'est sur cette base que nous avons travaillé, en vue des accords de 2012, pour garantir deux modes possibles de règlement : soit le feuillet normalisé traditionnel de 25 lignes par 60 signes, blancs et espaces compris, soit le comptage informatique avec revalorisation.

La deuxième grande question que j'ai vu pointer et décidé de traiter au cours de ma présidence a été celle de la formation. Au cours des années 2000 sont apparues en France pléthore de formations universitaires de traduction littéraire, surtout en anglais : on voyait alors sortir une petite centaine de diplômés par an. Pourquoi l'anglais en particulier ? Parce que l'allemand avait pratiquement disparu de tous les masters de traduction, sauf celui de Bordeaux et de Strasbourg, et que le master de traduction de l'INALCO n'existait pas encore. Ce chiffre était totalement délirant au regard de la production en littérature traduite, qui tournait environ à 4 000 livres traduits par an. Cela revenait à remplacer tout le vivier de traducteurs anglicistes en sept ans ! On a bien compris qu'à ce rythme-là, les jeunes traducteurs ne trouveraient pas de travail, que les anciens n'en auraient plus, et que les tarifs baisseraient. Nous nous sommes engagés dans des tentatives de discussion avec les universités – nous avons d'ailleurs eu très vite des réactions favorables des grands masters de traduction –, mais au fond, le problème venait des plus petits masters qui apparaissaient comme des champignons à droite, à gauche, sans aucune espèce de contrôle, sans que personne ne prenne contact avec l'association afin de s'informer de l'état réel du marché de la traduction. Le dialogue que nous avons cherché à nouer avec le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche est resté sans réponse. Les masters en question affirmaient se tenir à notre disposition, mais il n'y avait aucun résultat concret, et toujours autant d'étudiants qui sortaient diplômés chaque année...

Finalement, ce sont les efforts de l'INALCO, et la création de son master de traduction littéraire, qui ont permis de diversifier les langues et de faire entrer des traducteurs professionnels, très bien formés, dans des secteurs éditoriaux pour lesquels il n'y avait pratiquement aucun diplômé. Les choses ont évolué depuis, mais les faits persistent : on forme beaucoup trop d'étudiants en master pour la réalité du marché. Même si les responsables nous assurent que leurs étudiants poursuivent d'autres carrières à l'issue de leurs études, je ne vois pas l'intérêt de former des traducteurs littéraires à ces niveaux-là, dès lors qu'on sait que la majorité d'entre eux ne réussira pas à percer.

Avec le recul, quel bilan dressez-vous de votre action et de celle de votre conseil d'administration ? Êtes-vous satisfait du chemin parcouru ?

Je ne peux pas dire que je ne suis pas satisfait mais, avec le recul, il y a beaucoup d'autres choses qu'on aurait aimé faire : obtenir beaucoup plus lors des accords de 2012, par exemple... mais les discussions ont été difficiles, très longues, malgré l'encadrement efficace que nous a accordé le CNL et l'équipe de traducteurs hors pair qui les a menées. J'espère que ces accords seront rapidement revus et complétés, car il est essentiel de nourrir un dialogue régulier avec les éditeurs, sachant qu'ils doivent prendre en compte les évolutions technologiques actuelles, qui vont à une vitesse phénoménale, en particulier sur l'utilisation éventuelle de ce qu'est cette cochonnerie d'intelligence artificielle.

Ah, l'IA... Nous en reparlerons en fin d'entretien. Avant cela, j'aimerais creuser avec vous cette question de la formation des traducteurs littéraires. À l'issue de votre mandat, vous avez été chargé par le CNL de concevoir, puis de diriger l'ETL, qui a formé à ce jour plus de cent cinquante traductrices et traducteurs littéraires. La question de la transmission et de la formation continue des traducteurs littéraires semble avoir été cruciale, et depuis longtemps, dans votre parcours. Avez-vous très tôt eu conscience des lacunes en la matière ?

La principale lacune que j'avais décelée, c'était chez moi ! Ma première traduction date de 1978. À l'époque, il n'existait aucune espèce de formation en traduction littéraire. Je fais donc partie de cette génération qui s'est débrouillée toute seule, qui a fait beaucoup de bêtises, qui est tombée dans des pièges, qui a failli quitter le métier parce qu'elle n'en pouvait plus. Partant de cette réflexion sur mon propre parcours, je me suis dit qu'il y avait quelque chose à faire. J'ai aussi compris, au vu des demandes que nous recevions

très régulièrement à l'ATLF, qu'il y avait une ignorance très, très profonde des traducteurs envers tout ce qui concernait leurs droits et leurs éventuels devoirs – une méconnaissance de la réglementation, en somme. En troisième lieu, il existait un vrai problème de formation dans le domaine des langues dites rares, constat partagé par le CNL et les éditeurs.

La Fabrique des traducteurs, créée à Arles par ATLAS, avait commencé à y remédier ; elle était déjà bien installée à l'époque. Le CNL voulait quelque chose d'autre, de plus complet, qui tienne compte à la fois des demandes que nous avions faites les éditeurs pendant les négociations de 2012, et de celles des traducteurs. La création de l'ETL s'est articulée autour de deux pans distincts : un pan de formation professionnelle qui fait intervenir des éditeurs, des professionnels du livre etc., et permet aux stagiaires de découvrir très concrètement la chaîne du livre à raison de 25 séances de 3 heures par an. Une éditrice peut venir montrer comment elle corrige une traduction ; une correctrice évoque son travail ; on rencontre des représentants de la diffusion, des services de presse des maisons d'édition. Mon objectif, c'était d'éviter de voir de jeunes traducteurs brillants se faire faucher et quitter le métier très rapidement pour des histoires de contrat. Le deuxième pan répond à la volonté du CNL d'élargir le spectre des langues de traduction. Mon idée, inspirée par quelques précédents, notamment celui des ateliers menés à Arles ou celui des formations multilingues à l'ESIT, c'était de travailler dans plusieurs langues de manière transversale. Mais cela supposait de réunir des stagiaires dotés d'une expérience suffisante des textes, et porteurs d'une réflexion déjà bien articulée sur la traduction littéraire. Nous avons donc choisi de nous adresser à de « grands » élèves, plus avancés dans leurs parcours que ceux de la Fabrique des traducteurs. L'idée, c'était de pouvoir travailler avec eux dans toutes les langues, de pouvoir tirer d'une langue inconnue des solutions de traduction valables pour toutes, le tout sous la supervision de traducteurs chevronnés : découvrir, par exemple, la manière dont on exprime le temps en chinois à travers des périphrases, en l'absence de structures modales des verbes, ou la notion d'« aspect » en russe (ces préfixes placés en début des verbes qui leur confèrent une nuance temporelle), permet au traducteur de l'allemand ou de l'anglais de saisir des nuances dans l'utilisation du prétérit ou du parfait. Le fait d'avoir les mains liées dans une langue permet de les délier dans une autre... L'École adopte cette démarche sur de nombreux sujets, car les ateliers sont thématiques. Au total, depuis sa fondation, elle a accueilli soixante et une langues et près de cent cinquante élèves. Certains sont devenus des traducteurs importants : je pense à Géraldine Oudin ou à Miyako Slocombe, qui traduisent le japonais, à Sika Fakambi qui traduit de

l'anglais, à Chloé Billon, traductrice du serbe-croate-monténégrin-bosniaque, ou à Lucie Modde, traductrice du chinois, et tant d'autres. Avec l'ETL, plusieurs dizaines de noms se sont imposés en quelques années. De ce point de vue, je suis heureux du travail que j'ai mené avec l'équipe pédagogique qui m'entoure, composée d'une bonne trentaine de traducteurs aguerris et remarquables.

Après plusieurs décennies de combat pour la reconnaissance du statut et du métier de traducteur auprès des institutions comme du grand public, diriez-vous que l'ATLF est en voie de remporter la partie ? Estimez-vous que les traducteurs sont aujourd'hui mieux compris, mieux considérés – même s'il y a encore du chemin à faire ?

Les traductrices et les traducteurs sont effectivement mieux considérés. Plusieurs phénomènes se sont produits : auprès des éditeurs, nous sommes passés du rôle de simples fournisseurs à celui de conseillers et de véritables interlocuteurs. Néanmoins, les traducteurs restent dans un rapport de force permanent avec ceux qui détiennent les cordons de la bourse. En face, eux ne peuvent opposer que leur savoir-faire ! Ce rapport, de l'ordre employeur-employé, avec des subtilités encore plus complexes, se traduit par une réalité financière : l'un paie, l'autre est payé – souvent mal. Nous sommes aujourd'hui à 5 ou 6 % d'inflation par an : or, le feuillet n'a pas bougé d'un pouce depuis deux ou trois ans, quand le tarif n'a pas tout simplement baissé. Ce rapport de tension va s'exacerber, d'autant plus que la réalité financière des grands groupes éditoriaux devient de plus en plus rude : ceux-ci réclament de plus en plus de dividendes, comme pour le reste de l'industrie. Cette situation se traduit par des salaires réduits en interne, et une baisse de rémunération pour ceux qui travaillent pour eux.

En revanche, on peut dire que la reconnaissance du traducteur vis-à-vis du grand public est désormais acquise. Lors d'un événement récent à Nancy auquel je participais aux côtés de Gérard Meudal et de Lucie Taïeb, on a refusé plus de deux cents personnes pour une salle qui ne contenait que cent places. Je n'avais encore jamais vu ça ! Ce mouvement, je l'ai vu naître il y a vingt ans, aux Correspondances de Manosque. À mon sens, cet intérêt tient à la dimension politique du langage. Elle est devenue très importante pour un public qui a souvent l'impression d'être mené en bateau par le langage politique ou le langage publicitaire. Arrive un moment où le lecteur comprend que la traduction lui ouvre des portes pour mieux déchiffrer ce qui se passe, d'où cet engouement. Par ailleurs, notre présence dans la presse s'améliore un peu, même s'il faut continuer à se battre, comme récemment lors de la publication des livres en lice pour

le prix Femina étranger... sans aucune mention des traductrices et traducteurs des titres retenus ! On note un net progrès, mais je ne pense pas que la partie soit gagnée, c'est un combat perpétuel. Je dirais « heureusement », parce que c'est pas mal de se battre !

Pour finir, tournons-nous vers l'avenir... Le paysage éditorial français est en plein bouleversement, les conditions d'exercice de notre métier également. Alors que s'accélère l'emprise de l'IA sur le secteur culturel, nous sommes nombreux, au sein de notre profession, à être pris de vertige. Ou de désespoir. Et vous, Olivier, dans quel état d'esprit êtes-vous ?

Je suis très sceptique sur le fait que l'IA réussisse à s'imposer dans les domaines créatifs. Je pense qu'il s'agit d'un énorme bluff. J'ai récemment participé à un congrès de juristes à Paris, aux côtés d'un auteur de bande dessinée, d'un compositeur de musique, d'un graphiste : tous ont donné des exemples de créations à partir de l'IA. Ce que j'ai entendu en musique était sans intérêt, les créations en image animée étaient immondes. Je pense que l'IA est, avant tout, un coup financier. Pour tester très régulièrement DeepL sur des textes littéraires, je constate que la machine, quand elle ne commet pas de grossières erreurs, ce qu'elle fait souvent d'ailleurs, est incapable de comprendre un texte littéraire – et avec lui, ce qui est caché sous les mots. Je pense qu'on n'ira pas très loin avec cet outil. Peut-être servira-t-il à traduire des textes de très mauvaise qualité, voire et surtout des textes écrits par l'IA elle-même. Cela risque d'affecter une partie réduite de notre profession, celle qui traduit des livres qui peuvent se faire « tout seuls »... Je pense en particulier aux romances de basse qualité. Ce sont des ouvrages que l'IA pourra certainement produire seule, dans la mesure où les auteurs qui les écrivent encore aujourd'hui suivent déjà des schémas extrêmement précis. Reproduire une forme contrainte, l'IA en est capable. Reproduire une œuvre d'art, ça, jamais. Pour ce qui est de la littérature, je pense que les amateurs ne se laisseront pas duper par la piètre qualité des textes produits par l'IA. Je pense par ailleurs, et je sais que le mouvement est en marche, que les auteurs eux-mêmes ne se laisseront pas faire. Je sais que certains auteurs, par l'intermédiaire de leurs agents, exigent d'obtenir la garantie d'une traduction humaine et demandent à connaître l'identité du traducteur. Si les auteurs prennent conscience du problème et le traitent en amont, ils auront infiniment plus de pouvoir que nous, et le problème va se résoudre – du moins pour ce qui nous concerne. Pour l'anecdote, j'ai demandé à ChatGPT qui était Olivier Mannoni. La machine m'a répondu que j'étais linguiste, professeur à Paris 3 et traducteur de Charles Dickens...

Quel rôle peut et doit jouer l'ATLF dans ce contexte ? Est-elle suffisamment armée pour affronter les défis à venir ?

L'armement de l'ATLF, ce sont ses adhérents. Les personnes qui composent un conseil d'administration, si efficaces et compétentes soient-elles, ne peuvent pas tout faire. Elles doivent pouvoir se reposer sur des adhérents décidés à se battre, à respecter les consignes, à ne pas signer n'importe quoi. Dans ce cas, ça fonctionne. Si des adhérents décident de ne plus se défendre, parce qu'ils n'ont plus les moyens de le faire, parce qu'ils sont trop sous pression, alors plus rien ne peut se passer. L'association doit pouvoir compter sur tous ses adhérents. ♦

Traduire Baudelaire en arabe (Tunisie)

Zahraa Bouzoumita est agrégée de langue arabe et traductrice littéraire en Tunisie. Son désir de traduire du français doit beaucoup à Baudelaire. Elle nous confie cette évocation de son expérience.

J'ai eu le plaisir d'assister à l'un des ateliers de traduction littéraire de l'association ATLAS, à Tunis, du 22 au 25 janvier 2022, dans le cadre du projet Livre des deux rives.

C'était une aventure, vraiment : une rencontre magnifique avec des participants de tout autour du globe, riche en dialogues et échanges sur les enjeux de la traduction et sur le thème du texte traduit comme objet de création, que le traducteur Walid Soliman avait dirigés en présence de l'écrivaine francophone Fawzia Zouari. J'avais eu la chance d'entrer dans son univers et

de participer à la traduction d'un extrait de son livre *Par le fil je t'ai cousue*.

Cette rencontre m'a beaucoup apporté car elle était à la fois professionnelle, me donnant la chance d'élargir mon réseau, et culturelle, avec une visée multidimensionnelle. En atelier de traduction en individuel ou en équipe, j'ai découvert que la traduction d'un texte du français vers l'arabe ne peut que nous surprendre au fur et à mesure que nous traversons les idées et analysons les images de la langue source.

Notre collègue tunisienne a fait l'effort d'écrire son texte dans sa langue de travail. Nous avons décidé de lui conserver sa personnalité.

Les ateliers furent pour moi un vrai succès, une initiation à la traduction collective et une rencontre à la croisée de différents points de vue. Pourtant, l'expérience individuelle est celle qui a le plus enflammé ma passion pour la traduction littéraire, et ne cesse d'influer sur mes prochains projets dans ce domaine. Mon travail sur les textes du français vers l'arabe remonte à un temps plus lointain où dépeindre les personnages d'un roman français était mon dada, et m'attarder à transmettre dans ma langue maternelle le charme des vers de la poésie française trouvés dans maintes anthologies était la plus belle malédiction de mes jeunes années ! Que dire de ma découverte de la beauté de ces textes classiques ? De mon choix d'assumer de vivre et traduire l'esprit de leur époque, et de le faire de tout mon être ?

Le désir de peindre de Baudelaire fut l'une de ces rencontres emblématiques dans mon parcours. La traduction d'un tout petit extrait de cet auteur a été la raison de mon arrivée à la fondation du magazine littéraire à l'ENS de Tunis, où j'ai étudié la langue arabe comme spécialité de base. N'ayant pas tari depuis, mon élan émotionnel pour le français me pousse encore assez souvent vers le rivage de ses beaux textes littéraires, là où je me découvre enracinée dans la mémoire

des mots, charmée par leur bruissement. J'ai commencé par Baudelaire, Lamartine, et puis Musset avec son poème *Adieu*, ma préférence absolue pour célébrer le romantisme dans tous ces élans !

Pourtant, je me suis rendu compte que remettre les pieds sur terre était aussi important pour moi, et me voilà à parcourir le monde de Balzac, en particulier son *Eugénie Grandet*... De grands contrastes, mais c'est là la réalité de mon parcours. Puis, autres détours, dépaysements et je reviens à Baudelaire avec ferveur.

Baudelaire habite ses textes de son ton ensorcelant et de sa voix entremêlée, à la fois douce et déçue. Son texte m'a captivée, avec tout ce qu'il y a d'ambigu entre ses lignes. De quelle façon j'ai sombré dans ses lumières ! En le traduisant, j'ai presque senti l'âme de l'écrivain dans ma propre plume. Ses pensées sur la femme, énigmatique mais provocatrice, évoque l'orage de son cœur, sa vision idyllique des choses, son aspiration à un être hors norme : la femme-déesse.

Pour ceux et celles qui ont « essayé » d'apprendre à se familiariser avec l'esprit baudelairien, il y a eu sûrement la même secousse, le même désir de

s'éterniser dans le texte, il y aura peut-être même eu une attraction semblable, aussi naïve que la mienne, mais si captivante. Le style baudelairien a cette légèreté éphémère, avec ce qu'il semble nouer de lien avec son lecteur. Néanmoins, on ne peut le comprendre sans s'attarder sur ses opinions sur l'Art. Il a cet esprit insoutenable, et c'est ainsi, par ailleurs, qu'il a pu céder au Beau à sa façon !

Enfin, lire Baudelaire n'est nullement le traduire. Ce sont deux étapes à franchir chacune à part entière. Je me suis lancée dans l'aventure de traduire ses belles images poétiques, de broser le portrait de sa créature qu'il a décrite «fabuleusement», dans une langue de pur symbolisme et de raffinement. Je ne puis que revivre l'émotion de cet effet surréel lors de la traduction, en me rappelant toujours que le fait de traduire dépend du choix du cœur, comme lorsque j'ai choisi de traduire avec passion l'extrait de Baudelaire, dit «le poète maudit».

Le désir de peindre est l'un des textes inspirateurs, tantôt époustouflant par son caractère prodigieux, tantôt mélodieux et suave, douceâtre et imbibé d'émotion. Il mêle rêve – celui d'une femme Méduse – et réalité, l'ici et l'ailleurs, la joie du poète en abîme.

Là où existent poésie et prose, là où le texte assure sa fécondité, un autre enjeu de la traduction se révèle : l'amalgame du genre. ♦

OUVERTURES

Triple regard européen sur le métier : trois femmes engagées racontent

ENTRETIEN AVEC CÉCILE DENIARD,
VALÉRIE LE PLOUHINEC ET FRANÇOISE WUILMART,
PAR ÉTIENNE GOMEZ

Pendant que l'ATLF fête son 50^e anniversaire, le CEATL¹ célèbre 30 ans d'existence, du moins selon la date de sa création officielle. La réalité, elle, est beaucoup plus complexe, comme le rappelle ici Françoise Wuilmart, l'une de ses fondatrices. Pour saluer cet événement, *TransLittérature* a également rencontré les deux déléguées de l'ATLF au CEATL, Cécile Deniard et Valérie Le Plouhinec, deux traductrices qui ont largement contribué à ses actions récentes et notamment à sa toute jeune revue *Contrepoint/Counterpoint*.

1. Le CEATL est une association internationale sans but lucratif (AISBL) régie par la loi belge, créée officiellement en 1993 pour faciliter l'échange d'idées et d'informations entre associations de traducteurs littéraires de différents pays européens, et renforcer les actions visant à améliorer le statut et les conditions de travail des traducteurs littéraires. Comptant au départ 10 membres fondateurs, le CEATL rassemble aujourd'hui 34 associations de 26 pays européens, représentant quelque 10 000 auteurs individuels.

Françoise Wuilmart, vous qui avez travaillé à la formation du CEATL, faites désormais le passage de relais avec la jeune génération. Quels souvenirs avez-vous de cette grande aventure ?

En mai 2018, j'ai participé à l'AG du CEATL à Copenhague, où j'ai été invitée à rappeler l'historique de l'association. Voici comment je l'ai fait :

« Il était une fois... »

Je me sens un peu comme une grand-mère face à un parterre de petits-enfants obligés d'écouter une leçon donnée par la « vénérable ancêtre ». Est-ce si important de savoir comment est née NOTRE association ? se disent peut-être certains que le souvenir de leur propre berceau n'intéresse même pas. Ils regardent l'avenir. Et c'est bien, très bien ainsi.

Il y va pourtant aussi du respect envers les grands rêveurs, les quelques « *fools on the hill* », qui finalement étaient plus des visionnaires que des fous, *in illo tempore*... Rappelons que leur mérite est d'avoir compris que la situation consternante de la traduction et des traducteurs littéraires dans ces années-là (je vous parle des années 1980) méritait quelques bouleversements et autres améliorations, et que le seul moyen d'y arriver était de coopérer, et de rechercher un objectif commun par-delà et par-dessus les frontières. Sachez que certains de ces visionnaires – tous traducteurs et écrivains eux-mêmes – nous ont quittés entre-temps. Pavlov Zanas, le traducteur grec de Proust (dont il a traduit l'œuvre en prison, sous le régime des colonels... il n'y a donc pas perdu son temps !); Gilbert Musy, immense traducteur suisse, dont le nom a récemment été donné à une école de traduction de Lausanne; Manuel Serrat Crespo, mon « frère » (nous sommes nés le même jour), poète de Barcelone et grand traducteur notamment de Raymond Queneau; José Magalhaes, le délégué portugais qui a tant fait pour la traduction à Lisbonne; Anniki Sunny, déléguée finlandaise avec qui je partageais l'amour des chats et des chiens; Matz Löfgren, traducteur et journaliste suédois : nous étions chargés de rédiger ensemble les P.V. après chaque assemblée, si bien qu'au lieu d'aller faire la fête avec les autres, nous nous enfermions pour travailler avant de regagner nos pénates, privés de dessert... et enfin Esther Benitez, distinguée traductrice espagnole, première présidente et première signataire officielle de nos statuts.

Pour ma part je suis encore en vie... alors, permettez-moi d'évoquer brièvement ma contribution aux premières saisons du CEATL. À l'époque, la Belgique était le seul pays d'Europe autorisé légalement à créer des institutions supranationales, c'est pourquoi le CEATL devait être enregistré en Belgique. Cela s'accompagnait d'une condition : un ressortissant belge devait être membre du bureau. C'est ainsi que je fus enrôlée « de force » dans les premiers bureaux du CEATL, et pendant des années, ce fut un réel plaisir ! Euh... un plaisir ? Oui... mais j'étais à la fois secrétaire générale et trésorière. Quel boulot ! Et en ces temps reculés, le recouvrement des cotisations était une aventure plus que risquée : les virements bancaires étaient compliqués et entraînaient des frais considérables. Aussi la plupart des délégués venaient-ils aux réunions avec la cotisation de leur association en argent liquide, et c'était, je l'avoue, la peur au ventre que je rentrais chez moi avec des sommes faramineuses dans ma besace. Je me rappelle avoir plusieurs fois fourré le tout sous mon pull, contre ma poitrine. Pour me voler, il fallait donc d'abord me passer sur le corps !

Inutile de dire qu'à l'époque, le nombre de délégués étant encore réduit, nous formions une grande famille très liée. Nous avons nagé ensemble (à Procida), nous avons chanté ensemble (à Vienne), dansé ensemble (un peu partout...). Nous avons beaucoup mangé et bu ensemble (régulièrement). Et quand nous n'étions pas ensemble, nous communiquions essentiellement... par fax. Et pourtant nous avons fait du bon travail, tout limités que soient alors nos moyens.

Quand je vous vois aujourd'hui, assis là devant moi, le sourire aux lèvres à m'écouter avec indulgence, je me dis que plutôt qu'à une famille, c'est à une tribu, mais tout aussi unie, que vous ressemblez maintenant, tribu qui depuis le départ des « ancêtres » a fourni un travail remarquable sous la houlette d'une succession de présidents dont vous trouverez la liste dans les archives du CEATL.

Mais revenons à la naissance. Où et quand ?

Lieu : Arles, France. Date : 10 novembre 1986. Circonstances : Troisièmes Assises internationales de la traduction littéraire, organisées par ATLAS.

Dans le cadre des tables rondes animées par l'ATLF, les représentants d'associations d'une dizaine de pays européens se rencontrent pour la troisième année consécutive et tentent de comparer les statuts juridiques, économiques et sociaux du traducteur

littéraire dans leurs pays respectifs. Après avoir constaté que pour exercer « le deuxième plus vieux métier du monde » (aimait à dire Françoise Cartano !) sur un continent où la traduction représente une activité d'importance croissante, il faut prendre bien des risques, les traducteurs se rappellent que l'union est réputée faire la force et décident de joindre leurs efforts pour profiter de l'éventuelle dynamique européenne et améliorer leur sort. Ainsi est rédigée et votée une résolution portant création d'un Conseil européen des associations de traducteurs littéraires (CEATL).

Ensuite, en 1990, il y eut cette importante assemblée à Madrid (nous étions logés à la Residencia de Estudiantes, où avait résidé García Lorca, au beau milieu d'un quartier plutôt... chaud !); cette AG espagnole peut être considérée comme l'assemblée constituante du CEATL, même si la ratification formelle s'effectuera en novembre de la même année à Arles, par les associations des pays démocratiquement mandatées : Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, France, Grande-Bretagne, Grèce, Italie, Pays-Bas, Portugal, Slovaquie, Suède et Suisse, qui deviennent ainsi membres fondateurs du CEATL.

En 1991, à Procida, Italie, sont élaborés des statuts conformes à la législation internationale. Le principe d'une représentation par association (une association = une voix) et non par pays ou par langue est retenu. Le siège du CEATL est fixé à Bruxelles. La même année, le CEATL est convié pour la première fois à une réunion de la DGX de la CEE, concernant le livre. La persévérance a ses vertus !

En 1992, le CEATL adhère à l'European Writers' Congress et élargit son comité directeur à quatre personnes. Le 24 juin 1993, ce comité signe les statuts à Bruxelles. Le CEATL est enregistré comme association internationale, disposant de la personnalité civile aux termes du droit belge par arrêté royal du 17 novembre 1993.

En 1994, à Vienne, le CEATL adopte les dix recommandations formulées lors de la conférence d'Amsterdam ; ce décalogue est la première ébauche de ce qui pourrait servir de base à l'établissement d'un modèle de contrat européen.

Pourtant, pourtant... oui, je l'avoue, la vraie naissance du CEATL ne remonte pas à 1986, non, mais à 1984, lors des toutes premières Assises de la traduction littéraire en Arles, dont l'invitée d'honneur était Nathalie Sarraute. Qui ne viendra pas, préférant rester au chevet de son époux malade. Je me rappelle parfaitement ce... « tableau » ? À quelques

pas de la maison jaune de Van Gogh, qui n'existait déjà plus sinon dans notre imaginaire culturel, nous sommes assis autour de la table de l'apéro : Manuel Serrat Crespo de Barcelone, Françoise Cartano de Paris, Peter Bergsma d'Amsterdam, Pavlov Zanas d'Athènes, Iben Hasselbach de Copenhague, Élisabeth Janvier de Paris... Nous discutons traduction, et nos visions, nos idées, mais aussi nos situations sur le terrain semblent diverger tellement que nous nous questionnons sur nos points communs ! Nous confrontons donc nos problèmes « nationaux »... : et si nous mettions tout cela en musique ? Si nous passions à une analyse sérieuse et rigoureuse, autrement dit à un état des lieux qui serait la base d'une action commune productive ? Oui, c'est un pastis particulièrement inspiré qui enfantera le CEATL... qu'une procédure plus normative, administrative ? entérinera deux ans plus tard.

Les rencontres suivantes auront lieu (dans le désordre) à : Oslo, Stockholm, Visby, Copenhague, Amsterdam, Utrecht, Bratislava, Berlin, Londres, Prague, Zadar, Sofia... Je n'ai raté aucune des éditions, et je suis à peu près la seule rescapée à avoir tenu bon jusqu'à ce jour². »

Telle fut donc ma relation de la naissance et des premiers pas du CEATL, tendrement confiée à un auditoire qui m'écoutait (pour mon plus grand bonheur), avec un sourire presque affectueux... YES !

Cette année-ci (2023) nous nous sommes retrouvés à Ljubljana ; c'est ici que l'on m'a tendu un micro dans lequel j'ai enfin trouvé l'occasion de le clamer haut et fort :

« Nous avons enfanté le CEATL, non pas dans la douleur, mais dans le rêve presque

2. *TransLittérature* s'était fait l'écho des principaux événements évoqués ici par Françoise Wuilmart dans les n°4/1992 (Françoise Cartano, « Europe CEATL », p. 57), 9/1995 (« Nouvelles d'Europe », p. 59-60), 10/1995 (Françoise Cartano, « CEATL 1995 », p. 80-81), 13/1997 (Françoise Cartano, « Associations en réseau », p. 2-11), 18-19/2000 (« Résolutions du CEATL », p. 83-84), 22/2001 (CEATL, « Code de déontologie européen de la profession de traducteur littéraire », p. 78-79), 26/2004 (François Mathieu, « Le CEATL réuni à Ljubljana », p. 72-73), 30/2006 (Anne Damour, « Barcelone 2005 », p. 92-93), 31/2006 (Anne Damour et Jacqueline Lahana, « Dernières nouvelles du CEATL », p. 52-55), 33/2007 (Anne Damour, « Babel », p. 49-50), et 34/2008 (Anne Damour, « Le CEATL à Arles », p. 64-66), 36/2009 (Anne Damour et Jacqueline Lahana, Dossier spécial « Traduire en Europe » : « Enquête comparative sur la situation des traducteurs en Europe », p. 39-45, « Des nouvelles du CEATL », p. 46-48, « Le CEATL et l'Union européenne », p. 49-51).

fantasmatique... Puis, fidèles à notre devise tous pour un, un pour tous, nous avons installé les premiers rails, lancé les premières locomotives... puis les conducteurs pionniers ont disparu et d'autres ont pris le relais, beaucoup d'autres, le réseau s'est complexifié à un degré inespéré, les ramifications se sont étendues tout en se perfectionnant, le professionnalisme, espéré au départ, est devenu une réalité fondée sur l'extraordinaire compétence, expérience, efficacité des présidents et des bureaux successifs... si bien qu'aujourd'hui je me sens un peu comme cet aviateur, certes intrépide, du début du siècle, confronté à un astronaute... Merci les amis d'avoir fait du CEATL cette mécanique sophistiquée et bien huilée dont nous n'avions même pas osé rêver... »

Cécile Deniard, le CEATL a été très actif ces dernières années dans la défense des droits des traducteurs au niveau européen, mais son action est souvent mal connue au niveau national. Pouvez-vous nous éclairer sur les principales avancées de ce point de vue, et sur la coordination entre le CEATL et, d'une part les associations de traducteurs nationales comme l'ATLF, de l'autre les instances politiques européennes ?

Lorsque je suis entrée au CEATL en 2014 en tant que représentante de l'ATLF, j'ai aussitôt souhaité rejoindre le groupe de travail Droits d'auteur, qui se donne pour objectif d'améliorer nos conditions de travail d'un point de vue juridique (droit de la propriété intellectuelle, contrats équitables, codes de bonnes pratiques, etc.), à la fois en défendant nos positions auprès des instances européennes et en fournissant à nos membres des outils pour le faire à l'échelon national face aux pouvoirs publics et aux éditeurs – d'où, par exemple, les « Recommandations pour des contrats de traduction équitables » que nous avons publiées en 2018.

En 2014, justement, l'activité du groupe de travail connaissait un nouvel élan, puisque la Commission européenne venait de lancer une consultation en vue d'une nouvelle directive sur le droit d'auteur, et que la teneur des premiers rapports publiés par la Commission et par le Parlement européen laissait craindre une réforme qui multiplierait les exceptions au droit d'auteur au nom du libre accès à la culture.

Ces inquiétudes ont déclenché une intense mobilisation des secteurs créatifs, auquel le CEATL a activement participé en faisant valoir ses positions auprès des instances européennes par des déclarations écrites ou lors d'auditions – notamment pour

s'assurer que toutes les clauses en faveur des auteurs seraient pleinement applicables aux traducteurs littéraires.

Au terme du processus, on peut se féliciter que le texte finalement voté en 2019 comprenne un chapitre entier (articles 18-23) visant à rééquilibrer la relation contractuelle entre auteurs et diffuseurs. Ont ainsi été obtenus : l'affirmation du principe d'une rémunération appropriée et proportionnelle ; la définition d'une obligation de transparence de la part du diffuseur (soit l'obligation de rendre des comptes sur l'exploitation) ; la possibilité d'adapter le contrat quand la rémunération initialement prévue se révèle trop faible par rapport aux recettes réelles ; la possibilité de reprendre ses droits en cas de non-exploitation ; enfin, l'obligation pour tous les États de prévoir des procédures extrajudiciaires de règlement des litiges.

Depuis lors, la bataille s'est déplacée sur le terrain national afin que ces avancées bénéficient réellement aux auteurs et aux traducteurs, à la fois dans les textes qui transposent ces grands principes, mais aussi dans les faits – un travail de longue haleine ! Là aussi, le groupe de travail du CEATL s'est employé à aider nos associations en fournissant des analyses, en réalisant des enquêtes sur les processus de transposition ou en organisant mieux l'échange d'informations par la création d'une lettre d'information juridique. Au printemps dernier, nous avons aussi fait parvenir à la Commission un document qui alerte sur le fait que, dans plusieurs pays, les traducteurs pourraient continuer à se voir privés du droit à une rémunération proportionnelle, même en cas de succès de l'œuvre.

Que peut-on dire de la directive et des progrès dont elle est porteuse dans le cas de la France ? En droit, les auteurs français n'étaient pas les plus mal lotis par rapport aux principes de la directive (nous étions par exemple plutôt en pointe sur la question de la transparence ou de la reprise des droits), et cependant le dernier cycle de négociation et l'accord signé avec les éditeurs le 20 décembre 2022 ont permis d'obtenir des avancées qui sont dans la droite ligne du texte européen, par exemple : deux redditions de comptes par an ; une obligation d'information par l'éditeur lorsqu'il procède à une sous-cession (pour une édition poche, par exemple) ; ou encore une obligation d'information du traducteur en cas de perte des droits étrangers.

Beaucoup reste néanmoins à faire : l'établissement de procédures extrajudiciaires en cas de litige (qui nous éviteraient un coûteux passage par les tribunaux) est au point

mort ; surtout, non seulement le législateur français a « oublié » de transposer le mot « appropriée » dans l'article concernant la rémunération des auteurs (ce qui a été condamné par le Conseil d'État), mais les éditeurs se refusent toujours à parler minima de rémunération avec nos représentants, alors que la possibilité de négociations collectives pour les artistes-auteurs a été explicitement posée par la directive et maintes fois réaffirmée depuis par la Commission et le Parlement européens. Les éditeurs ont longtemps argué de l'Europe et de son droit de la concurrence pour refuser de discuter rémunération : voilà que l'argument européen se retourne contre eux !

L'autre chantier qui nous a occupés ces dernières années est une cartographie de la situation juridique des traducteurs littéraires en Europe, qui a été publiée en 2022 après une enquête auprès de nos membres. C'est un document plein de belles cartes en couleurs que j'encourage tout le monde à aller voir, car il permet de nous situer dans le paysage ; on y trouvera des sujets de relative satisfaction (pratiquement partout nos droits moraux sont reconnus et à peu près respectés), mais aussi sans doute d'étonnement (sur le nombre de pays où le traducteur ne reçoit ni paiement à la commande ni reddition de comptes, par exemple).

Je crois que le mot-clé concernant ces batailles juridiques est bien celui de coordination.

Les associations de traducteurs littéraires européens, combien de divisions ? Nos organisations n'ont pour la plupart que peu de moyens financiers et humains. En revanche, elles peuvent s'appuyer sur la grande compétence et le dévouement de leurs membres, sur les réseaux qu'elles ont toutes su tisser au niveau national (avec d'autres associations d'auteurs, les éditeurs et les pouvoirs publics) et sur ce réseau européen.

Nos réactions coordonnées face à des acteurs mondiaux tels qu'Amazon Publishing ou Saga Egmont nous ont ainsi permis de peser suffisamment pour les amener à infléchir leurs pratiques. Et aujourd'hui la connaissance fine que nous avons des usages dans toute l'Europe est une arme pour faire valoir nos droits. Par exemple, lorsqu'au début de l'année nos collègues suédois ont entamé des négociations sur la reddition de comptes avec leurs éditeurs (pour l'instant, ils ne reçoivent jamais rien), ils m'ont posé beaucoup de questions sur le système français. Le fait d'obtenir rapidement des informations sûres, mais aussi de ne pas se sentir seuls, est un soutien essentiel.

Mentionnons enfin le beau projet que le CEATL a dans ses cartons pour l'automne 2024 :

des Rencontres européennes de la traduction littéraire, qui auront lieu à Strasbourg. L'occasion de remettre en lumière les conclusions et les recommandations d'un rapport européen publié l'an dernier (*Les Traducteurs en couverture*) et de réunir l'ensemble des parties prenantes (interprofession, politiques, institutionnels) autour des enjeux de la promotion de la traduction littéraire. Que les traducteurs littéraires puissent être eux-mêmes à la manœuvre me paraît un signal très positif !

Valérie Le Plouhinec, la défense des droits des traducteurs n'est pas la seule activité du CEATL, qui a notamment lancé la revue Contrepoint/Counterpoint en 2019.

Vous qui en êtes la secrétaire générale depuis mai 2023, pouvez-vous nous en dire plus sur cette revue, ainsi que sur les projets et actions de l'association ?

Contrepoint/Counterpoint, revue en ligne gratuite et bilingue (chaque numéro est publié en anglais et en français) publiée à raison de deux numéros par an, s'adresse à quiconque s'intéresse à la traduction littéraire et souhaite porter le regard au-delà des frontières. Ce qu'elle apporte de différent, c'est certainement ce regard européen sur le métier. Chaque numéro propose à la fois des témoignages de traducteurs et traductrices évoquant très concrètement les défis littéraires qu'ils ont dû relever, et des entretiens avec des acteurs de toutes ces initiatives qui peuvent nous être utiles : résidences, programmes de formations, dictionnaires de traducteurs, etc. Nous espérons être une courroie de transmission dans le vaste réseau d'entraide et de solidarité des traducteurs d'Europe, à l'image du CEATL lui-même.

Notre réseau d'associations nous permet de conduire régulièrement des enquêtes sur les conditions de travail, car il est indispensable de disposer de données concrètes pour agir ensuite en faveur de la défense du métier. C'est ainsi que le CEATL a pu largement participer, chiffres en main, à la rédaction du rapport de la Commission européenne *Les Traducteurs en couverture*, qui peint un tableau assez complet de la situation de la profession en Europe et apporte de nombreuses préconisations. Précédemment, notre groupe de travail Formation avait activement pris part au programme européen Petra-E, qui définit un cadre pour la formation en traduction littéraire.

Trente-quatre associations réunies, c'est trente-quatre fois plus d'expérience qu'une seule : notre groupe de travail Bonnes pratiques s'emploie donc à recueillir les meilleures initiatives de chacune, les plus belles réussites, que nous présentons dans notre site Companion of Literary Translators' Associations, le « Compagnon » pour faire court :

un site d'aide aux associations comme l'ATLF ou celles encore à naître, qui peuvent aller y puiser des idées, qu'il s'agisse d'imaginer de nouvelles animations grand public, de recruter des membres, de booster sa communication ou de trouver des fonds. Dans le même ordre d'idées, nous travaillons actuellement à la création d'un mini-site d'aide aux traducteurs débutants, qui leur apportera toutes les clés pour démarrer leur activité.

Le bonheur et la force de travailler ainsi en réseau, c'est aussi de relayer, amplifier et porter plus loin certaines initiatives nationales qui méritent d'avoir une portée internationale. La tribune ATLF-ATLAS sur l'intelligence artificielle en est un bon exemple. Initialement traduite en espagnol par une adhérente de l'ATLF (María-José Furio), puis en anglais (par Shaun Whiteside), elle a été diffusée, partagée, commentée sur tous nos réseaux. Sa traduction en roumain (par Bogdan Ghiu) et en italien (par Lia Bruna) est déjà une réalité, d'autres traductions sont en cours, des extraits ont été publiés dans une revue néerlandaise... et ce n'est que le début. Lors de notre AG en mai dernier à Ljubljana (Slovénie), Cécile s'est appuyée sur cette tribune pour participer à une table ronde portant sur l'intelligence artificielle. Ce texte sera également un outil de référence majeur pour l'équipe que le CEATL vient de former afin de rédiger son propre manifeste sur le sujet. De même la tribune du STAA « Non à l'automatisation des métiers de l'art » a été traduite en italien (par Francesca Novajra), et d'autres traductions sont en cours.

Depuis quelques années, le CEATL développe la coopération avec d'autres institutions internationales : c'est ainsi que des protocoles d'accord ont été signés avec la Foire du livre jeunesse de Bologne, la FIT (Fédération internationale des traducteurs), l'AVTE (notre homologue pour les associations de traducteurs de l'audiovisuel) et le Comité de la traduction et des droits linguistiques du PEN International : autant d'occasions de mettre en commun nos compétences et démultiplier la portée de nos initiatives. CEATL et FIT, à l'initiative des associations catalanes ACEC et APTIC, ont ainsi cosigné en avril 2023 le manifeste de Barcelone pour rappeler aux éditeurs que BD et jeunesse ne sont pas des littératures mineures et qu'il convient de respecter les droits de tous les auteurs et des traducteurs.

Il est impensable en ce moment d'être une organisation européenne de traducteurs sans s'intéresser à la situation des traductrices et traducteurs d'Ukraine. Lors de notre AG de 2022, trois d'entre elles et eux – Ostap Slivinsky, Oksana Stoianova et Natalia Pavliuk – nous ont exposé la réalité de leur situation ainsi que les moyens de leur venir

en aide (voir notamment le site <https://war.pen.org.ua>). En 2023, c'est Olha Ljubarska qui est venue nous parler du travail impressionnant réalisé par le réseau Translators in Action, que nous espérons accueillir très prochainement au sein du CEATL.

La visibilité de la profession est un autre de nos champs d'action. Pour fêter la JMT, nous montrons dans nos clips vidéo les différents traducteurs d'un même auteur : Joyce en 2022, Svetlana Alexievitch en 2023 ; et nous mettons à profit nos réseaux pour relayer des campagnes comme #TranslatorOnTheCovers, lancée au Royaume-Uni par la traductrice Jennifer Croft et l'écrivain Mark Haddon. Nous avons beaucoup travaillé à mieux nous faire entendre ces derniers temps avec le lancement de notre nouveau site (www.ceatl.eu/fr) et la réorganisation de notre présence sur les réseaux sociaux, où notre post hebdomadaire #CeatlFriday met en avant chaque vendredi un aspect de notre travail.

Enfin – encore un exemple d'initiative inspirée par une de nos associations –, nous nous sommes inspirés du Discord de l'ATLF – lancé le 1^{er} juin dernier, il compte à présent plus de 600 inscrits et les discussions vont bon train ! – pour créer le CEATL Forum, à notre connaissance le premier forum européen de traducteurs littéraires. Réservé aux adhérents de nos associations membres, il leur permet de faire connaissance, discuter traduction, trouver d'autres personnes qui traduisent ou ont traduit le texte sur lequel ils sont en train de travailler. Lancé le 1^{er} juin dernier, il comptait déjà 450 membres au bout de dix jours, et les conversations sont animées ! Nous sommes ravis de voir leur plaisir à échanger entre eux, et espérons que cette initiative fera du CEATL une réalité quotidienne et tangible pour les adhérents de nos associations.

Pour conclure sur une note plus personnelle, j'aimerais exprimer l'émotion que j'éprouve chaque fois que je vois – en résidence ou lors des AG du CEATL – la complicité qui unit les traducteurs venus de partout, la chaleur et la richesse de leurs échanges. Nos associations abattent toutes un travail formidable pour fédérer, informer et défendre leurs adhérents au niveau national ; on oublie parfois à quel point elles sont proches entre elles, tant géographiquement que professionnellement et intellectuellement. C'est cette proximité que le CEATL entend incarner et entretenir de son mieux, et je dois dire que je ne peux pas imaginer plus belle communauté professionnelle que la nôtre. ♦

Hommage aux plus médiocres représentants de notre profession

Quand les mauvaises traductions font le terreau d'une vocation et d'un désir de traduire qui depuis, pour **Cyrille Rivallan**, ne s'est jamais démenti.

Comme nombre de mes congénères, je me suis souvent demandé pourquoi l'humanité avait eu la sottise idée d'inventer la médiocrité, un concept dont l'intérêt paraît pour le moins discutable au premier abord. C'est la traduction qui est venue répondre à cette question qui m'aura hanté près d'un demi-siècle.

Au début des années 1990, un professeur d'université m'avait dissuadé d'embrasser la carrière de traducteur qui me séduisait pourtant terriblement. À l'en croire, j'étais condamné à des jours funestes consacrés aux notices d'imprimantes. Il se méprenait, puisque j'ai réussi à échapper à ces corvées. Mais comme je manquais cruellement de maturité à l'époque,

on ne peut exclure qu'il m'ait rendu service en retardant mon entrée dans le métier.

Au gré du vent, je me suis vu exercer 1001 métiers, tous plus farfelus les uns que les autres. Mais le rêve de devenir traducteur ne m'a jamais quitté un seul instant. Et au risque de surprendre, c'est aux *mauvais* traducteurs que je dois ce qui me tient désormais lieu de carrière.

En effet, pendant plus de vingt ans, je n'ai jamais raté la moindre occasion de pester face à la moindre erreur de traduction manifeste, et je réserve toujours une place de premier choix dans mon goulag autogéré à ce maudit traducteur qui a confondu

deux ingrédients dans une recette de cuisine exotique et qui m'a gâché tout un plat.

C'est un titre de film aberrant qui a servi de catalyseur. Quoi qu'on pense de *Drowning by Numbers* de Peter Greenaway, il suffit d'écouter les premières minutes de dialogue pour comprendre que *Noyés sous les chiffres* aurait été plus approprié que *Triple assassinat dans le Suffolk*, qui en aura fait rire plus d'un. Cette absurdité m'a convaincu qu'il était possible de trouver du travail en tant que traducteur *quand bien même on n'était pas fait pour ça*. Cela m'a permis de surmonter mes inhibitions et de me lancer enfin, pour ainsi dire au culot. J'ignorais évidemment que si les traducteurs et traductrices ont souvent leur mot à dire sur les titres, sur ce point, hélas ! ils ont rarement le dernier mot...

Dix ans plus tard, lorsque je relis mes toutes premières traductions, je suis pris de vertige. Certes, je faisais mes gammes, mais de là à sombrer aussi bas... Je les renie allègrement, et pour certaines, je ne comprends même pas qu'elles aient pu être publiées en l'état.

Mais donc, force est de constater que j'ai réussi mon pari : je suis parvenu à monnayer à mon tour mon

incompétence et à devenir l'un de ces traducteurs médiocres que je méprisais jadis (sans savoir dans quelles conditions ils avaient travaillé, et encore moins à quel tarif, notez bien).

Je me console en me disant que peut-être, quelque part, un lecteur, une lectrice, a à son tour trouvé mes traductions infâmes et s'est dit qu'il ou elle pouvait se lancer. Si c'est le cas, alors oui, la médiocrité a bel et bien une utilité. ♦

Le traducteur professionnel européen

(Interpres professionalis europaeus)

MATT REECK, TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR ÉTIENNE GOMEZ.

Il est toujours rafraîchissant de se confronter au regard de l'autre. Après tout, c'est aussi le cœur de notre métier. Ici, le traducteur américain Matt Reeck nous livre avec distance, humour et une petite dose d'ironie sa vision du traducteur européen.¹

1. Une première version de cet article est parue en anglais sur le site Hopscotch Translation le 28 mars 2023.

En gros, c'est une lutte contre le temps. C'est surtout ça que j'ai glané à cet atelier de traduction là-bas, en Sicile. Du moins, plus que l'intense camaraderie, les subtiles négociations du langage et la solidarité d'intérêt général entre dix personnes qui se qualifiaient de traducteurs, quoique pas uniquement.

En gros, du moins pour les Européens, c'est une lutte contre le temps, même si en tant que seul Américain présent je me posais sans cesse des questions qui, j'en suis presque sûr, n'effleureraient personne à part moi. Car si la vie est globalement une lutte contre le temps, le temps restreint imparti à notre chair respirante (pour réduire les choses à leur plus simple expression), on n'a pas les mêmes conditions de travail, moi surtout, que ceux qui sont qualifiés légitimement de traducteurs professionnels.

C'est un peu comme quand tu arrives en Inde : pour la première fois, tu peux employer le mot « buffle » correctement. Car après toutes ces années de relative félicité à grandir dans le Kansas, où jouent la biche et l'antilope, et où tu croyais savoir ce qu'était un buffle, où tu te sentais comme une familiarité avec cet animal en raison de l'histoire du lieu (il n'y avait qu'un « buffle » solitaire dans un petit enclos à Fort Riley devant lequel tu passais en voiture avec ta mère et ta sœur, ressuscitant la gloire révolue, l'écosystème ancien, sa faune, sa flore, le mode de gestion amérindien de ce territoire avant cette honte héritée, lourd fardeau de l'histoire impériale, le massacre aveugle de presque tous les spécimens par l'Homme blanc), tu as fini par apprendre que ce n'était pas un buffle mais un bison, le vrai buffle, le buffle d'eau, est asiatique, tu te retrouverais pour la première fois nez à nez avec lui en Inde en tant que jeune adulte, et son nom en hindi est *bhens* (un peu comme son cri), bien mieux que cette drôle d'invention introduite par le complément, qui donne l'impression qu'il existe un « buffle » qui n'est pas « d'eau » alors que ce n'est pas le cas.

En gros, c'est pareil pour le traducteur professionnel européen et son homologue américain. Là-bas, en Sicile, la conversation a tourné autour de la manière de jouer le temps contre les mots, ou de gagner sa vie en étant traducteur, car même en Europe ça a un peu de mal à fonctionner, en tout cas au début, disons pendant les vingt premières années, à moins d'avoir épousé quelqu'un de fortuné ou d'avoir hérité d'un appartement parisien de papa et maman. Le temps contre les mots : on ne peut pas perdre de

temps pour le moindre mot, on est payé entre 19 et 25 euros le feuillet de 1 500 signes², quand on ne s'abaisse pas à accepter un travail par nécessité, encore moins bien payé, rien peut-être : une traductrice a reconnu avoir décroché ses premiers contrats bien en deçà des tarifs (je n'ai pas levé le doigt pour dire qu'ici, aux États-Unis, il n'y a pas de tarifs standards : tout effort en faveur d'un « salaire minimum » est sabordé par le principe de l'offre et de la demande, il n'y a qu'à voir le juriste anti-syndicaliste au cours des négociations avec notre équipe, l'équipe des auxiliaires de l'université où je travaillais, qui nous disait qu'on n'avait rien de spécial et qu'ils pouvaient, s'ils le voulaient vraiment, rejeter nos demandes pour un meilleur traitement, quoique encore en deçà du minimum vital, car il y en avait tellement, oui, tellement, des auxiliaires qui tombaient du ciel comme des fruits mûrs, ou comme des migrants aux frontières...).

Cette traductrice a même admis que, souvent, en Europe, les traducteurs débutants sont obligés par les éditeurs à faire un livre pour rien, comme un stage, une période d'essai, et qu'elle-même n'aurait pu traduire si elle n'était pas aussi professeure des universités, l'éternel problème, en gros, des traducteurs littéraires étant que les éditeurs les paient au lance-pierre parce qu'ils savent (OK, ils croient savoir) qu'ils sont déjà salariés en tant que professeurs. Mais, comme je le disais, le problème fondamental pour le traducteur professionnel européen est de gérer le minimum à peine vital (mais avec la sécurité sociale, n'oubliez pas, quels qu'en soient les avantages et inconvénients) contre le temps nécessaire pour traduire un mot, une phrase, un paragraphe.

Ainsi, l'enjeu n'est pas la beauté avant tout, contrairement au point de vue américain, limité à mon sens, qui fait que la traduction n'est pas abordée comme un travail intellectuel mais comme un effort esthétique, le goût de l'art pour l'art, ou, dans la rhétorique du développement ou de l'épanouissement personnel, comme une *reconnaissance* du traducteur en tant que tel par la publication, ou, pire, par l'« opportunité » de la publication, car pour la plupart des traducteurs américains, chercher un éditeur est une tâche

2. Si ça vous intéresse, voici les remarques d'une personne de ma connaissance qui traduit du français :

« Une autre amie traductrice me dit qu'elle demande aujourd'hui 0,10 ou 0,11 dollar par mot ! (Alors qu'elle n'en touche toujours pas 0,07 d'une presse universitaire.) Comme j'ai perçu récemment 0,11 dollar par mot pour un essai sur la photographie, il se peut que dans certains cercles les tarifs de traduction aient fini par augmenter avec l'inflation... » D'après mes calculs, 0,10 dollar par mot correspond au tarif de 25 € le feuillet. Vous verrez à la fin de cet essai qu'il y a bien des cas, notamment celui de la poésie, où ce tarif n'est pas atteint. En tout cas dans mon expérience.

si herculéenne qu'Hercule lui-même, peut-être, aurait failli. Là-bas, en Sicile, j'ai écouté comment les traducteurs professionnels européens jouaient le temps contre les mots (à moins que ce ne soit les mots contre le temps ?), toutes les petites choses grâce auxquelles ils peuvent continuer à labourer les textes, les bons comme les mauvais : fiches, glossaires personnels, outils TAO, et, surtout, prise de conscience que leur tâche n'est pas de faire en sorte que leur âme, leur identité « particulière » en tant que polyglottes, soit reconnue (car tel est le sentiment général ici, aux États-Unis, où le multilinguisme est considéré comme la condition des immigrés récents ou comme je ne sais quelle affectation de *grands bourgeois* qui ont le luxe de pouvoir apprendre des langues étrangères – exercice chronophage dénué d'application dans le « monde réel » –, qui n'étudient pas pour se préparer à un futur métier bien rémunéré mais pour s'ouvrir l'esprit, etc., etc., la vieille rengaine, la vieille ruse).

Pour le traducteur professionnel européen (je vous remercie, si ce n'est pas déjà le cas, de vous représenter le buffle d'eau asiatique à chaque fois que j'utilise cette expression... un animal pratique, beau vu de près... costaud), la tâche du traducteur est d'une simplicité rafraîchissante : aligner des mots acceptables en un temps raisonnable. Cette attitude dénote un joli pragmatisme, un pragmatisme européen (peut-être un peu blasé, disons, un peu *French Zen*), car il s'agit d'accepter l'acceptabilité du critère d'acceptabilité, et le fait que, disons la vérité, un traducteur professionnel ne reçoit pas à traduire que des choses qui relèvent du grand art, de la grande philosophie, ni de rien de grand du tout. (L'une des traductrices, une personne très pragmatique, je peux en témoigner, sur cette question d'acceptabilité et/ou de perfection, s'est épanchée sur le pragmatisme des motels américains, la voiture juste devant la chambre, même si son discours restait un peu architectural car elle ne disait rien des lits à bosses, du mauvais goût de la décoration, ni, plus précisément, de ma nuit à l'Arrowhead Motel à Cody, Wyoming, vers 1990.)

Disons la vérité, dans tous les univers, même dans les univers intellectuels, les traducteurs reçoivent des textes qui (en un sens) ne valent pas vraiment la peine d'être traduits. Soit les idées sont pauvres, soit le style est pauvre, soit les deux. Ce qui te pousse également à te poser des questions sur la traduction littéraire américaine : elle est TRÈS décentralisée, et pourtant encore étrangement incestueuse, classière (histoire d'inventer un mot) et compétitive : quelle est la personne qui a décidé de faire traduire tel ou tel texte ? Quelle est la base de son autorité ? Quels sont ses liens avec telle ou telle autre personne qui a décidé de faire traduire tel ou tel autre texte ? Ne faut-il pas aussi reconnaître la pauvreté de certains de ces textes, de certaines de ces décisions éditoriales ?

Mais, là encore, du point de vue du traducteur professionnel européen, le problème général des décisions éditoriales, de l'intérêt social et de la situation culturelle n'est *pas* important. L'important, c'est qu'un texte a été reçu par le traducteur, qui est payé un minimum à peine vital et qui doit négocier le difficile équilibre du temps et des mots.

Donc, si un texte est mal écrit, soit que les mots sont mal choisis pour exprimer de bonnes idées, soit simplement que les idées ne sont pas « bonnes » (floues même dans la pensée de l'auteur), il sera plus difficile de le traduire, et, selon toute vraisemblance, la rétribution sera moindre, du moins en comparaison d'un « bon » texte, écrit clairement, avec des idées conséquentes, etc. Les textes pauvres sont problématiques uniquement dans le sens où le traducteur n'est pas sûr de ce que dit l'auteur, donc, voyez-vous, il ne sait pas bien comment tourner ça dans la langue d'arrivée.

En revanche, dans un sens basique, ils ne sont pas problématiques : le traducteur, capable de reconnaître leur infériorité, peut faire des choix pertinents et, en gros, ne pas perdre trop de temps à les traduire. (Pour le traducteur professionnel européen, le texte qui fait difficulté est celui où le choix des mots ou la façon de penser sont si uniques, si particuliers que non seulement il *faut* le traduire, il a une signification potentielle dans la culture d'arrivée, etc., mais encore qu'il est idiosyncratique, idiolectique, *situé* au point que, dans la langue d'arrivée, il n'y a pas de mots pour une telle pensée.)

Vous mesurez donc toute l'ironie de notre situation à cet atelier là-bas, en Sicile, chacun des traducteurs présentant un texte sur lequel il est en train de travailler, et, implicitement, pour lequel il attend de l'aide, puisque tout l'intérêt de l'atelier est de jeter un œil collectif (à travers une loupe de joaillier) sur ces textes pour les examiner, en tester les effets d'optique, les retourner dans tous les sens comme Gollum son anneau, et peaufiner, peaufiner, peaufiner, au point que bien des textes donnent l'impression d'avoir été écrits par des hurluberlus à l'esprit embrouillé, par des imposteurs jargonnants des universités, ou par des gens qui ne sont que vaguement informés des potentiels et impossibilités de la langue d'origine, tout en prétendant en être des locuteurs natifs, ou tout en prétendant, vestige de pensée de l'ère coloniale moderne, en avoir une maîtrise « courante », quel que soit le sens de ce mot. (Pensez aux administrateurs des colonies françaises s'en prenant aux interprètes africains, jamais assez doués en français pour ces métropolitains remplis d'eux-mêmes et racistes.) Quelle fine équipe on faisait ! De si bons élèves, et de si fervents amateurs de la langue ! Une expérience spirituelle, à coup sûr ! Et puis cette ironie, pointée une ou deux fois par une ou deux personnes,

du moins un ou deux traducteurs professionnels européens, qu'un examen aussi approfondi, qui faisait davantage fonction de serment de loyauté à nos confrères réunis autour de la Table ronde (en fait rectangulaire, dans une salle de l'Institut français de Palerme, avec des petits Siciliens francophiles en train de courir dans les couloirs!) plutôt qu'aux textes ou à leurs auteurs, tous des étrangers à nos yeux, n'était pas réaliste.

Pas dans le monde du traducteur professionnel européen, où chaque seconde est mesurée contre chaque mot, et plus il va vite, plus il gagne (dans les limites d'une qualité acceptable). Non, ce n'était pas réaliste. Et les textes ne méritaient pas tous autant de considération. Par leur qualité, si j'ose dire, ils ne requéraient pas la perfection, une perfection fantôme à laquelle les textes d'origine eux-mêmes étaient loin d'arriver (si du moins l'on peut dire qu'un seul texte y arrive). Avez-vous jamais entendu un Américain qualifier une traduction de « correcte » ou d'« acceptable » ? Cela n'aurait-il pas l'air d'une insulte ? Les Européens ne font-ils pas toujours un peu « pâle figure » en comparaison de l'exubérance américaine ? (*How are you ? I'm doing great, thanks ! What about you ? Awesome !*)

Si les onze premières traductions de *Madame Bovary* étaient toutes correctes et acceptables, pourquoi a-t-il fallu en faire une douzième ? L'illusion de perfection, son oppression et l'émancipation vis-à-vis d'elle, font partie de la condition du traducteur professionnel européen. Ici, aux États-Unis, c'est sans doute parce que l'investissement en capitaux dans la traduction est si faible (seuls 3% des livres publiés sont des traductions) qu'un sentiment de préciosité s'installe, un désir de considérer le résultat comme un livre sacré, exceptionnel par nature, et, pour que le capital change de mains, il faut justifier de sa perfection, ou de l'ignorance de bonne foi de son imperfection, ce qui, là encore, me fait réfléchir : quels autres métiers mal rémunérés s'embarrassent à ce point de faux critères de perfection ? Serveur ? Surveillant de passages piétons ? Agent aux postes de péage ? (Ah, pardon, là, c'est déjà automatisé...).

Pour changer de métaphore et ne plus parler des pierres des joailliers mais de celles des archéologues et des paléontologues, on retournait ces pierres en quête du sens qui était caché dessous, et c'était comme une psychose collective, une psalmodie, un cantique au langage, à la pensée, aux efforts de compréhension des uns vis-à-vis des autres, des gens, de l'humanité, dans l'abstrait : vous auriez pu mettre n'importe quel texte sous nos yeux (dans une langue connue d'un membre du groupe, bien sûr) et, comme une pierre précieuse, il aurait été retourné dans tous les sens.

C'était un pur plaisir, un « petit paradis », comme je l'appelais, mais « intense » (pardon, mais ici, je me cite moi-même) : « Je n'aurais jamais cru le paradis si intense... ». Mais voilà que je remets ça, toujours à formuler les choses de façon spirituelle, en l'occurrence à suggérer que disposer du temps nécessaire à la concentration était fantastique, spirituellement édifiant, encourageant, etc., que c'était comme une retraite zen (j'en ai fait un paquet, alors je m'estime bien placé pour en parler) : on en repart rempli d'un sentiment d'élévation, purifié, revigoré, etc., mais avec dans un coin de la tête l'étrange soupçon que cette expérience en tant que telle – la retraite, le silence, la solidarité des uns envers les autres – ne faisait pas vraiment partie du monde où l'on retourne, et l'on ne sait si le but est d'essayer de faire ressembler le monde extérieur au monde de la retraite ou de retourner dans le monde de la retraite dès que possible.

« On n'est que des traducteurs », a dit l'animateur à un moment donné, et sur moi ces paroles ont eu un pouvoir singulièrement déprimant. Ce qu'il voulait dire par là, c'était : « On n'est que des traducteurs professionnels européens... », à savoir qu'ils existent, qu'ils respirent, qu'ils mangent, qu'ils chient, qu'ils baisent, etc., qu'ils ont une vie mais aussi qu'ils ne sont pas là pour réécrire le monde, pour faire plus que ce qui est raisonnablement attendu d'eux, etc.

Pour moi, en tant que seul Américain là-bas, ces paroles ont pris une dimension étrangement ontologique, car, en gros, ce qu'un traducteur américain entend dans ces paroles, c'est : « On n'est même pas des traducteurs... » Les traducteurs ne sont même pas des traducteurs, autrement dit des traducteurs professionnels (ajoutez « littéraires », si vous voulez), dont le travail se mesure en secondes, en mots, et dont la valeur se rétribue par un minimum vital, des libertés fondamentales ; ici, aux États-Unis, on est encore en train d'essayer de prouver notre mérite, en tant que travailleurs intellectuels et personnes créatives au talent tout aussi estimable, peut-être (voire plus, mais suis-je le mieux placé pour en parler ?) que ceux du plombier, de l'électricien, du...

Dans un monde capitaliste, l'argent est une preuve de valeur, et comme nous autres traducteurs américains ne touchons pas assez de dollars en contrepartie de nos talents, de nos qualités, de nos productions, nous nous sentons toujours orphelins, la dernière roue du carrosse, tributaires. Tous les rois n'étant pas de mauvais rois, tous les maîtres coloniaux n'étant pas le mal incarné non plus, lorsqu'on nous donne des miettes (prises dans la caisse du capitalisme, hé hé), nous sommes pourtant trop heureux de les accepter, nous remercions nos seigneurs pour leur charité, nous chantons des louanges à leur bienfaisance, et, pour une fraction de seconde, nous nous sentons « reconnus ».

(spirituellement, surtout), « obligés », « honorés³ ». Mais, comme le solitaire bison américain prisonnier dans sa triste cage à Fort Riley, quelle histoire représentons-nous, quelle vie menons-nous réellement ? Et quand pourrions-nous déclarer, avec la plaisante humilité du traducteur professionnel européen : « Vous savez, on n'est que des traducteurs » ? ♦

Matt Reeck est un traducteur littéraire, un poète et un universitaire installé à Brooklyn, New York. Il a vécu en France, en Inde et en Corée du Sud, et il traduit du français, de l'hindi et de l'ourdou, ainsi que du coréen. Lauréat de l'Albertine Prize 2020 et du Northwestern University Global Humanities Translation Prize 2022, il a également été Guggenheim Fellow in Translation 2022.

Il a participé à deux ateliers de traduction La Fabrique des humanités d'ATLAS, le premier à Yale University en 2018, animé par Patrick Hersant et Catherine Porter, le second à Palerme en 2022, animé par Sacha Zilberfarb. Sur cette dernière expérience, on peut aussi lire son texte « Intimations » : <https://laviemanifeste.com/archives/14507>.

3. Histoire d'être clair : 1. Ces mots ont été prononcés à un « Reveal Event » en ligne le mercredi soir pendant mon séjour en Sicile (l'appel de l'argent... j'ai dû m'absenter de la camaraderie festive européenne...), à l'occasion duquel les vingt-deux traducteurs lauréats des bourses de traduction 2023 du National Endowment for the Arts étaient invités à s'exprimer sur « ce que ça représentait pour eux que d'avoir obtenu cette bourse ». – 2. Comme les autres, j'ai dit merci ! Mais j'ai tenu à préciser que, pour moi, cet argent n'était pas un revenu complémentaire et qu'il me permettait tout bonnement de loger, blanchir et nourrir ma famille de quatre personnes. (Comme nous étions également invités à préciser d'où nous nous connectons, nombreux sont ceux qui ont dit travailler sur des campus, et l'un d'entre eux était même en cours à Barnard College !) – 3. Trois traducteurs ont déclaré être ou avoir été des traducteurs professionnels, mais, comme vous l'avez déjà deviné, ils traduisaient... de l'espagnol ! – 4. J'ai reçu d'un grand éditeur un contrat de traduction pour un recueil de poèmes avec 0 dollar d'à-valoir et 5 % sur les ventes, ce qui, étant donné que les recueils de poèmes se vendent aux environs de 300 exemplaires, eux-mêmes aux environs de 15 dollars, représentait 225 dollars. C'était un recueil sur lequel je travaillais depuis deux ou trois ans. Donc, non, pas de quoi appeler ça un traducteur professionnel. – (Suite). J'ai renégocié l'à-valoir à hauteur de 500 petits dollars. L'éditeur m'a expliqué que ses livres perdaient de l'argent, ce que je savais déjà : tous les recueils de poèmes, traduits ou non, perdent de l'argent. C'était à ses yeux un élément justifiant l'à-valoir de 0 dollar. Mais l'idée qui m'a traversé l'esprit, c'est que si la maison d'édition « court un risque », l'éditeur, lui, reste employé à un salaire moyen. N'est-ce pas paradoxal ? La maison d'édition perd de l'argent, le traducteur n'est pas vraiment payé, mais l'éditeur gagne de l'argent. Sans doute est-ce l'éditeur plutôt que l'auteur (non rémunéré) ou le lecteur (non existant) qui est au centre de la production littéraire dans le monde post-revenu, post-lectorat dans lequel nous vivons ? – (Suite et fin). Le poète, ayant reçu son contrat de cession de droits, s'est plaint à moi sur WhatsApp de la somme d'argent que me proposait l'éditeur, me demandant poliment de régler le problème, lui qui, pour tout vous dire, ne s'était pas ému des premières versions du contrat, qui lui faisaient gagner plus que moi pour cette traduction !

REPÈRES

50 ans d'avancées pour les traducteurs... et de nombreux combats à mener encore

ANALYSE PAR JONATHAN SEROR

Comment l'ATLF a-t-elle défendu, défend-elle et continuera-t-elle de défendre au niveau collectif les droits des traducteurs littéraires ? Dans cet article complet et concret, le juriste de l'ATLF détaille les actions et les avancées obtenues au fil du temps par les équipes successives de bénévoles engagés pour l'ensemble de leur profession. Il conclut sur les défis qui se présentent aujourd'hui aux traductrices et traducteurs pour qu'elles et ils continuent à exercer leur profession dans les meilleures conditions.

Les adhérents de l'ATLF ont investi l'association d'une mission délicate et essentielle à la profession : celle de *défendre et sauvegarder les intérêts des traducteurs d'édition en favorisant notamment la reconnaissance de leurs droits par les pouvoirs publics, l'édition et les médias, et en œuvrant pour l'obtention et le maintien de justes rémunérations indispensables à l'essor de la traduction en France et à l'étranger*. C'est l'article 4 des statuts de l'association.

Les droits des traducteurs : panorama des actions menées par l'ATLF au cours des dernières décennies

En 50 ans, depuis les actes fondateurs de l'association, l'ATLF a évidemment évolué et grandi. La représentativité croissante de l'association lui a permis d'être consultée et associée à plusieurs dispositifs qui concernent directement ses membres. Sans retracer l'historique complet de l'association, nous nous arrêterons sur les avancées les plus marquantes sur le plan juridique :

LA SIGNATURE D'UN CODE DES USAGES POUR LA TRADUCTION D'UNE ŒUVRE DE LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Afin d'établir les usages régissant la relation entre les éditeurs et les traducteurs, l'ATLF a négocié et signé en 2012 avec le Syndicat National de l'Édition (SNE) un code des usages propres aux traducteurs littéraires. Ce code n'est pas le premier puisque l'ATLF, aux côtés d'autres associations, avait déjà conclu un code en 1984 puis en 1993. Ce document de référence, qui n'a certes pas de caractère normatif, mais qui reste opposable en application de l'article 1194 du Code civil (lequel dispose que *les contrats obligent non seulement à ce qui y est exprimé, mais encore à toutes les suites que leur donnent l'équité, l'usage ou la loi*), rappelle les dispositions du Code de la propriété intellectuelle (CPI) applicables aux traducteurs d'édition et vient préciser les spécificités du contrat de traduction.

C'est ainsi que sont détaillées – entre autres – les règles de calcul de la rémunération due au traducteur (en particulier le calcul de l'à-valoir avec le fameux feuillet dactylographié de 25 lignes de 60 signes, blancs et espaces compris, ou à défaut la tranche informatique de 1500 signes revalorisée), les modalités de révision par les éditeurs des textes remis, les exigences concernant la mention du nom du traducteur, etc.

LES ACTIONS AUPRÈS DES ÉTABLISSEMENTS ET POUVOIRS PUBLICS

Sans parler de lobbying, qui nécessiterait des moyens humains et financiers considérables, l'ATLF a régulièrement été consultée et entendue pour faire valoir les besoins des traducteurs que l'association représente. C'est ainsi que l'association a pu participer avec le Centre National du Livre (CNL) à l'élaboration du dispositif des aides accordées aux maisons d'édition pour la traduction d'ouvrages en langue française, lequel impose notamment une rémunération minimum des traducteurs.

Le tarif minimum exigé par le CNL (actuellement 21 € le feuillet dactylographié de 25 lignes x 60 signes, blancs et espaces compris) permet de définir des planchers critiques que nous déconseillons aux éditeurs de transgresser. Si cette forme de *soft law* ne permet évidemment pas d'imposer des tarifs réglementaires à l'ensemble de la profession (les éditeurs invoquant souvent la liberté contractuelle pour fixer les tarifs « de la maison »), la position du CNL présente néanmoins un effet vertueux en mettant en avant les bonnes pratiques.

Dans le même esprit, l'association a eu l'occasion d'être entendue à plusieurs reprises par la direction générale de la Création artistique (DGCA) qui est rattachée au ministère de la Culture. Cela nous a permis de défendre au mieux, aux côtés d'autres associations d'auteurs qui œuvrent dans le même sens, le statut juridique, social et fiscal des traducteurs littéraires.

En outre, il convient de noter que depuis de nombreuses années, la présence de l'association, ou de membres de l'association agissant en leur nom propre, dans de nombreuses instances, commissions et organismes gérant les droits des auteurs est un atout

important pour faire valoir les spécificités des traducteurs littéraires (ex : ancienne Agessa, la sécurité sociale des artistes-auteurs, le Raap, la Sofia, etc.).

LES ENQUÊTES SUR LA RÉMUNÉRATION ET LA CONDITION SOCIO-ÉCONOMIQUE DES TRADUCTEURS LITTÉRAIRES

Ces enquêtes sont des éléments cruciaux pour défendre la profession et appuyer nos revendications sur des facteurs objectifs. Les informations précieuses qui sont récoltées dans le cadre de ces études constituent souvent un préalable indispensable pour orienter l'action de l'association et formuler des requêtes concrètes.

LA NÉGOCIATION D'ACCORDS PROFESSIONNELS

L'ATLF, en tant que membre du Conseil Permanent des Écrivains¹ (CPE), a participé à la négociation d'accords professionnels pouvant s'appliquer à l'ensemble des auteurs et des éditeurs de ce secteur par arrêté du ministre de la Culture. C'est ainsi qu'a été conclu le 21 mars 2013 l'accord-cadre sur le contrat d'édition dans le secteur du livre à l'ère du numérique, venant modifier substantiellement de nombreuses dispositions du CPI en ce qui concerne le contrat d'édition. Dans le même esprit, l'ATLF a activement participé à la négociation de l'accord conclu le 20 décembre 2022 entre le CPE et la Ligue des auteurs professionnels d'une part, et le SNE d'autre part, comme nous allons le voir dans la partie qui suit.

1. Le Conseil Permanent des Écrivains est une association qui rassemble une quinzaine d'organisations (associations, syndicats et organismes de gestion collective majoritairement constitués d'auteurs) représentant plusieurs dizaines de milliers d'auteurs du livre et de l'image. Depuis sa création en 1979, le CPE négocie et définit avec les éditeurs et les pouvoirs publics les usages et les lois qui intéressent les auteurs du livre. Le CPE est actuellement co-présidé par Christophe Hardy, président de la SGDL, et Séverine Weiss, vice-présidente de l'ATLF.

Les combats récents et en cours pour améliorer les droits des traducteurs

RÉÉQUILIBRER LA RELATION ENTRE ÉDITEURS ET TRADUCTEURS

Dans le prolongement du Plan Auteurs présenté en avril 2021 par l'ancienne ministre de la Culture, Roselyne Bachelot, s'ouvrait le 18 mai 2021 un cycle de négociations professionnelles sur l'équilibre de la relation contractuelle entre auteurs et éditeurs dans le secteur du livre. Cette mission de médiation fut confiée au professeur Sirinelli, assisté de Sarah Dormont, que nous remercions vivement pour leur soutien, leur sagacité et leur patience.

Dans le cadre de cette mission, l'ATLF, en tant que membre du CPE, s'est impliquée, aux côtés des autres associations d'auteurs, dans toutes les réunions avec le SNE afin de défendre les intérêts des auteurs en général, et ceux des traducteurs littéraires en particulier. Après de nombreuses et longues discussions étalées sur près de 20 mois et menées sous plusieurs mandats de bénévoles, les parties ont abouti à un accord professionnel axé sur une plus grande transparence de l'information due aux auteurs qui a été signé le 20 décembre 2022 au ministère de la Culture, en présence de la ministre Rima Abdul-Malak². Il convient cependant de noter que l'accord doit faire l'objet d'un arrêté d'extension avant de devenir obligatoire, et que certains points (dont le point traduction détaillé ci-dessous) peuvent encore être amendés à ce moment de la procédure (automne 2023).

Parmi les mesures discutées, un dispositif spécifique concernant les traducteurs littéraires a été âprement négocié. Rappelons que pour publier une traduction en France, les éditeurs doivent préalablement acquérir les droits de traduction sur l'œuvre étrangère (sauf pour les œuvres dans le domaine public). En pratique, la cession des droits étrangers est toujours limitée dans le temps, pour une durée généralement comprise

2. Le texte intégral de l'accord et le discours des co-présidents du CPE lors de la signature de l'accord sont consultables à cette adresse : <https://www.conseilpermanentdesecrivains.org/accord-entre-auteurs-et-editeurs/>.

entre 5 et 10 ans, de sorte qu'au bout de quelques années les éditeurs n'ont plus le droit d'exploiter les traductions. Ainsi de nombreuses traductions font l'objet d'un arrêt de commercialisation, sans que leurs auteurs n'en aient été informés (bien que le Code des usages pour la traduction d'une œuvre de littérature générale prévoit que *l'éditeur s'engage à informer le traducteur de la résiliation ou de l'extinction du contrat d'édition en langue française*).

UN DISPOSITIF OFFRANT AUX TRADUCTEURS UNE FACULTÉ RENFORCÉE DE RÉCUPÉRER LEURS DROITS SUR LEURS TRADUCTIONS

Aussi la logique voudrait que la durée de cession des droits réalisée par le traducteur au profit de l'éditeur soit obligatoirement alignée sur la durée de cession des droits étrangers. C'est tout naturellement la demande qui a initialement été formulée par l'ATLF. Las, le SNE n'a rien voulu entendre et nous avons dû mettre en place une commission spéciale afin de trouver une solution viable.

C'est ainsi qu'après de longues heures de négociation, nous avons abouti à un compromis permettant aux traducteurs de récupérer leurs droits sur leurs œuvres inexploitées sans avoir à mettre en demeure leur éditeur de reprendre une exploitation qui par définition leur est désormais interdite du fait de la perte des droits étrangers.

L'accord prévoit ainsi que les éditeurs auront désormais l'obligation d'informer les traducteurs de la fin d'exploitation de leurs traductions à la suite de la perte des droits sur l'œuvre étrangère au plus tard dans les trois mois suivant l'arrêt de toutes les commercialisations de l'œuvre. À la réception de cette information, les traducteurs pourront, s'ils le souhaitent, résilier leur contrat de traduction sur simple notification adressée en LRAR à l'éditeur, sans passer donc par la mise en demeure prévue à l'article L132-17-2 du CPI sanctionnant le défaut d'exploitation permanente et suivie. Enfin, à défaut d'information dans les délais impartis, le contrat de traduction sera en tout état de cause réputé caduc.

Ce dispositif, qui est accompagné de mesures coercitives et transitoires, est intéressant à plusieurs égards : d'abord, c'est une reconnaissance accrue du statut d'auteur accordé aux traducteurs littéraires, ce statut étant parfois mis à mal par les éditeurs. Ensuite,

c'est un cas unique d'information due spécifiquement aux traducteurs. Enfin et surtout, ce dispositif offre une faculté renforcée pour les traducteurs de récupérer leurs droits sur leurs traductions. En tant qu'auteurs, les traducteurs ont tout intérêt à être mieux informés et à garder la maîtrise de leurs traductions qui ne sont plus exploitées, notamment dans l'hypothèse où un nouvel éditeur serait intéressé pour republier leurs textes.

S'agissant des autres mesures visées par l'accord, voici la liste des points qui ont été arrêtés :

- Mise en place de redditions de comptes semestrielles (alors qu'aujourd'hui les redditions sont annuelles, étant précisé que les éditeurs ont jusqu'au 20 décembre 2027 pour se conformer à cette obligation) ;
- Création d'une obligation d'information à la charge de l'éditeur lorsqu'il procède à une sous-cession de l'œuvre au profit d'un tiers (ainsi les traducteurs seront mieux informés lorsque leurs œuvres passeront en poche auprès d'un éditeur tiers) ;
- Régime de reddition des comptes spécifiques pour les contributions non significatives ;
- Amélioration de points techniques (pilonnage des stocks, arrêt de la commercialisation, etc.) au moment de la période qui suit la fin du contrat liant l'auteur et l'éditeur ;
- Encadrement des provisions pour retours d'exemplaires invendus.

AGIR CONTRE LA CONCENTRATION DANS LE MONDE DE L'ÉDITION

Avec le projet de fusion des deux groupes éditoriaux Editis et Hachette initié par Vincent Bolloré via Vivendi dans le cadre de son OPA sur Lagardère, l'actualité a encore démontré que le secteur de l'édition était exposé au risque de concentration de ses acteurs. Le CPE, avec le soutien de l'ATLF, a donc engagé une action aux côtés de la Charte des auteurs et illustrateurs jeunesse, pour représenter les auteurs devant la Commission

européenne. Le cabinet WAN avocats, qui représente également les libraires et les éditeurs touchés par le projet, a été mandaté à cette fin. Cette action a permis d'éviter la fusion maximaliste qui aurait débouché sur un mastodonte écrasant la concurrence et face auquel il aurait été encore plus difficile de négocier les contrats de traduction.

Sous la pression des autorités de la concurrence, Vivendi s'est désormais engagé à céder Editis à la holding de l'homme d'affaires tchèque Daniel Kretinsky pour pouvoir mettre la main sur Hachette. Pour préserver le secteur de l'édition, ce dossier continue d'être suivi et une attention toute particulière doit être accordée aux engagements pris par le repreneur d'Editis.

Les chantiers à venir

Au cours des prochaines années sont attendues des évolutions réglementaires et législatives qui auront nécessairement un impact sur le quotidien des auteurs. Grâce au soutien de ses adhérents et à la force de travail des traducteurs qui s'investissent bénévolement au sein de l'association, l'ATLF continuera de se battre contre les pratiques éditoriales abusives et se mobilisera pour que les traducteurs littéraires soient associés aux décisions qui seront prises.

OBTENIR UNE MEILLEURE RÉMUNÉRATION DES TRADUCTEURS

À la suite de l'accord de 2022 dont nous avons parlé plus haut, un dialogue a été ouvert début 2023 entre les associations d'auteurs (dont le CPE) et le SNE pour aborder les questions propres à leur rémunération.

Ces concertations (on ne parle malheureusement plus de négociations) pilotées par la direction générale des Médias et des Industries culturelles, qui relève du ministère de la Culture, permettront de faire le point sur de nombreuses problématiques ayant un impact direct sur la rémunération des auteurs.

Attention, *spoiler* : puisqu'il s'agit d'argent, la marge de manœuvre est extrêmement limitée face au conservatisme affiché des éditeurs du SNE, lesquels semblent très

attachés au modèle actuel et ont d'emblée refusé de consacrer des taux minimums pour les droits proportionnels dus aux auteurs et de reconnaître le principe d'un minimum garanti non remboursable non amortissable.

Dans le cadre de ces échanges, les points suivants ont été ou seront abordés entre les différentes parties : les droits dus en cas de soldes ; l'assiette de la rémunération en cas de cession de droits par l'éditeur à des tiers ; la systématisation de la progressivité des taux de rémunération ; la sécurisation et l'encadrement des pratiques d'à-valoir ; la rémunération de certaines prestations particulières. Enfin, une réflexion devra être menée collectivement sur le serpent de mer qu'est la commission de conciliation censée permettre de résoudre à l'amiable des litiges opposant éditeurs et auteurs, en dehors de toute procédure judiciaire.

DÉVELOPPER ET METTRE EN PLACE UN SYSTÈME DE BOOKTRACKING

Derrière cet anglicisme se trouve un dispositif qui aurait un côté révolutionnaire puisqu'il permettrait aux auteurs de connaître le montant des ventes de leurs ouvrages « en sortie de caisse », c'est-à-dire très rapidement après l'acte de vente en tous points du territoire et sans attendre les bilans dressés par leurs éditeurs. Cela fait plusieurs années que les auteurs réclament un tel outil de suivi des ventes de leurs livres. Si tous les acteurs de la chaîne du livre sont concernés par la question, les auteurs sont en premier lieu intéressés par le projet, car ils ont bien souvent pointé du doigt un manque de transparence dans l'exploitation de leurs œuvres.

D'autant plus que les redditions de comptes adressées aux auteurs (qui se fondent sur les « flux » aller-retour de livres entre distributeurs et libraires, non sur les ventes réellement faites en librairie) prêtent parfois à discussion, ou à confusion. C'est pourquoi l'ATLF suit de près les discussions actuellement en cours pour la mise en place d'un véritable outil permettant de suivre les ventes effectives de livres.

TRAITER LE SUJET DU LIVRE D'OCCASION

La Sofia et le ministère de la Culture se sont associés en 2022 pour la réalisation d'une étude inédite sur le marché du livre d'occasion en France. Il ressort de ses premiers résultats que le marché de l'occasion s'est considérablement développé ces dernières années, notamment avec les plateformes de vente en ligne. Or la vente de ces livres ne génère aucun droit d'auteur. Une réflexion doit donc être menée pour essayer d'associer les auteurs à cette forme d'exploitation de seconde main.

DÉFENDRE LES DROITS DES AUTEURS DEVANT LA PRÉTENDUE INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

Enfin, avec le développement de la mal nommée intelligence artificielle et des technologies génératives de texte, l'ATLF a le devoir d'agir pour défendre au mieux les intérêts des traducteurs, notamment en exigeant plus de transparence de la part des éventuels utilisateurs de la machine et en dénonçant les risques de violation du droit d'auteur. Chaque jour apporte son lot d'articles de presse sur le sujet. Les revendications portées au plan national et européen par l'ATLF ainsi que par les associations amies ayant un lien avec la traduction doivent avoir un poids face à cette proposition du XXI^e siècle.

Pour conclure, en tant que juriste accompagnant l'ATLF depuis plusieurs mandats, je dois dire que toutes ces réalisations n'auraient pas pu voir le jour sans l'implication des adhérents de l'ATLF, de ses bénévoles et de ses représentants au fil de toutes ces années.

La force d'une association, c'est de regrouper des personnes qui partagent des intérêts communs et s'investissent ensemble pour les défendre. C'est pourquoi il me paraît utile de remercier toutes les personnes qui, de près ou de loin, ponctuellement ou régulièrement, hier, aujourd'hui ou demain, participent aux combats de l'ATLF et contribuent aux victoires de l'association et de ses adhérents. L'histoire ne cessant jamais de s'écrire, souhaitons que cette dynamique perdure et que les prochaines décennies de l'ATLF soient à la hauteur des défis à relever collectivement. ♦

L'inspiration de *La Grande Eau*

Les voies de la traduction sont obscures, mais parfois lumineuses, tel ce très beau texte macédonien qui a marqué l'entrée de la journaliste **Maria Béjanovska** dans la profession.

Quand j'évoque le titre de ce roman unique de Živko Čingo, *La Grande Eau*, j'ai le cœur qui chavire. C'est à cause de ce texte, ou plutôt grâce à lui, que je suis devenue traductrice littéraire. Je devrais parler de vocation, car à l'époque j'avais déjà un métier passionnant, le journalisme.

Je revenais de reportage en Macédoine et, comme toujours, ma valise était pleine de livres. Connaissant mon intérêt pour la littérature, les écrivains et les éditeurs de mon pays natal n'hésitaient pas à me charger d'une quantité invraisemblable d'ouvrages qui ne manquaient pas de me poser quelques problèmes à la douane. En défaisant ma valise je suis tombée sur un tout petit livre dont la couverture n'avait aucun attrait. D'un vert terne et un peu défraîchi. Le titre cependant m'avait intriguée : *La Grande Eau*. Et le nom de

l'auteur, Živko Čingo, ne m'était pas inconnu. Ses récits intitulés *Paskvelia* avaient provoqué quelques années auparavant l'enthousiasme de la critique en Macédoine mais aussi la méfiance du pouvoir, pour ne pas dire une véritable panique dans les milieux politiques. Et le jeune auteur commençait à sentir le souffre. On le comparait à Isaac Babel par la vivacité du regard qu'il portait sur la période post-révolutionnaire et par les couleurs impressionnistes de sa narration.

La Grande Eau était son premier roman. J'apprendrai plus tard qu'il l'avait écrit en quinze jours, mais « tout était déjà dans ma tête, de la première à la dernière phrase », me dira-t-il lors de son passage à Paris. J'ai lu ce magnifique texte d'une seule traite, envoûtée par ce magicien des mots. Et, je me souviens, comme si c'était

hier, du passage qui a été pour moi décisif :

« Chère eau ! Le soleil du soir s'était couché sur les vagues, s'était donné à elles. Imaginez un peu : fil par fil, il se dénoue de la pelote dorée du jour. A cet instant, la Grande Eau ressemble à un énorme métier à tisser qui tisse lentement, sans faire de bruit. Par une voie secrète, tu vois, tout cela se transporte sur le rivage. Que je sois maudit, même les arbres et les oiseaux descendus sur leurs branches s'étaient mis à tisser. »

J'ai commencé à traduire ce texte tout en le lisant. C'était irrésistible. L'idée de le faire publier ne m'effleurait même pas. Un éditeur, après avoir appris par ouï-dire que je travaillais sur un texte de Čingo, est venu me voir en me disant « je le publie immédiatement ». C'était Vladimir Dimitrijevic.

Et *La Grande Eau* est parue quelques mois plus tard, en 1980, aux Éditions L'Âge d'homme. Trente-cinq ans plus tard, c'est Le Nouvel Attila qui le publie en lui offrant un magnifique écrin conçu par Giovanna Ranaldi. ♦

Tenir closes les portes de la bergerie

La traduction littéraire au prisme de l'intelligence artificielle

ANALYSE PAR PEGGY ROLLAND

Depuis quelques mois, les initiatives de traducteurs se multiplient pour alerter et agir contre la menace croissante des outils dits d'intelligence artificielle appliqués à la traduction.

Dernière initiative en date : l'appel du collectif *En chair et en os* paru dans Libération, porté par de nombreuses voix de la littérature et du cinéma mondiaux. Peggy Rolland, secrétaire de l'ATLF, revient sur les étapes récentes de ce nouveau combat à mener par les traductrices et traducteurs.

Longtemps, la traduction dite automatique n'a pas vraiment inquiété les traducteurs littéraires. Tout au plus faisait-elle l'objet de railleries condescendantes dès lors qu'il suffisait de passer n'importe quel texte dans Google Translate afin de constater à quel point le résultat était risible. La question du remplacement des traducteurs par la machine s'en est donc longtemps tenue à un scénario farfelu (et vaguement déprimant) de science-fiction. Cependant, les progrès fulgurants des technologies des dernières années, l'apparition d'outils grand public et gratuits tels que DeepL reposant sur l'analyse et la régurgitation massive de données, et plus récemment l'arrivée de ChatGPT sur le marché qui a révélé en outre la capacité des machines à s'approprier des règles syntaxiques et grammaticales, ont fait ressurgir une question lancinante : sommes-nous, traductrices et traducteurs, à terme condamnés à devenir les réviseurs d'une version d'un texte passé par la machine ?

Avec l'observatoire de la traduction automatique lancé en 2018, ATLAS s'était déjà saisi du sujet et avait entamé un cheminement sur cette question. De son côté, l'ATLF hésitait sur la manière de s'en emparer. Comment aborder le sujet de l'intelligence artificielle sans tomber dans des approches réductrices ou manichéennes ? Et, en faisant comme si de rien n'était, ne risquait-elle pas de passer à côté d'une évolution majeure du métier ?

Qui plus est, nous faisons face à une véritable inconnue qu'il nous fallait d'abord lever, à savoir l'avancée de l'utilisation de l'intelligence artificielle dans le monde de l'édition. Nous avons déjà ouï dire de telles pratiques pour certains textes de sciences humaines où des traducteurs se voyaient confier la révision d'un texte passé à la moulinette de DeepL, le plus souvent par son autrice ou son auteur. Nous ne pouvions cependant en mesurer l'étendue.

C'est la raison pour laquelle l'ATLF a lancé à l'automne 2022 une enquête sur la post-édition, la révision de textes passés au crible d'une machine, à laquelle ont répondu plus de 400 participantes et participants.

De cette enquête, il est ressorti quelques lignes claires : la pratique de la post-édition, certes encore minoritaire, se définit par le manque de transparence qui l'entoure, notamment de la part des commanditaires ; elle ne constitue en aucun cas un gain de temps et s'accompagne d'une perte d'intérêt pour la majorité de celles et ceux qui l'ont

éprouvée. Enfin, la pratique de la post-édition est assortie d'une moindre rémunération et s'accompagne souvent d'une perte du statut d'auteur.

Parallèlement à cet état des lieux de la pratique dans le domaine précis de la traduction littéraire, nous avons engagé un dialogue avec les autres organisations de traducteurs. L'occasion nous en a été donnée par la traditionnelle table ronde organisée par ATLAS et l'ATLF lors des Assises de novembre 2022. Il nous semblait intéressant d'interroger les praticiens de la traduction pragmatique et audiovisuelle sur les bouleversements apportés par l'intelligence artificielle dans leurs métiers, et de voir quelles réponses y avaient été apportées.

Nous voulions également apporter des premiers éléments de réflexion sur les enjeux juridiques posés par l'Intelligence artificielle en matière de droits d'auteurs. Jonathan Seror, le juriste de l'ATLF, a posé avec précision le cadre des enjeux de droit à venir.

De cette rencontre qui s'articulait parfaitement avec l'Observatoire de la traduction, se dégageait très clairement un état d'esprit commun à l'ATLF et ATLAS : un état d'esprit à la fois didactique et combattif consistant à expliquer pourquoi nos deux organisations pensent que nous nous devons collectivement de dire non à l'utilisation de l'intelligence artificielle dans la traduction d'édition.

C'est dans cette perspective que nos deux organisations ont créé un groupe de travail commun, réunissant au total une dizaine de membres de nos CA respectifs. Sous l'impulsion décisive de Margot Nguyen Béraud, la présidente d'ATLAS, un premier jet a vu le jour. L'objectif recherché était de présenter un texte de référence, complet et pédagogique, capable de résumer en quoi l'intelligence artificielle appliquée à la traduction non seulement allait à l'encontre de tout ce pour quoi nos associations s'engagent depuis plusieurs dizaines d'années et en quoi, sans réaction vive de notre part, elle risquait à terme de nuire à nos conditions de travail et d'accélérer notre invisibilisation.

La tribune commune ATLAS / ATLF est parue en mars 2022. Grâce à l'efficace coordination de nos chargées de communication respectives sur les réseaux, elle a bénéficié de nombreux relais et a largement circulé, apportant un éclairage bienvenu sur notre situation.

Outre la satisfaction de travailler ensemble, nous avons mesuré en quoi nous gagnions à prendre position collectivement sur ces questions. Nous qui pensions que notre texte n'intéresserait que le monde de l'édition franco-française, nous avons constaté avec plaisir, et grâce à l'entremise de Valérie Le Plouhinec au CEATL, que notre texte faisait des émules parmi les traducteurs européens.

Rapidement, les demandes de traduction nous sont parvenues : en anglais, en espagnol, en italien, en roumain... Même si les appels que nous avons formulés étaient pensés pour la France, nous avons compris que notre seule prise de position donnait l'impulsion à d'autres organisations de partager leur inquiétude et d'organiser l'action.

Suite à la parution de la tribune, notre groupe de travail a poursuivi la veille commune à ce sujet et a eu notamment l'occasion de mettre en avant notre travail auprès des sites de BFM et de France Culture.

Profitant de sa position au sein du CPE, le Conseil Permanent des Écrivains, l'ATLF a parallèlement lancé une réflexion avec les autres organisations d'auteurs auprès des pouvoirs publics. Nous sommes confiants sur l'intérêt qu'ont les éditeurs à tenir compte, le plus rapidement possible, des risques soulevés, entre autres par les traducteurs pour se défendre face à un pillage, plus ou moins en règle, du droit d'auteur. Nous pensons qu'il est encore temps pour le monde de l'édition de faire corps et de défendre la singularité de l'acte créatif en prenant une position ferme. Tous, écrivains, agents, éditeurs, traducteurs, nous devons fermement exclure le recours aux outils de transcodage linguistique – ne les qualifions surtout pas d'outils de traduction puisque nous revendiquons l'usage exclusif de ce terme. C'est une question de survie, pas uniquement à l'échelle d'une corporation, mais une question de survie culturelle dès lors que nous considérons que chaque œuvre ne peut être une répétition à l'envi d'œuvres préexistantes, mais un miracle mystérieux, inexplicable. Unique, par définition.

L'écho qu'a trouvé notre tribune commune parmi les traductrices et traducteurs européens nous a par ailleurs renforcés dans l'idée qu'il nous fallait parallèlement porter un message à l'échelle européenne, à l'heure où les instances européennes travaillent à un règlement sur l'IA.

Nous travaillons enfin étroitement avec les autres organisations d'auteurs-traducteurs que sont ATLAS et l'ATAA à une action plus dirigée vers le grand public afin de sensibiliser non seulement ceux qui travaillent autour des biens culturels mais aussi ceux qui les découvrent, de l'urgence à ne pas rester passifs face à un changement majeur de civilisation. C'est ainsi qu'est né le collectif *En chair et en os* qui a publié son manifeste à l'automne et espère multiplier les actions.

Soyons réalistes, la précarisation de notre métier dans un secteur dominé par une logique de marché libérale où un nombre croissant de traducteurs peine à se partager des textes de moins en moins nombreux, de plus en plus stéréotypés et trustés par l'anglais, n'incite guère à l'optimisme. Loin de vouloir culpabiliser les consœurs et confrères tentés par l'expérience de la post-édition, voire de l'utilisation de l'IA dans leur travail quotidien dans l'espoir de gagner du temps face à des délais de plus en plus courts et la nécessité de survivre, nous ne pouvons que les inciter à tenir un cap collectif.

Nous, traductrices et traducteurs, amoureux travailleurs acharnés de la langue, sommes sans doute les vigies du danger de l'uniformisation linguistique et de l'appauvrissement intellectuel qui guette notre pensée si nous laissons entrer le loup dans la bergerie.

Nous sommes à une croisée des chemins où nous pensons qu'en élevant collectivement nos voix, nous pouvons refuser ce qu'une poignée de sociétés nous présentent comme un progrès inexorable. Cela demande un certain esprit de résistance, mais nous n'en sommes pas dénués.

Tout reste à faire, mais notre combativité est notre meilleure arme pour nous convaincre et convaincre le reste du monde de ce que nous sommes : des gardiens de la langue et de la circulation de la pensée.

Nous comptons sur vous tous, lectrices et lecteurs de ce texte, pour nous rejoindre dans cette lutte essentielle. ♦

Il s'appelait Pierre Thillet (1918-2015)

Michel-Guy Gouverneur parvient en quelques lignes à nous plonger, à travers l'hommage à un grand professeur, à la fois dans un monde de connaissances et dans l'atmosphère de la société qui l'a vu grandir.

Mon enfance avait à peine commencé que j'étais déjà entouré de messages babéliens. Dans le petit appartement du petit immeuble de la capitale d'un petit pays (petit par la superficie, mais le plus grand du Maghreb par son histoire et sa culture), les adultes échangeaient dans un français chantant, et les enfants ne pouvaient, pour se comprendre, que bredouiller l'idiome de leurs origines : l'école maternelle restait à inventer, mais dans la cour de l'immeuble, les jeux se faisaient en maltais, en dialectes judéo-arabe, tunisien, berbère marocain, sicilien, en anglais, sous les fenêtres du Grec, un marin au long cours qui disparaissait régulièrement du rez-de-chaussée pour de longues semaines.

À six ans, je quittais cette « micropole langagière » (J. Hassoun) pour la métropole. Certains soirs, mes parents captaient sur les ondes courtes les bribes de conversation de notre cousin, officier radio sur un navire voguant vers le golfe Persique ou la mer de Chine. Il était de la branche anglaise de la famille. Nos voisins devinrent nos amis, une famille franco-écossaise dont les enfants furent mes premiers initiateurs en Queen's English.

Mon père travaillait dans un cabinet d'assurance maritime, et après l'école, je rencontrais souvent à l'agence, parmi courtiers et transitaires, des messieurs sérieux, peu bavards, moins affairés que les employés du bureau : c'étaient des traducteurs. Ceux-là ne

mettaient pas en français des poèmes du Moyen Âge, comme nos voisins, mais ils connaissaient tout ou presque des boulons, des machines-outils, des ventilateurs et du vin portugais, des voitures suédoises et des cigarettes américaines. Quant à moi, à presque 17 ans, je commettais ma première traduction, une notice pour perceuse multi-fonctions.

Malgré ces débuts, et malgré des années de « thèmes-et-versions », je ne compris que beaucoup plus tard ce que c'est que « traduire ». Inscrit en D.E.A. à la Sorbonne, après quatre années d'enseignement dans la campagne de l'Est algérien, je devais suivre un séminaire sur la méthodologie de la traduction philosophique. Je connus ainsi un éminent professeur, auteur d'ouvrages d'une exceptionnelle qualité, et pédagogue hors pair : il n'avait pas d'étudiants ni d'étudiantes, il avait des disciples. Toujours en chemise blanche et costume sombre, s'exprimant avec clarté et non sans humour, il avait une connaissance approfondie de son sujet, et s'il n'aimait pas les digressions, il savait sortir de son domaine lorsqu'il sentait son auditoire en difficulté. Je précise qu'il faisait cours sur les traductions médiévales des textes de l'aristotélisme (mais aussi de Platon, Plotin) ;

il était le spécialiste incontesté d'Alexandre d'Aphrodise.

Qui n'est pas resté bouche bée en le voyant, en l'entendant, passer du texte grec à la version du même en latin médiéval, tout en soulignant que celui-ci était tiré non de l'arabe de Damas mais du syriaque ... ? Et si Maïmonide avait utilisé la même source, il nous montrait dans le texte hébreu ce qu'il était advenu de la démonstration initialement en grec chez Plotin ! C'était prodigieux : pas un dictionnaire, pas une note, un savoir unique dont on cherche l'héritier ...

Ses consignes de méthode étaient des plus utiles : chacun de nous se constituait peu à peu un fichier des erreurs de copistes (Ah ! les homéotéleutes !), car pour lui l'incohérence n'existe pas en philosophie : s'il y a inconséquence, elle est nécessairement due au passage d'une écriture à une autre – à nous de la retrouver. Et certains termes sont de pures transcriptions du son du mot prononcé (en langue source) : inutile d'aller chercher des étymologies fantaisistes qui ne font qu'éloigner le message initial.

Le conseil le plus avisé qu'il m'ait donné, c'était de considérer chaque mot dans son histoire ; le mot grec

pour « matière » au III^e siècle av. J.-C. est pris dans un réseau de sens qui est devenu radicalement différent pour l'équivalent arabe de ce mot au III^e siècle de l'Hégire. Comprendre, c'est prendre en compte ce fait historique.

J'ai connu bon nombre de traductrices et traducteurs (techniques ou littéraires), toutes et tous aussi admirables les unes que les autres. Mais celui-là était inégalable. Lors de ma soutenance, il a été de ma vie la première personne à me désigner comme « traducteur », ce qui me fit une telle impression que je crus être soudain devenu une autre personne. ♦

De l'importance des rencontres... et des hasards (qui n'en sont peut-être pas)

Pour **Claudine Richetin**, au commencement était... ce qui peut s'apparenter à une prédisposition. Ensuite sont arrivées les rencontres, singulières, comme autant de relais qui mènent à ce bien singulier métier qui est le nôtre.

Aussi loin que je me souviene, j'ai toujours voulu être traductrice. Peut-être parce que, dès mon enfance dans un village du Sancerrois, fille d'un paysan et d'une institutrice, j'ai appris deux langues distinctes et ressenti la nécessité de passer du patois berri-chon parlé avec mes copains du village au français plus châtié dicté par l'exigence maternelle de retour à la maison. Au temps de ma lointaine jeunesse étudiante, il n'existait en France aucune formation universitaire pour la profession de traductrice.

Deux personnes m'ont encouragée dans cette voie et servi de modèle.

J'ai rencontré la première, Sheila Fischman, à la fin des années 1960, alors que j'étais étudiante d'anglais à l'Université de Sherbrooke, au Québec. Originaire de Saskatchewan, Sheila, qui avait étudié à Toronto, était membre d'un groupe d'écrivains et d'artistes anglophones et francophones qui ont contribué à l'essor culturel de l'Université de Sherbrooke pendant plusieurs décennies. Ils avaient fondé, sous l'égide d'un

poète, D. G. Jones, professeur de littérature anglaise à l'université et aussi mari de Sheila, une revue de poésie bilingue en traduction, *Ellipse*. Sheila m'a invitée à participer à cette revue en tant que traductrice, et c'est ainsi que j'ai publié mes premières traductions de poésie : des textes inédits de jeunes poètes comme Margaret Atwood, Michael Ondaatje, ou plus anciens comme Archibald Lampman.

Dès le début des années 1970, le défi de cette jeune pionnière a été de transmettre la littérature québécoise contemporaine aux anglophones canadiens. Elle a traduit avec talent, récompensée de multiples fois par des prix du Gouverneur Général du Canada, tous les principaux auteurs canadiens francophones, de Roch Carrier, Anne Hébert, à Jacques Poulin, Yves Beauchemin ou Michel Tremblay, avec une finesse linguistique qui lui a permis de transposer en anglais les multiples particularités culturelles de la langue québécoise. Elle a joué un rôle important dans l'établissement de ponts entre deux cultures qui cohabitaient dans une ignorance mutuelle malgré la réalité du bilinguisme. Par ses conseils de lecture, elle m'a également fait découvrir toute la richesse de la littérature canadienne anglophone. Au fil des ans, nous avons cultivé, grâce à nos lettres et quelques

visites de part et d'autre de l'Atlantique, une profonde amitié qui ne s'est jamais démentie.

À mon retour en France, j'ai continué à collaborer à la revue *Ellipse* et à penser à réaliser mon rêve de traduction, jusqu'au jour où, au début des années 1980, j'ai lu un roman d'Antonia White. J'ai su qu'il fallait que je la traduise. Antonia White n'a écrit – en plus d'avoir beaucoup traduit Colette – que quatre romans et un recueil de nouvelles, mais elle avait été choisie par les éditions Virago comme figure de proue pour le lancement de leur collection *Modern Classics*. J'ai contacté plusieurs éditeurs et, sans attendre leur réponse, je me suis lancée dans la traduction du deuxième roman d'Antonia White, *The Lost Traveller*. Après plusieurs contacts infructueux, j'ai reçu une réponse positive des éditions La Découverte. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de la deuxième personne qui a eu une influence décisive sur ma carrière : Fanchita Gonzales Batlle, qui était alors directrice littéraire et traductrice. Elle aussi était une « admiratrice inconditionnelle » d'Antonia White, mais, les droits de traductions étant trop élevés, elle avait renoncé au projet de la publier. Nous avons mis en place, grâce aux contacts que j'avais gardés avec Sheila Fischman, qui

vivait alors, comme aujourd'hui encore, à Montréal, une coédition avec la maison d'édition québécoise Le Roseau. *L'Égarement* a été publié en 1989, plus de trois ans plus tard, et n'a pas été un grand succès de librairie, mais nous avons construit, Fanchita et moi, une amitié qui ne s'est achevée qu'en février dernier lorsqu'elle nous a quittés. Cette amitié, née au fil des mots des autres, s'est nourrie de nos rencontres et des échanges épistolaires où nous nous racontions. Je l'admirais pour son goût insatiable de la diversité, elle qui avait traduit le journal de Che Guevara et savait interpréter avec une précision scintillante tant d'écrivains anglais, italiens, grecs et espagnols.

Grace à ces deux femmes – qui par les hasards improbables de la vie se connaissaient un peu avant de me rencontrer – grâce à leurs conseils, leur exemple, leur enthousiasme, leur générosité, leur amour des mots des autres, que nous échangeions par lettres à une époque où les courriels et Internet n'existaient pas encore, et où le temps ne se mesurait pas à la même aune, j'ai pu poursuivre mon rêve avec d'autres éditeurs et traduire de nombreux auteurs. ♦

JOURNAL DE BORD

Assaut contre le Capitole : chronique d'une traduction contre la montre – et contre la machine

ÉTIENNE GOMEZ ET SAMUEL SFEZ

Le rapport de la Commission spéciale de la Chambre des représentants des États-Unis sur l'assaut contre le Capitole a été publié en France par Buchet-Chastel le 10 février 2023, sept semaines et un jour après avoir été révélé par le *New York Times*¹. Mediapart en a aussi publié une traduction, présentée comme collective et anonyme mais de toute évidence faite à l'aide d'un outil de traduction automatique, sous la forme d'un feuilleton en huit épisodes entre le 29 décembre 2022 et le 21 janvier 2023. *TransLittérature* évoque étape par étape cette situation sans précédent, dont on devine déjà qu'elle sera appelée à se reproduire...

Mardi 20 décembre 2022, 07:46

Un mail intitulé « Proposition de traduction : coup éditorial journalistique » est envoyé par Aurélie Bontout-Roche, responsable des traductions chez Libella, proposant une « mission [...] dont je dois taire le nom jusqu'à jeudi matin ». Chaque traducteur devra traduire entre 20 et 50 feuillets pour le 6 janvier au plus tard – « sinon ce n'est pas drôle ».

Malgré le mystère (ou bien grâce à lui), les réactions sont positives : « Je me souviens très bien du moment où j'ai lu le mail d'Aurélie, raconte Virginie Pironin. À ce moment-là, elle ne pouvait pas encore nous dire de quoi il retournait, mais son enthousiasme était contagieux. » D'un naturel curieux, Cécile Leclère non plus n'a pas résisté au mystère : elle a dit oui tout de suite.

« Le problème avec ce genre d'ouvrage, c'est qu'on est tenu au secret éditorial, explique Aurélie Bontout-Roche. Dans ce cas, ce n'était pas l'achat des droits qui posait problème, mais il fallait le temps à la fois de faire la campagne d'annonce et d'enclencher le projet en constituant une équipe de traducteurs. J'avais deux jours. »

1. *Assaut contre le Capitole : Rapport de la commission d'enquête* (Commission spéciale de la Chambre des représentants des États-Unis), traduit de l'anglais (États-Unis) par Hélène Borraz, Pascale-Marie Deschamps, Cécile Dutheil de la Rochère, David Fauquemberg, Aude Fondard, Étienne Gomez, Sarah Idrissi, Cécile Leclère, Virginie Pironin, Samuel Sfez et Bérangère Viennot, avec une préface de Laurence Nardon, Paris, Buchet-Chastel, 2023.

Mercredi 21 décembre 2022, 16:35

Livres Hebdo annonce que HarperCollins va publier le journal de guerre de Volodymyr Zelensky. Serait-ce l'ouvrage en préparation chez Buchet-Chastel ? Quant aux mémoires du prince Harry, ils ne sont pas encore sortis...

« Plusieurs traducteurs m'ont demandé si c'était le journal de Zelensky, et il y a eu beaucoup de questions sur le Harry, se souvient Aurélie Bontout-Roche. Je pense que les traducteurs du Harry avaient déjà fini mais là encore on n'avait pas le droit d'en parler. C'était la partie compliquée pour moi, d'appâter mais sans en dire trop... »

Vendredi 23 décembre 2022, 14:41

« Le suspense a assez duré », annonce le titre de ce mail, qui apprend aux destinataires qu'ils co-traduiront *Assaut contre le Capitole : rapport de la Commission d'enquête*, publié la veille par le *New York Times*. « L'annonce dans la presse est imminente, je vous demanderai toutefois de rester très discrets », recommande Aurélie Bontout-Roche. Suit un lien pour télécharger ledit rapport, particulièrement volumineux puisqu'il s'agit d'un PDF de 845 pages. « À ce stade j'aurais besoin de savoir qui prend un, deux, voire trois chapitres. [Lundi, l'éditeur] et moi-même, bien qu'en congés, nous ferons la répartition, quitte à faire appel à un ou deux traducteurs de plus. » Même sans les notes, le rapport représente plus de 800 feuillets.

Virginie Pironin se rappelle l'excitation lorsque Aurélie a levé le suspense : « Comme beaucoup, j'avais suivi les événements et participer à la traduction du rapport revenait en quelque sorte à entrer dans les coulisses de l'affaire et à participer à la transmission d'informations importantes sur un sujet brûlant, à savoir la défense de la démocratie. »

« L'idée est venue du rapport de la Commission d'enquête sur le 11 Septembre, qui avait été un grand succès éditorial², explique Aurélie Bontout-Roche. Quand l'éditeur a vu que le rapport sur l'assaut allait être publié bientôt, il s'est dit qu'il fallait absolument

2. 11 Septembre : *Rapport de la Commission d'enquête*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Josée Bégau, Alain Clément et Bérénice de Foville, avec une préface de François Heisberg, Paris, Les Équateurs, 2004.

que nous soyons les premiers sur le coup. Nous avons gardé le secret car ce n'était pas un projet classique où on achète les droits : le texte était libre de droits, mais il fallait être les premiers, à la fois dans la publication et dans la proclamation par le service de presse. »

Une fois la décision prise, la difficulté fut de réunir des traducteurs disponibles entre Noël et le jour de l'An : « Il en fallait suffisamment mais pas trop non plus pour que ça reste gérable, avec éventuellement des traducteurs de réserve. C'est l'atout d'une responsable des traductions : j'ai un bon réseau que je peux mobiliser, et j'ai trouvé tout de suite la réaction des traducteurs très motivée, très enthousiaste. »

Le tandem de Buchet-Chastel, rompu à cet exercice depuis la publication d'un recueil de 154 chansons de Paul McCartney, accompagnées d'interviews, soit environ 600 feuillets traduits en deux mois par une équipe de quatre traducteurs³, venait de lancer parallèlement un deuxième ouvrage sur les Beatles⁴.

Lundi 26 décembre 2022, 07:35

Les traducteurs reçoivent individuellement un mail de l'éditeur, les remerciant de leur collaboration et leur précisant les conditions financières ainsi que le calendrier – encore plus serré que prévu puisque le texte devra partir à la composition dès le 9 janvier : « Vous vous en doutez, nous n'aurons guère le temps d'échanger sur les aménagements et corrections que nous serons amenés à faire à votre traduction mais nous vous les soumettrons pour information ; pour la même raison, il ne nous sera pas possible de vous envoyer les épreuves pour relecture. »

Les textes sont répartis en fonction des disponibilités de chacun : de quelques feuillets à trois chapitres. Toute l'équipe se met au travail, guidée par les consignes de l'éditeur, qui s'affineront au fil du temps et des retours de l'équipe. Ainsi, les titres de commissions

3. Paul McCartney et Paul Muldoon, *Paroles et souvenirs de 1956 à aujourd'hui*, traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Hélène Borraz-Bourmeau, Raphaël Meltz, Louise Moaty et Morgane Saysana, Paris, Buchet-Chastel, 2021.

4. Paul McCartney, 1964, *Dans le tourbillon de la beatlemania*, traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Nathalie Peronny et Morgane Saysana, avec des préfaces d'Antoine de Caunes et Jill Lepore, Paris, Buchet-Chastel, 2023.

et d'institutions doivent être laissés tels quels et écrits en rouge, pour être ensuite traduits de manière homogène. « Pour moi, cette consigne a été un gain de temps crucial, dit Cécile Leclère. J'ai très vite demandé à l'éditeur si le choix du présent et du passé composé lui convenait, car cela me semblait le plus naturel. Il m'a répondu que cela s'imposait et en a d'ailleurs donné la consigne à tout le monde le lendemain. »

En cette période de fêtes de fin d'année, les conditions de travail sont disparates, chacun doit trouver son rythme en fonction de sa situation personnelle et de son entourage.

« J'ai été admirative, car on demande de plus en plus aux traducteurs de travailler dans des conditions périlleuses, confie Aurélie Bontout-Roche. Ce sont souvent des traductrices, avec enfants, mais elles me disaient qu'elles pouvaient prendre 10, 20 feuillets. »

« Ça n'a pas été tous les jours facile d'organiser mon temps de travail avec un nourrisson, le grand en vacances scolaires et mon conjoint qui avait repris le travail », confirme Virginie Pironin.

D'autres, comme Cécile Leclère, mettent à profit le moindre instant de répit : « En cette période de Noël, j'avais beaucoup de trajets en train et en avion sur lesquels je comptais pour travailler. Bilan : le train, oui, l'avion, non ! Vivant à Jakarta depuis quelques mois, je n'avais pas une vie sociale débordante, je savais que les tout derniers jours pourraient être très productifs pour traduire. »

D'autres encore sacrifient de précieuses heures de sommeil en s'en remettant à leur entourage pour la vie quotidienne : « Ça a été une expérience d'immersion, au rythme de 17 heures par jour, parfois plus, notamment sur la fin, où je devais dormir 2 ou 3 heures par nuit, dit Sarah Idrissi. Heureusement que mon mari était là ! »

« Je me trouvais en Italie pour les fêtes quand j'ai débuté la traduction, confie Samuel Sfez. La présence de ma famille élargie a été un véritable soutien, qui m'a permis d'avoir des plages de travail intense pendant cette période habituellement mouvementée. J'ai tout de même peu dormi, et beaucoup travaillé la nuit. »

Les traducteurs ayant été rassemblés dans l'urgence sur la base de leur disponibilité en période de fêtes et les délais étant plus que serrés, l'aspect collaboratif de la traduction a souvent été limité au respect des consignes d'unification de l'éditeur.

« Ça n'a pas été une expérience de traduction collaborative, dit ainsi Sarah Idrissi, mais j'ai beaucoup échangé avec Samuel, que j'avais rencontré à divers événements, et avec Virginie, ancienne camarade de promo à l'ETL, soit pour décompresser, soit pour demander des renseignements. »

Outre les messages quasi quotidiens adressés à l'équipe de traduction, la communication est maintenue au sein du tandem éditorial, comme en témoigne Aurélie Bontout-Roche : « J'étais partie en congé, mais avec [l'éditeur] on communiquait. J'ai le souvenir de messages reçus sur les télésièges, alors que j'étais aux sports d'hiver... On a une manière de travailler qui fait qu'il me mettait en copie, et comme ça je suivais. Maintenant, avec nos smartphones, on suit tout. Le jour de Noël, un dimanche, on en discutait tous les deux... Le vendredi soir, juste avant, j'avais travaillé tard... C'était exceptionnel. »

Jeudi 29 décembre 2022, 20:28

Mediapart publie « Le “grand mensonge” de Donald Trump », premier volet d'un feuilleton intitulé « 6 janvier 2021, l'attaque contre le Capitole, retour sur un coup d'État avorté ».

Laconiquement, la première ligne annonce : « Mediapart a traduit les huit chapitres qui composent le rapport final de la commission d'enquête de la Chambre des représentants sur l'assaut du Capitole du 6 janvier 2021. »

Vendredi 30 décembre 2022, 20:32

« Dernières nouvelles de 2022 ». Après des vœux pour le réveillon du lendemain, l'éditeur ajoute dans le mail : « Samuel Sfez m'a informé ce matin que Mediapart avait entamé la publication d'une traduction du rapport. [...] Pour notre part, nous avons prévu de communiquer sur notre édition entre lundi après-midi et mardi matin. »

Samedi 31 décembre 2022, 13:07

« Le complot de Trump pour renverser le résultat de la présidentielle », deuxième volet du feuilleton, est, comme le premier, signé « La rédaction de Mediapart ».

Lundi 2 janvier 2023, 18:04

Troisième volet. La rédaction de Mediapart travaille décidément très vite – tellement vite que le doute n’est plus permis.

« Abonné à Mediapart, j’ai vu passer le premier volet de la série, et j’ai prévenu l’éditeur, dit Samuel Sfez. C’est en voyant arriver très vite la suite du feuilleton que j’ai songé à l’usage de la machine pour la traduction, et Sarah a très vite confirmé mes soupçons. »

« Quand j’ai découvert le feuilleton, j’ai vu tout de suite qu’il s’agissait d’une traduction automatique, confirme Sarah Idrissi. Pour vérifier, j’ai passé le début du texte sur DeepL, le résultat était identique mot pour mot. »

Lundi 2 janvier 2023, 18:48

« Premières nouvelles de 2023 ». L’année commence avec deux belles annonces de l’éditeur : « Bérengère Viennot rejoint notre équipe pour se charger des citations de Trump, ce qui permettra de bien les faire ressortir tout en faisant entendre sa voix tout au long du livre, et Laurence Nardon a accepté de se charger de la préface. » C’est un bel ouvrage qui se prépare.

Bérengère Viennot, qui traduit les discours et les tweets de Donald Trump depuis son élection, a déjà publié un essai sur cette expérience⁵.

« J’ai travaillé en solo, en contact avec l’éditeur uniquement, je n’ai pas eu l’occasion d’être en lien avec les autres traducteurs, dit-elle. J’ai lu le rapport dans son intégralité

5. Bérengère Viennot, *La Langue de Trump*, Paris, Les Arènes, 2019.

et j'ai extrait toutes les citations. Je suis allée repêcher les tweets que j'avais déjà traduits. J'ai dû aussi traduire des discours rapportés, c'est-à-dire des bouts de conversations, et bien souvent je traduisais la ou les phrases autour pour que ma traduction s'insère bien dans le contexte. J'ai eu très peu de recherches à faire car je travaille sur le sujet depuis plusieurs années. »

Mercredi 4 janvier 2023, 14:18

Quatrième volet. Comme pour les trois précédents, l'éditeur notifie les traducteurs par mail, mais ce sera la dernière fois.

Dans l'équipe, un incident se produit : une traductrice se casse la main et doit interrompre sa traduction à deux jours de la date butoir. Aurélie Bontout-Roche recontacte alors Aude Fondard, qui avait dans un premier temps refusé la proposition : « J'avais prévu de ne rien faire à Noël et au jour de l'An, mais j'étais disponible. Le projet m'intéressait : c'était un défi, et le sujet me passionnait. J'ai traduit les dix derniers feuillets du premier chapitre en vingt-quatre heures, une mission éclair. »

La situation est particulière : la nouvelle traductrice n'a pas accès au début du premier chapitre tel qu'il a été traduit par sa consœur, mais seulement à la traduction de Mediapart. « Je ne l'ai pas vraiment lue, précise-t-elle. Pour trouver les bons mots, j'avais besoin de me nourrir d'autre chose, je ne voulais pas reprendre les mots de Mediapart. J'ai alors travaillé comme je le fais d'habitude, j'ai lu des articles en français sur le sujet, j'ai regardé les vidéos des discours du 6 janvier. Puis je me suis lancée, et je n'ai pas beaucoup dormi. »

Jeudi 5 janvier 2023, 10:48

Dans un mail intitulé « Concurrence », l'éditeur annonce à l'équipe qu'une traduction française du rapport de la commission d'enquête est désormais disponible sur Amazon, pour Kindle.

Les réactions sont contrastées face à la publication de ces traductions. Certains cherchent à se démarquer : « Ma hantise, c'était qu'on remette en cause ma légitimité vis-à-vis de la machine, dit Sarah Idrissi. Quand je terminais un passage, je passais

l'original sur DeepL, je comparais les résultats et il m'arrivait de modifier ma traduction pour m'éloigner de la machine. ».

D'autres poursuivent leur travail sans changer de méthode : « Je n'ai pas du tout vu ça comme une concurrence, dit ainsi Cécile Dutheil de la Rochère. On voit tout de suite que c'est très mal traduit. C'est écrit en mauvais français, mais sur écran ça passe... Les gens s'y habituent, dans une lecture superficielle. »

« Je n'ai pas du tout consulté la traduction de Mediapart, affirme Hélène Borraz, traductrice du chapitre 7, où l'assaut est évoqué en détail. Vu que leur publication était en feuilleton, avant d'en arriver à mon chapitre, il y en aurait eu pour un bail, et je préférerais travailler à ma manière. Pour bien traduire le récit de l'assaut, j'ai dû regarder beaucoup de vidéos, toutes les vidéos que j'ai pu trouver, notamment celles qui avaient circulé au moment de l'enquête. »

Même son de cloche du côté d'Étienne Gomez : « Aurélie m'a confié les deux dernières annexes, assez techniques, essentielles mais écartées par Mediapart de même que les avant-propos de Nancy Pelosi, Bennie G. Thompson et Liz Cheney, ou encore l'introduction. Le choix de publier un rapport amputé et décontextualisé pose question en tant que tel. »

L'équipe éditoriale elle-même ne considérait pas la publication de Mediapart comme un danger. « L'enjeu était de faire un bel objet, qu'on garde, qui fasse écho à l'actualité et qui fasse date, affirme Aurélie Bontout-Roche. Certes, Mediapart est allé plus vite que nous, mais il s'agit d'un média, pas d'un éditeur. »

Mais quelle que soit l'attitude adoptée, d'un point de vue éthique, la démarche de Mediapart interroge : « Je trouve leur entreprise contradictoire au regard de leurs valeurs, et je trouve qu'il faut le souligner, les interpellier de ce point de vue », estime ainsi Pascale-Marie Deschamps. C'est ce que font l'ATLF et le STAA sur Twitter ce même jour, en demandant à Mediapart de clarifier les conditions de traduction de leur feuilleton.

Aurélié Bontout-Roche, dont la contribution avait été très remarquée dans une enquête sur le sujet⁶, voit là le signe d'une prise de conscience que l'intelligence artificielle a fait son entrée dans le monde de la traduction, mais elle reste confiante : « Chez Libella, l'existence même du poste de responsable des traductions justifie que l'on défende les traducteurs littéraires. À aucun moment personne chez nous ne s'est dit : "On aurait dû aller plus vite et utiliser un logiciel de traduction." Nous défendons la qualité. »

Vendredi 6 janvier, minuit

Le délai annoncé est expiré. Tout le monde ou presque a livré sa traduction : le marathon de relecture peut démarrer pour l'éditeur.

« L'objectif était de relire l'ensemble du texte en un week-end. C'était trop ambitieux, concède Aurélié Bontout-Roche. Habituellement, je révise la traduction, puis l'éditeur ou son assistante la revoit, et nous faisons un retour au traducteur avant le passage de la correctrice. Nous savions dès le départ que notre manière de travailler serait chamboulée. »

L'éditeur a donc relu seul dans un premier temps, au prix de courtes nuits de sommeil. Il s'agissait non seulement de réviser la traduction, mais aussi d'unifier les voix de onze traducteurs et traductrices, d'harmoniser les temps verbaux et d'unifier les noms des diverses institutions citées dans le rapport. La publication sera finalement décalée de quelques semaines.

« Nous avons eu la chance que toute la maison soit mobilisée autour de ce titre, du service commercial à la fabrication, témoigne Aurélié Bontout-Roche. Il a fallu créer un office spécial pour insérer le titre dans notre programme. »

Mardi 24 janvier 2023

Les traducteurs reçoivent leur traduction relue par l'éditeur : « Comme convenu, je vous envoie ce fichier essentiellement pour information car nous n'aurons pas le temps de

6. Paul Vacca, « La traduction littéraire plus forte que les robots », *Les Échos*, 22/10/2022.

prendre en compte d'éventuelles corrections. Si vous voyez une énorme erreur ou une incorrection, n'hésitez cependant pas à me le signaler, je pourrais toujours intervenir sur épreuves. Et je vous envoie également la page de titre pour validation. »

Vendredi 10 février 2023

Assaut contre le Capitole fait son arrivée sur les tables des libraires, où il reçoit un excellent accueil. Il n'a cependant pas le succès escompté par l'éditeur : l'actualité est ailleurs. La responsable des traductions reste fière du travail accompli, et ne s'interdit pas d'espérer que le livre reviendra sur le devant de la scène avec les nombreuses poursuites contre Donald Trump.

Mardi 13 juin 2023, 19 :44

Après plusieurs interpellations restées sans réponse sur les réseaux sociaux, et après plusieurs mails de relance de Peggy Rolland (ATLF), François Bougon (Mediapart) lève enfin le mystère : « Bonjour, Stéphane Allières m'a transmis votre demande, vous pouvez bien sûr reproduire des extraits. Oui, j'avais eu recours à l'aide de l'outil DeepL pour un premier jet. Bien cordialement. » C'est ce mail qui nous autorise ici à comparer certains passages de cette traduction et de celle de Buchet-Chastel dans le premier Côte à Côte homme/machine de la revue... ♦

Côte à côte : assaut contre le Capitole

ÉTIENNE GOMEZ ET SAMUEL SFEZ

Pour la première fois en France, deux traductions d'un même texte, l'une humaine et éditoriale, l'autre automatique et « post-éditée », sont parues en même temps sur le marché.

Le Journal de bord précédent a évoqué les circonstances de cet événement inédit. Dans le Côte à Côte qui suit, Etienne Gomez et Samuel Sfez donnent un aperçu des différences entre les versions publiées par Buchet-Chastel et par Mediapart du rapport de la commission spéciale de la Chambre des représentants des États-Unis sur l'assaut contre le Capitole.

Chapitre 1

4 novembre 2020 : discours de Trump à la Maison-Blanche

MEDIAPART

Late on election night 2020, President Donald J. Trump addressed the nation from the East Room of the White House. When Trump spoke, at 2:21 a.m. on November 4th, the President's re-election was very much in doubt. Fox News, a conservative media outlet, had correctly called Arizona for former Vice President Joseph R. Biden. Every Republican presidential candidate since 1996 had won Arizona. If the President lost the State, and in the days ahead it became clear that he had, then his campaign was in trouble.

Tard dans la nuit électorale de la présidentielle 2020, le président Donald J. Trump s'est adressé au pays depuis la salle Est de la Maison-Blanche. Lorsque Trump a pris la parole, à 2 h 21 du matin le 4 novembre, sa réélection était très incertaine. Fox News, un média conservateur, avait correctement annoncé que le vice-président Joseph R. Biden avait emporté l'Arizona. Depuis 1996, tous les candidats républicains à la présidence avaient remporté l'Arizona. Si le président perdait l'État – et il est devenu évident dans les jours qui ont suivi que c'était le cas –, sa campagne était en difficulté.

BUCHET-CHASTEL

Le soir des élections présidentielles de 2020, la nuit était tombée quand le président Donald Trump s'est adressé à la nation depuis la East Room de la Maison-Blanche. Au moment où il a pris la parole, à 2 h 21 du matin le 4 novembre, sa réélection était loin d'être acquise. Fox News, une chaîne de télévision conservatrice, ne s'était pas trompée en annonçant que l'ancien vice-président Joseph Biden avait remporté l'Arizona. Depuis 1996, tous les candidats républicains à la présidence ont remporté l'Arizona. Si le président sortant perdait cet État, et il est devenu évident au cours des jours suivants qu'il l'avait perdu, sa réélection serait compromise.

But as the votes continued to be counted, President Trump's apparent early lead in other key States – States he needed to win – steadily shrank. Soon, he would not be in the lead at all – he'd be losing.

So, the President of the United States did something he had planned to do long before election day : he lied.

“This is a fraud on the American public. This is an embarrassment to our country,” President Trump said. “We were getting ready to win this election,” the President continued. “Frankly, we did win this election. We did win this election.”

Mais au fur et à mesure que le décompte des voix se poursuivait, l'avance apparente du président Trump dans d'autres États clés – les États qu'il devait gagner – s'est progressivement réduite. Bientôt, il ne serait plus en tête du tout – il était en train de perdre.

Alors, le président des États-Unis a fait ce qu'il avait prévu de faire bien avant le jour de l'élection : il a menti.

« *C'est une fraude envers le public américain. C'est une honte pour notre pays* », a déclaré le président Trump. « *Nous nous préparions à gagner cette élection* », a poursuivi le président. « *Franchement, nous avons gagné cette élection. Nous avons gagné cette élection.* »

Plus le décompte des voix s'est poursuivi, plus l'avance apparente du président Trump dans plusieurs États clés – ceux qu'il avait besoin de gagner – a diminué. Bientôt, il ne serait plus en tête, voire, il serait en train de perdre.

C'est alors que le président des États-Unis a fait ce qu'il avait prévu de faire depuis bien longtemps avant le jour des élections : il a menti.

« Le public américain a été escroqué. De quoi faire honte à notre pays », a-t-il déclaré. « Nous nous préparions à gagner cette élection », a poursuivi le président. « Franchement, on l'a gagnée, cette élection. On a gagné cette élection. »

Chapitre 6

14 décembre 2020 : premier tweet de Trump sur le 6 janvier

MEDIAPART

On December 14, 2020, electors around the country met to cast their Electoral College votes. Their vote ensured former Vice President Joe Biden's victory and cemented President Donald J. Trump's defeat. The people, and the States, had spoken. Members of President Trump's own Cabinet knew the election was over. Attorney General William Barr viewed it as "the end of the matter." Secretary of State Mike Pompeo and Secretary of Labor Eugene Scalia concurred. That same day, Scalia told President Trump directly that he should concede defeat.

Le 14 décembre 2020, les grands électeurs se sont réunis pour le collège électoral. Leur vote a confirmé la victoire de l'ancien vice-président Joe Biden et la défaite du président Donald J. Trump. Le peuple et les États ont parlé. Les membres du propre cabinet de Trump savaient que l'élection était terminée. Le procureur général (ministre de la justice) William Barr l'a considérée comme « la fin de l'histoire ». Le secrétaire d'État Mike Pompeo et le ministre du travail Eugene Scalia pensaient la même chose. Le même jour, Scalia a dit directement à Trump qu'il devait reconnaître sa défaite.

BUCHET-CHASTEL

Le 14 décembre 2020, les grands électeurs de chaque État se sont réunis pour voter. Leur vote a consacré la victoire de Joe Biden et la défaite du président Donald J. Trump. Le peuple et les États s'étaient prononcés. Les membres du propre cabinet du président Trump savaient qu'il avait perdu. Pour l'Attorney general William Barr, « le sujet [était] clos ». Il l'était également pour le secrétaire d'État Mike Pompeo et le secrétaire au Travail Eugene Scalia. Le jour même, celui-ci a conseillé de vive voix au président Trump de reconnaître sa défaite.

President Trump had no intention of conceding. As he plotted ways to stay in power, the President summoned a mob for help.

At 1:42 a.m., on December 19th, President Trump tweeted : “Big protest in D.C. on January 6th. Be there, will be wild !”

Trump n'avait pas l'intention de reconnaître sa défaite. Alors qu'il intriguait pour rester au pouvoir, le président a appelé à l'aide la foule.

À 1 h 42 du matin, le 19 décembre, Trump a tweeté : « Grosse manifestation à Washington. Le 6 janvier. Soyez là, ce sera sauvage ! »

Celui-ci n'en avait aucunement l'intention. Cherchant par tous les moyens à se maintenir au pouvoir, il a appelé ses troupes en renfort.

À 1 h 42 du matin, le 19 décembre, il a tweeté : « Grande manifestation à Washington le 6 janvier. Soyez au rendez-vous, ça va être de la folie ! »

Chapitre 6

19-22 décembre 2020 : coalition des Proud Boys et des Oath Keepers

MEDIAPART

As the Proud Boys began their plans for January 6th, Kelly Meggs, the leader of the Florida chapter of the Oath Keepers, reached out. In the past, the Proud Boys and the Oath Keepers had their differences, deriding each other's tactics and ethos during the summer 2020 protests. But President Trump's tweet on December 19th conveyed a sense of urgency which provided the two extremist rivals the opportunity to work together for a common goal. [...] They used encrypted chats on Signal to discuss travel plans, trade tips on tactical equipment to bring, and develop their plans for once they were on the ground in the DC area.

Alors que les Proud Boys se préparaient pour le 6 janvier, Kelly Meggs, leader de la section de Floride des Oath Keepers, leur a tendu la main. Par le passé, les Proud Boys et les Oath Keepers ont eu des différends, chacun tournant en dérision les tactiques et l'éthique de l'autre pendant les manifestations de l'été 2020. Mais le tweet de Trump du 19 décembre a donné un sentiment d'urgence qui a fourni aux deux rivaux extrémistes l'occasion de travailler ensemble sur un objectif commun. [...] Ils ont utilisé des tchats chiffrés sur Signal pour discuter des plans de voyage, échanger des conseils sur l'équipement tactique à apporter et élaborer leurs plans une fois sur le terrain dans la région de Washington.

BUCHET-CHASTEL

Tandis que les Proud Boys planifiaient le 6 janvier, Kelly Meggs, le chef de la section des Oath Keepers de Floride, les a contactés. Les deux mouvements avaient eu des différends, tournant l'un l'autre en dérision leurs agissements et leurs principes pendant les manifestations de l'été 2020. Mais le tweet présidentiel du 19 décembre a suscité un sentiment d'urgence qui a fourni aux deux groupes extrémistes rivaux l'occasion de travailler ensemble pour un objectif commun. [...] Ils ont recouru à des forums de discussions cryptés sur Signal pour discuter de leurs itinéraires, échangé des conseils sur l'équipement offensif à apporter et affiné leur plan à partir du moment où ils seraient dans la capitale.

On December 21st, 2020, Joshua James messaged the group, stating, “SE region is creating a NATIONAL CALL TO ACTION FOR DC JAN 6TH. ... 4

states are mobilizing[.]” [...] On December 22nd,

Meggs echoed President Trump’s tweet in a Facebook message to someone else :

Trump said It’s gonna be wild!!!!!! It’s gonna be wild!!!!!! He wants us to make it WILD that’s what he’s saying. He called us all to the Capitol and wants us to make it wild!!! Sir Yes Sir!!! Gentlemen we are heading to DC pack your shit!!”

Le 21 décembre 2020, Joshua James a envoyé un message au groupe, déclarant : « La région sud-est est en train de créer un APPEL NATIONAL À L’ACTION POUR WASHINGTON LE 6 JANVIER. 4 États mobilisent. » [...]

Le 22 décembre, Meggs a fait écho au tweet de Trump dans un message Facebook adressé à quelqu’un d’autre :

« Trump a dit que ça va être sauvage!!!!!! Ça va être sauvage!!!!!! Il veut que nous rendions ça SAUVAGE, c’est ce qu’il dit. Il nous a tous appelés au Capitole et veut que nous rendions ça sauvage!!! Chef, oui, chef!!! Messieurs, nous nous dirigeons vers Washington, préparez vos affaires! »

Le 21 décembre 2020, Joshua James a envoyé un message au groupe : « La zone sud-est émet un APPEL NATIONAL À L’ACTION POUR LE 6 JANVIER À WASHINGTON. (...) 4 États se mobilisent. » [...]

Le 22 décembre, Kelly Meggs a répercuté le tweet du président Trump dans un message Facebook adressé à un tiers :

Trump a dit Ça va être fou!!!! Ça va être fou!!!! Il veut qu’on rende ça fou et c’est lui qui le dit. Il nous appelle tous au Capitole et il veut qu’on rende ça fou!!! À vos ordres, Chef!!! Messieurs, nous partons à DC prenez votre barda!!

Chapitre 6

5 janvier 2021 : discours de Trump dans le parc de l'Ellipse

MEDIAPART

On the evening of January 5th, the President edited the speech he would deliver the next day at the Ellipse. The President's speechwriting team had only started working on his remarks the day before. Despite concerns from the speechwriting team, unfounded claims coming from Giuliani and others made their way into the draft.

The initial draft circulated on January 5th emphasized that the crowd would march to the U.S. Capitol. Based on what they had heard from others in the White House, the speechwriting team expected President Trump to use his address to tell people to go to the Capitol. [...]

Le soir du 5 janvier, le président a révisé le discours qu'il allait prononcer le lendemain à l'Ellipse. L'équipe de rédaction des discours du président n'avait commencé à travailler sur ses remarques que la veille. Malgré les inquiétudes soulevées par l'équipe, des affirmations infondées provenant de Giuliani et d'autres personnes se sont glissées dans le projet.

Le projet initial qui a circulé le 5 janvier soulignait que la foule se rendrait au Capitole des États-Unis. Sur la base de ce qu'elle avait entendu de certains à la Maison Blanche, l'équipe de rédaction des discours s'attendait à ce que Trump utilise son discours pour dire aux gens de se rendre au Capitole. [...]

BUCHET-CHASTEL

Dans la soirée du 5 janvier, le président a relu le discours qu'il devait prononcer le lendemain dans le parc de l'Ellipse. Son équipe n'avait commencé à y travailler que la veille. Malgré les réticences des rédacteurs, certaines allégations dictées entre autres par Giuliani avaient été intégrées au brouillon.

La version initiale soumise à la lecture du président le 5 janvier mettait l'accent sur le fait que la foule défilerait au Capitole. Se fondant sur ce qu'ils avaient entendu de la bouche d'autres collaborateurs de la Maison-Blanche, les rédacteurs s'attendaient à ce que le président Trump profite de son discours pour envoyer l'assistance au Capitole. [...]

As President Trump listened [to the music and cheering from his supporters at Freedom Plaza], he was tweeting, at one point telling his supporters he could hear them from the Oval Office. His speechwriters incorporated those tweets into a second draft of the speech that was circulated later that evening. The following appeared in both tweet form and was adapted into the speech :

“All of us here today do not want to see our election victory stolen by emboldened Radical Left Democrats. Our Country has had enough, they won’t take it anymore ! Together, we will STOP THE STEAL.”

Tout en écoutant [la musique et les acclamations de ses partisans sur la Freedom Plaza], Trump tweetait, disant à un moment donné à ses partisans qu’il pouvait les entendre depuis le bureau ovale. Ses rédacteurs ont intégré ces tweets dans une deuxième version du discours qui a été diffusée plus tard dans la soirée. Ce qui suit est apparu à la fois sous forme de tweet et a été adapté dans le discours :

« Nous tous ici aujourd’hui ne voulons pas voir notre victoire électorale volée par des démocrates de gauche radicale enhardis. Notre pays en a assez, ils n’en peuvent plus ! Ensemble, nous allons ARRÊTER LE VOL. »

Tout en écoutant d’une oreille [la musique et les applaudissements de ses partisans réunis sur Freedom Plaza], le président Trump a tweeté ; il a dit à ses partisans qu’il les entendait depuis le Bureau ovale. Les rédacteurs ont inclus ces tweets dans la deuxième mouture du discours qu’ils lui ont proposé plus tard dans la soirée. Les lignes suivantes ont paru à la fois dans le discours et sous forme de tweets :

Aucun d’entre nous aujourd’hui ne veut voir notre victoire électorale volée par des Démocrates de la Gauche radicale que rien n’arrête. Notre pays en a assez, ils ne l’accepteront plus. Ensemble, nous allons FAIRE CESSER CE VOL.

Chapitre 8

6 janvier : une foule armée déferle sur le Capitole

MEDIAPART

Members of the mob carried flags and turned the flagpoles into weapons. Michael Foy, from Wixom, Michigan, carried a hockey stick to the Ellipse – he draped a Trump flag over it. Just hours later, Foy used that hockey stick to repeatedly beat police officers at the inaugural tunnel. Former New York City police officer Thomas Webster carried a Marine flag, which he later used to attack an officer holding the rioters back at the lower West Plaza.

Les membres de la foule portaient des drapeaux et transformaient des mâts en armes. Michael Foy, de Wixom, Michigan, a emporté une crosse de hockey à l'Ellipse – sur laquelle il avait hissé un drapeau Trump. Quelques heures plus tard, Foy a utilisé cette crosse de hockey pour frapper à plusieurs reprises les policiers au tunnel. L'ancien agent de police de la ville de New York Thomas Webster portait un drapeau de Marine, qu'il a ensuite utilisé pour s'attaquer à un policier qui retenait les émeutiers sur la Lower West Plaza.

BUCHET-CHASTEL

Certains individus sont venus avec des drapeaux dont ils ont transformé la hampe en arme. Michael Foy, de Wixom dans le Michigan, s'est rendu dans le parc de l'Ellipse équipé d'une crosse de hockey sur laquelle il avait noué un drapeau pro-Trump. Quelques heures plus tard, Foy utilisera cette même crosse pour frapper à plusieurs reprises des policiers dans le tunnel en dessous de la terrasse occidentale. Thomas Webster, un ancien policier de la ville de New York, portait quant à lui un drapeau des Marines, qu'il a ensuite utilisé pour attaquer un officier qui repoussait les émeutiers sur la West Plaza.

Another individual, Danny Hamilton, carried a flag with a sharpened tip, which he said was “for a certain person,” to which Trevor Hallgren (who had traveled with Hamilton to Washington, DC) responded : “it has begun.” Later, Hallgren commented that “[t]here’s no escape Pelosi, Schumer, Nadler. We’re coming for you. . . . Even you AOC. We’re coming to take you out. To pull you out by your hairs.”

Un autre individu, Danny Hamilton, portait une hampe de drapeau avec le bout aiguisé, destinée, a-t-il dit, « à une certaine personne », ce à quoi Trevor Hallgren (qui avait voyagé avec Hamilton à Washington) a répondu : « Ça a commencé. » Ensuite, Hallgren a commenté qu’il n’y avait « pas d’échappatoire pour Pelosi, Schumer, Nadler » : « Nous venons pour vous... Même AOC. Nous venons pour vous éliminer. Pour vous sortir en vous tirant par les cheveux. »

Un autre individu, Danny Hamilton, portait un drapeau à la pointe acérée, qu’il a déclaré être « destinée à une certaine personne », ce à quoi Trevor Hallgren (qui a voyagé avec Hamilton jusqu’à Washington) a répondu : « Ça a commencé. » Plus tard, Hallgren a déclaré : « Pelosi, Schumer, Nadler¹, il n’y aura pas moyen d’échapper. On vient vous chercher (...). Même toi, Alexandria Ocasio-Cortez. On vient vous supprimer. On va vous traîner par les cheveux. »

1. Chuck Schumer est un sénateur démocrate de l’État de New-York, Jerrold Nadler est un représentant lui aussi démocrate de ce même État.

Le bonbon de la traduction

Pascale Elbaz traduit du chinois depuis cet instant où il lui fallut traduire l'expérience d'un certain bonbon...

Reprendre ses études à 35 ans, côtoyer les jeunes gens fraîchement sortis du bac, rester assise de longues heures dans une salle de cours et rentrer chez soi avec des devoirs : voilà la vie que je menais, jeune maman, inscrite en licence à l'UFR de chinois de Paris-VII. J'enseignais dans différents établissements le français pour les Chinois et le chinois pour les Français et voulais parfaire mes connaissances.

Parmi les cours plus ou moins arides, il y avait celui de Chantal Chen-Andro, grande traductrice du chinois. Un jour, à un examen, M^{me} Chen-Andro nous donna un texte d'une quinzaine de lignes d'un écrivain chinois contemporain. On suivait l'auteur dans ses souvenirs, et particulièrement dans celui d'un certain bonbon, qu'il prenait dans sa poche, déballait avec soin, dépliant le papier blanc et fin, un peu rêche, puis qu'il croquait d'un coup,

faisant jaillir un liquide acidulé. Tout l'intérêt de ce bonbon était dans le contraste entre la surface dure, luisante, sucrée et l'intérieur, liquide et citronné. Et tout à coup, il n'y eut plus ni salle de classe ni examen, ni stress ni notes, mais une sensation à décrire le plus précisément possible, afin qu'elle perdure et puisse être reprise et savourée, encore et encore, à travers l'espace et le temps. Depuis, cette nécessité du traduire, comme la seule possibilité de transmission d'un patrimoine individuel à un public de lecteurs et de lectrices, ne m'a plus quittée.

Il aura suffi d'un seul bonbon dont on fait éclater la première couche d'un coup sec, et d'une traductrice qui avait su choisir des textes savoureux à nous mettre sous la dent. ♦

***Pussypedia,* une traduction à douze mains**

NATHALIE BRU, MARGUERITE CAPELLE,
GAËLLE COGAN, SARAH GURCEL,
FABIENNE GONDRAND, VALENTINE LEÿS

En mai 2023, Dalva, la jeune maison d'édition qui se donne pour mission de faire entendre des voix de femmes, publie *Pussypedia*, *Le Guide de la chatte*, de Zoe Mendelson, avec des illustrations de Maria Conejo. Moitié guide pratique, moitié manifeste militant, cet ouvrage publié aux USA en 2019 compile des textes parus en ligne sur le site collaboratif *Pussypedia.com* : « Un guide indispensable, précisément documenté, clair, inclusif et ludique, qui déconstruit les idées reçues et répond à toutes les questions que vous n'auriez jamais osé poser », annoncent les éditions Dalva. La parole est aux six traductrices.

Contactées par l'éditrice Juliette Ponce (qui est aussi un peu traductrice sur les bords) pour travailler sur ce projet, nous sommes six traductrices d'horizons et de niveaux d'expérience divers et nous formons pour l'occasion un collectif autobaptisé la Pussy Team. « Avec cette collaboration, explique Fabienne, nous nous engageons à travailler la matière “féministe”, le politique, le genre, tout ce qui agite nos conversations, la toile et nos repas de famille. Tout ce qui sert et œuvre à “dézinguer Le Patriarcat”. »

Cet article en forme de patchwork est l'occasion de partager avec vous nos expériences, nos trouvailles et nos débats, au long de ce réjouissant moment de traduction à six cerveaux, douze mains.

LE TON

Valentine : *Pussypedia* se distingue de la majorité des guides pratiques sur la sexualité par son ton drôle et irrévérencieux – Juliette Ponce raconte dans une interview au magazine *Cheek* que c'est l'humour et l'impertinence de l'ouvrage qui l'ont incitée à l'ajouter à son catalogue : « [Juliette] se souvient d'avoir explosé d'un rire franc en lisant la première page du livre (hors préface), qui s'ouvre par ces mots : “*J'ai la raie du cul poilue.*” C'est aussi un texte écrit par une journaliste tout juste trentenaire, et qui s'adresse grosso modo à un public de millenials. La Pussy Team, qui rassemble des traductrices d'horizons variés, plus ou moins activement impliquées dans les mouvements féministes et dont les âges s'étagent de la trentaine à la cinquantaine, devait préserver ces particularités.

Sarah : L'enjeu de cette traduction pour moi n'était pas tant la question du militantisme que celle du ton direct et familier. J'ai très rarement eu à mobiliser ce registre jusqu'ici dans mes traductions (même théâtrales) et je craignais l'effet affreusement artificiel d'une pseudo-oralité qui serait déjà datée au moment de la parution. Pour toutes, je crois, s'est posée la question de l'âge : Gaëlle est venue heureusement rajeunir l'équipe, mais j'ai abondamment sollicité ma filleule queer de 22 ans (qui elle-même sondait ses potes) sur les questions terminologiques : top ? trop bien ? grave cool ? Quand j'ai découvert l'émoticône « facepalm », elle m'a dit que plus personne ne l'utilisait depuis 2014.

Nathalie : Pour moi c'était l'inverse. Je sais que Juliette avait pensé à moi pour le ton du texte car j'avais pas mal manié l'oralité et l'argot contemporain dans plusieurs traductions jeunes adultes notamment, grâce à l'aide inestimable de mes enfants, grands adolescents. Si je me sentais à l'aise avec le ton du livre et son côté très cash, je ne me sentais pas dans mon élément quant au vocabulaire féministe et militant. Pour finir, c'est cette diversité de sensibilités et de parcours personnels et traductifs qui a été très enrichissante.

Fil WhatsApp

18/01/2022 à 14:09 – **Marguerite :** Vous avez un point de vue sur «askip» ?

18/01/2022 à 14:09 – **Nathalie :** Ça se dit grave !

18/01/2022 à 14:11 – **Marguerite :** Et le seum ?

18/01/2022 à 14:11 – **Fabienne :** Ça me fout le seum, grave

18/01/2022 à 14:12 – **Valentine :** Askip ça m'a demandé réflexion mais ça peut marcher, je trouve.

18/01/2022 à 14:12 – **Valentine :** Le seum c'est bath

18/01/2022 à 14:12 – **Marguerite :** 😊

18/01/2022 à 14:12 – **Valentine :** Je pensais aussi caser OKLM / au calme

18/01/2022 à 14:12 – **Marguerite :** Ah oui ça clairement !

18/01/2022 à 14:13 – **Marguerite :** Pas tranquillou bilou, alors ? 😊

18/01/2022 à 14:13 – **Fabienne :** Tranquille Mimile, non ?

18/01/2022 à 14:14 – **Juliette :** Ah oui mon ado dit « askip » tout le temps. « Askip la prof elle a le Covid... j-peps »

Valentine : Pour le ton, je me suis beaucoup appuyée sur des comptes Instagram portant sur des questions de sexualité. Finalement, j'ai procédé comme je le fais habituellement pour un texte de fiction : j'imagine une personne réelle et bien identifiée qui prêtera sa voix française au texte ou au personnage. En l'occurrence, pour la « voix » de la *Pussypedia*, je me suis servie de Léa, la sexperte du compte Insta @mercibeaucul_, chez qui je retrouve le mélange d'humour et d'expertise du texte-source, son côté bienveillant qui n'oublie pas d'être sexy.

UNE NOUVELLE DÉFINITION DE LA CHATTE

Valentine : Comme l'écrit Zoe Mendelson : « Si on veut modifier les termes d'un débat (i.e. Dézinguer le Patriarcat), les nouveaux mots, ça aide. » Le livre s'ouvre sur « Une nouvelle définition de la chatte » : c'est bien dans le langage que ça se passe. L'autrice invente pour le mot *pussy* un usage « inclusif en termes de genre et d'organes, combinaison de ce que signifient les mots vagin, vulve, clitoris, utérus, urètre, vessie, rectum, anus et, qui sait, peut-être quelques testicules ». Il s'agit d'une entreprise de réappropriation du langage : débarrasser le mot de la honte et de la gêne qui lui est attachée, ne pas le laisser aux mains des Trump et autres attrapeurs de chattes de ce monde, mais aussi en inventer un usage plus inclusif, qui englobe les réalités des personnes cis, trans, non binaires et intersexe. Si la traduction du mot « *pussy* » se fait sans hésitation puisque le français propose un félin équivalent, nous avons réfléchi un certain temps à la traduction d'une expression récurrente : le livre s'adresse aux « *people with pussies* », quelle que soit leur identité de genre. En effet, explique l'autrice, « beaucoup de *people with pussies* ne sont pas des femmes, et beaucoup de femmes n'ont pas de *pussy*. »

Ce qui donne lieu à la discussion suivante...

Fil WhatsApp

18/01/2022 à 12:17 – **Sarah :** Depuis ta suggestion de « gente » hier @GC, je trouve que « gente/gentes à chatte » fonctionne super bien. Rythme + allitération = joie

18/01/2022 à 12:21 – **Gaëlle :** Gentes à chatte, j'adore

18/01/2022 à 12:36 – **Nathalie** : Pas mal !

18/01/2022 à 12:38 – **Nathalie** : Donc on change nos personnes à chatte par gentes à chattes ? C'est une grosse décision. 😊

18/01/2022 à 12:40 – **Sarah** : Je suis en train de le tester. Pour le moment je trouve que ça marche... On peut jouer sur «la gente à chatte» / «les gentes à chatte». Peut-être moins évident avec «une gente à chatte». Mais pourquoi ne pas s'autoriser à alterner personnes/gente(s).

18/01/2022 à 12:41 – **Marguerite** : Alors moi aussi j'aime beaucoup gentes à chatte, mais ça change l'intention, non ? Est-ce que ce n'est pas re-féminiser un terme qui se voulait inclusif, i.e. on peut avoir une chatte sans s'identifier au féminin ?

18/01/2022 à 12:50 – **Gaëlle** : J'aime beaucoup gentes à chatte, mais je vois ce que dit Marguerite pour la féminisation

18/01/2022 à 12:50 – **Sarah** : Oui, moi aussi... On laisse décanter un peu ?

18/01/2022 à 12:51 – **Marguerite** : Il me semblait que «personne» faisait bien ce job... par contre carrément pour «les gentes» dans les adresses directes !

18/01/2022 à 12:51 – **Marguerite** : À voir à l'usage 🤔

18/01/2022 à 13:04 – **Nathalie** : Et encore une fois je suis assez d'accord avec Marguerite. Je trouve aussi que ça reféminise. Ça aurait juste comme aspect positif de donner un ton plus original à l'ensemble. Et peut-être d'inventer une nouvelle expression, si on optait pour ça. Ce qui est engageant. Personne à chatte est beaucoup plus classique.

18/01/2022 à 13:06 – **Marguerite** : J'aime ce moment où on en arrive à dire que « personne à chatte » c'est un peu conventionnel quand même... 🤔 vers l'infini et au-delà !!

18/01/2022 à 13:06 – **Sarah** : 🤔🤔🤔

Nathalie : Cet échange, comme plein d'autres, est une bonne illustration du ton qu'on a adopté pour communiquer : écoute et bienveillance, consensus et avancée.

Valentine : Pour finir, nous choisirons donc de traduire « people with pussies » par « personnes à chattes », qui se pronominalise en « iels ». Sur les formes inclusives, nous étions toutes les six très disposées à expérimenter, et ce sont vraiment les échanges collectifs – entre nous, mais aussi avec les apports de notre éditrice, et de la correctrice qui a pris en charge le texte après coup – qui nous ont permis qui nous ont permis de mettre le curseur là où il nous semblait à sa place.

Sarah : Sur la question de l'inclusivité en traduction, je me suis beaucoup reposée sur le livre de Noémie Grunenwald, *Sur les bouts de la langue, traduire en féministe¹*, et sur *Tenir sa langue* de Julie Abbou. Écrire/traduire en féministe est nécessairement un exercice du moment et du tâtonnement. Personnellement, ces deux livres m'ont aidée à me dire qu'on peut faire des choix mouvants, d'un texte à l'autre, certes, mais aussi au sein d'un même texte, comme une façon de représenter diverses sensibilités, divers états de cheminement personnel sur la question d'une langue non-exclusive.

Valentine : Les choix d'écriture inclusive auxquels nous sommes arrivées à six ont ensuite dû être unifiés par l'équipe éditoriale : notre correctrice, Astrid Lecerf, s'est avérée tout aussi assoiffée que nous d'expérimentation et d'intelligence collective. Le 29 juin, après ses échanges avec Astrid, Juliette nous questionne : « Quels ont été les choix/la logique pour l'écriture inclusive (quid du X notamment) : je sais qu'on en a parlé mais je ne sais plus ce qui a été suivi. » En effet, nous hésitions autour de l'utilisation de la forme toustes/toux/touxtes – l'introduction du x permettant de marquer une forme neutre ou non binaire.

Fil WhatsApp

29/06/2022 à 19:58 – **Fabienne :** De mémoire, la règle pour l'écriture inclusive était : pas de règle, on tente tout, on n'a peur de rien, on en profite pour profiter. Si je ne m'abuse...

1. *TransLittérature* a publié une recension de cet ouvrage, sous la plume de Nicole Thiers, dans le n°61/2022 (p. 124-126).

29/06/2022 à 20:43 – **Astrid** : Je vais préciser mes questions. Pour le X inclusif – quand il apparaît – il semble que chez certains éditeurs assez militants il remplace tout bonnement les terminaisons féminines et masculines. Notamment par ex pour le terme toux (qui peut apparaître comme touX ou toux (X petits caps). Pour celles qui l'ont appliqué seriez-vous d'accord ? Autrement où placer le X exactement ? Et enfin à quels termes ce X inclusif s'applique-t-il plutôt ? Je propose en revanche de rester sur lecteurice sans X.

29/06/2022 à 20:46 – **Nathalie** : Bon, je suis clairement la moins militante de la bande, mais moi, si je vois «toux», je tousse... cela dit, je me rangerai à l'opinion de la majorité (mais en toussant).

29/06/2022 à 21:09 – **Gaëlle** : Bonjour à touxtes :-) De mon côté, je suis favorable au X de la manière dont il a été employé dans le manifeste en PJ par exemple [PJ : Manifeste de la Pride de Nuit, 2022]. Comme l'ont dit les autres, on peut se laisser la possibilité d'une certaine variabilité, en fonction de ce qui marche le mieux pour chaque phrase ? À mon avis, le plus important pour le X est qu'il soit employé, pas forcément qu'il soit employé de manière ultra-exhaustive. Pour toux, je suis d'accord avec Nathalie, le mot prête à confusion, je préfère touxtes ou tou.x.tes.

30/06/2022 à 08:14 – **Fabienne** : Je ne suis pas réfractaire à touX, mais peut-être en effet avec un X majuscule de manière le rendre bien lisible, et sans trop en abuser non plus. Varions les plaisirs...

30/06/2022 à 15:09 – **Nathalie** : Décidément, je ne suis pas pour ce toux, même avec le X majuscule car une majuscule insiste un peu trop. Je pense qu'il faut que le texte reste lisible par beaucoup de personnes qui ne sont pas forcément au point avec toutes ces nouvelles propositions. Si on doit choisir, j'opterais plutôt pour tou.x ou bien pour tous. tes. Le point médian étant maintenant quelque chose que tout le monde ou presque – quelle que soit son opinion là-dessus – connaît, ce qui facilitera la lecture. Révolutionner la langue, c'est louable, mais la réformer au rythme d'un cerveau humain, c'est plus réaliste (mon humble avis). Vu qu'à la lecture de nos échanges, on se range toutes à la majorité sauf qu'aucune majorité ne se dessine... Astrid, je crois que ça va être à toi de trancher.

01/07/2022 à 19:30 – **Astrid** : Chères touxtes, Je vais vite mais comme vous le voyez Juliette a opté pour touxtes – là où vous avez choisi d'employer le X inclusif.

02/07/2022 à 10:17 – : Chères touxtes, Je propose que la devise officielle de la Pussyteam soit: Un-e pour touxtes, Touxtes pour un-e.

C'est donc le « touxtes » qui l'emporte. On le retrouve dès l'avant-propos de l'éditrice : « Bonne lecture à touxtes ».

TRADUIRE / ADAPTER

Valentine : Parce que la *Pussypedia* est aussi un guide pratique, qui se doit d'être utilisable, sa traduction a nécessité un gros travail d'adaptation. Nous avions toutes en tête le modèle du classique féministe des années 1970, *Our Bodies, Ourselves*, dont Marguerite possède une copie de l'édition originale qui lui a été transmise solennellement par sa mère. Ce livre, originellement édité par le Boston Women's Health Book Collective, a été traduit dans 29 langues. Chaque traduction a été une adaptation réalisée par des collectifs de femmes lors de rencontres et d'ateliers – une belle version actualisée, *Notre Corps, nous-mêmes*, a été réalisée par les éditions Hors d'Atteinte en 2020.

Comme j'étais chargée des chapitres consacrés à la contraception et à l'avortement, il me fallait rechercher des informations pratiques s'appliquant à la France – méthodes pratiquées, produits pharmaceutiques, délais d'avortement, etc. De plus, au moment même où nous avions la *Pussypedia* entre les mains, la Cour suprême des États-Unis révoquait l'arrêt *Roe vs. Wade* garantissant le droit à l'avortement à l'échelle fédérale ; dans le même temps, en France, les délais légaux de l'avortement et les modes d'accès à la pilule contraceptive étaient aussi en pleine évolution, suite aux restrictions d'accès provoquées par le Covid... Nous avions l'impression de travailler sur une matière en mouvement constant.

En tant que traductrice, j'ai parfois un léger problème d'hubris : j'ai l'impression de devenir hypercompétente sur le sujet dont traite le texte que je traduis (après mon dernier roman pour Dalva, j'étais convaincue d'être devenue spécialiste de la pêche au thon). Mais je m'en serais voulu d'être responsable d'un plantage contraceptif chez nos lecteurs et lectrices. Nos compétences de traduction et de recherche ont des limites. Nous avons donc rapidement alerté Juliette de l'importance de ce travail d'adaptation, et décidé qu'il était essentiel de faire appel à un expert ou à une experte « pour assurer

le bien-fondé de nos informations et pour que des points plus spécifiques comme les questions liées au transgenrisme, à l'avortement ou au cadre législatif accompagnant la PMA en France soient correctement traités » (*Note de l'éditrice*).

Fabienne : Mon ami Rowen, grand défenseur des droits LGBTQIA+ et être humain d'exception, a toujours deux phrases qui font mouche lorsque nous parlons des enjeux de représentation et de visibilité. Rowen dit : « You have to give before you take » et : « You have to leave the door open for those who come after you ».

Si j'apportais ma pierre à l'édifice en traduisant l'entretien de la D^{re} Madeline Deutsch et le chapitre sur l'affirmation de genre, il me fallait absolument prendre la balle au bond et tendre la raquette aux personnes concernées. Etant donné que « les personnes concernées » sont souvent réduites à cette formule consacrée, et qu'avec Juliette, je savais la porte ouverte, j'ai commencé à chercher autour de moi la personne idéale pour s'emparer de ladite balle. Il s'agissait de faire le lien entre les propos de Madeline Deutsch et la situation des transidentités en France. Il s'agissait de laisser la parole à une personne dont le métier, les compétences, la connaissance du terrain et la formation adéquate porteraient le sujet. Je me suis adressée à Julie Odin, amie d'enfance, sage-femme, syndicaliste et militante aguerrie, qui n'a pas tardé à m'envoyer une liste de noms triés sur le volet. Quelques minutes passées sur Internet m'ont permis d'en cercler un, et de passer un coup de fil.

Au téléphone, j'étais si enthousiaste et si déterminée à défendre le projet et l'ambition de Dalva avec *Pussypedia* que j'ai dû parler sans reprendre mon souffle pendant une petite éternité. À la fin de mon laïus, il y a eu un long silence. Que j'ai comblé dans ma tête de toutes les bonnes raisons de m'opposer un refus catégorique tant mon exposé-fleuve avait dû être pénible. Le silence s'est creusé, puis j'ai entendu une petite inspiration et dans un souffle un : « Mais oui ! ». La D^{re} Thelma Linet venait d'accepter, non seulement de répondre à un entretien qui ferait écho à celui de Madeline Deutsch, mais encore de viser les parties liées au transgenrisme, à l'avortement et au cadre législatif accompagnant la PMA en France. Bingo. La précieuse collaboration de la D^{re} Thelma Linet s'est retrouvée entre les mains expertes de Juliette Ponce.

Traduire à plusieurs : la Pussy Team

Sarah : Ce n'est pas glamour, ni révolutionnaire, mais la pression du temps a été déterminante, à la fois sur la nécessité de faire équipe (aucune des traductrices initialement sollicitées par Juliette n'avait le temps de tout traduire dans les délais prévus – on était encore loin de la guerre en Ukraine et de la Grande Crise du Papier), et sur le mode opératoire de l'équipe – pas le temps de longues concertations et discussions préalables pour se mettre d'accord – hormis l'exercice de partage des premiers feuillets pour tout de même s'accorder à peu près sur le ton : chacune s'est jetée sur sa tranche comme la vérole sur le bas clergé et on a ajusté au fil du travail.

Valentine : Nous avons inventé au fur et à mesure les outils nécessaires à notre collaboration : une feuille de calcul accessible et modifiable par toutes, où nous pouvions partager et discuter notre lexique et fixer les termes de références. Et surtout, un groupe WhatsApp sur lequel nous échangeons au fil de notre travail, pour trancher sur des choix de traduction, nous creuser le cerveau ensemble et parfois tester sans complexes nos trouvailles les plus douteuses.

Fil Whatsapp

25/01/2022 à 14:13 – **Valentine :** Autre chose qui revient : «smash The Patriarchy». vous proposez quoi ? «nique le Patriarcat» ?

25/01/2022 à 14:14 – **Valentine :** Détruire le Patriarcat ?

25/01/2022 à 14:16 – **Fabienne :** Perso j'aime bien le dézinguer le patriarcat. Le niquer, non.

25/01/2022 à 14:16 – **Valentine :** Ah oui dézinguer j'aime bien.

25/01/2022 à 14:18 – **Gaëlle :** Et quand ça convient grammaticalement, un simple 'à bas le patriarcat' ?

25/01/2022 à 14:20 – **Valentine :** Je crois que dans toutes les occurrences, ça marche autrement. mais ce serait bien de garder le côté slogan quand ça revient.

p. 261 : We must talk about racism when we talk about sexism because we cannot smash The Patriarchy without smashing white supremacy.

25/01/2022 à 14:24 – **Marguerite** : Abattre le patriarcat ?

25/01/2022 à 14:27 – **Gaëlle** : Défoncer le patriarcat ? Just thinking out loud

25/01/2022 à 15:30 – **Nathalie** : Ce message a été supprimé.

25/01/2022 à 15:33 – **Nathalie** : J'aime bien dézinguer. perso. Ou pour le dernier : on ne peut pas abattre le patriarcat sans dézinguer la suprématie blanche ?

25/01/2022 à 15:34 – **Nathalie** : Bref dézinguer est un mot qui me plaît, ça fait du bruit comme les mots anglais. Pas le même bruit, plus un bruit de ferraille qu'on démonte mais ça fait du bruit.

[...]

03/02/2022 à 13:34 – **Sarah** : La nuit m'a offert « zigouiller le patriarcat », sur un mode Tatas Flingueuses, mais je viens de corriger mon texte : *dézinguer Le Patriarcat*

Bisous

03/02/2022 à 13:44 – **Marguerite** : Oh j'aime bien zigouiller 😊

03/02/2022 à 13:44 – **Valentine** : J'y avais pensé hier aussi. Ça a un petit côté castrateur, non ? parce qu'on entend zigounette.

03/02/2022 à 13:44 – **Nathalie** : Zycouiller serait encore mieux. Mais ça n'existe pas.

03/02/2022 à 13:45 – **Valentine** : Haha

03/02/2022 à 13:45 – **Nathalie** : Ah ha

03/02/2022 à 13:45 – **Juliette** : 🍷

03/02/2022 à 13:45 – **Valentine** : Le point Godwin est atteint officiellement aujourd'hui.

Sarah : Ce fut l'énorme « cadeau caché » de la trad à tant de mains (et/ou de chattes) : la mise en commun des parcours et des expertises dans la joie et la bonne humeur, puisqu'on s'est très vite trouvées sur le sens de l'humour. La sororité en acte dans la traduction, ça a été l'absence d'égo et la bienveillance (en toute franchise) dans l'accueil des questions et des propositions. Il y avait toujours quelqu'une pour répondre à une question au vol ou du moins servir de caisse de résonance à une proposition – un des avantages du nombre.

Gaëlle : J'ai retrouvé en traduction la dynamique familière du collectif féministe : le respect des prises de parole de chacune, les idées qui fusent, les blagues...

Comme traductrice on est habituée à se mettre dans la peau d'une autre, à employer des mots, une syntaxe qui ne sont pas les siens, et c'est une partie de ce qui rend ce métier grisant. Mais c'est tout aussi étrange de se retrouver face à un texte qui pourrait avoir été écrit par une amie : c'est la première fois qu'en traduction je peux emprunter des mots aux milieux queer et féministe, faire écho aux tracts, aux zines, aux textes militants, accorder des mots en X...

Marguerite : J'adore la co-traduction, argument sans doute encore plus puissant pour moi que de traduire un texte féministe (et pour Dalva). C'est le « cadeau caché » dont parle Sarah : cinq estimées collègues à qui lancer la baballe, et le confort inouï d'être rattrapée au vol par un filet de sécurité plaqué or. Fini l'angoisse de la page blanche devant laquelle on s'arrache les cheveux seule, en se demandant éternellement si on a trouvé « la » voix du texte. Le livre devient un espace infini pour geeker ensemble et disséquer jusqu'à plus soif notre amour de la virgule. Il y a tant de choses à apprendre au contact des collègues, d'astuces qui ressurgiront sur un prochain texte, de voix amies dans nos têtes quand on sèche désespérément sur un terme ou une tournure. Je me suis auto-prescrit une co-traduction par an, depuis déjà plusieurs années, et ne peux que recommander chaleureusement ce régime. ♦

Née avec Michel-Ange et Rilke à Heidelberg

Isabel Violante rêve encore de traduire les 329 poèmes de Michel-Ange.

Cet été-là j'avais 19 ans, j'étais en prépa, j'étudiais l'allemand : logiquement, je passai un mois à l'Université de Heidelberg. Je partais à l'aventure, téméraire et rêveuse. Je ne savais pas ce que j'y trouverais, mais cela me nourrit encore.

C'était une après-midi en bibliothèque – une de ces bibliothèques aux rayons offerts où l'on peut s'asseoir au pied des rayonnages et s'abîmer en lectures désordonnées. Le programme d'un cours exigeant – celui du comparatiste Fritz Pöpcke – m'amenait à Rilke.

Le temps dilaté me concédait de flâner au sein de ces *Versammelte Werke*, œuvres complètes, qui dans l'édition de référence incluaient vraiment toute l'œuvre du poète : même ses traductions. Surtout ses traductions ? Je ne pousserai pas jusque-là, mais c'était

une double découverte. Que Rilke eût traduit, et ce qu'il avait traduit.

Il y avait là-dedans de la poésie italienne. Il y avait la poésie de Michel-Ange. Comme à ses lecteurs des années 1920, Rilke me chuchotait que le plus poète de la Renaissance italienne était peut-être ce peintre, sculpteur et architecte. Comme ces lecteurs-là, probablement, j'ignorais qu'il eût écrit plus de 300 poèmes.

Il y avait ce quatrain que je lus en allemand pour la première fois :

*Schlaf ist mir lieb, doch über alles preise ich, Stein zu sein. Währt Schande und Zerstören,
nenn ich es Glück: nicht sehen und nicht hören.
Drum wage nicht zu wecken. Ach! Sprich leise.*

« Ach! Sprich leise » est presque plus beau que la formule italienne, avec son exclamation mièvre *deh* – non, pas mièvre, mais devenue mièvre à force d’être usée dans des livrets d’opéra. « Stein zu sein » compose l’allitération parfaite. La rime ne force rien.

Caro m’è ’l sonno, e più l’esser di sasso,
mentre che ’l danno e la vergogna dura;
non veder, non sentir m’è gran ventura;
però non mi destar, deh, parla basso.

J’ai donc découvert la poésie de Michel-Ange par sa traduction allemande, par Rilke.

J’ai parfois l’impression que l’essentiel de ma vie intellectuelle se dévide à partir de cette après-midi à Heidelberg. Car par la suite j’ai fait mon doctorat sur un poète traducteur, Giuseppe Ungaretti, et j’ai moi-même traduit un choix de poèmes de Michel-Ange.

Je ne désespère pas de traduire un jour l’intégralité de ses 329 poèmes. Une part de moi est née à Heidelberg cet été-là. ♦

RÉSIDENCES

La maison – l'abri de la solitude et du partage

Elle se dresse devant nous, derrière ses grands arbres, on en sent presque la chaleur et le bruit des parquets, dans l'évocation que **Sophie Aude** nous adresse. Prêt au départ pour la Hongrie ?

Certains lieux semblent vivre d'une vie propre, la Maison des traducteurs de Balatonfüred en Hongrie est de ceux-là. Son existence est par ailleurs un miracle loin d'aller de soi. Cette maison est aussi devenue pour moi au fil du temps, où que je me trouve, un abri intérieur, le lieu de silence nécessaire à l'échange entre deux langues, une sorte de coquillage, « palais pour deux langues » (Mohammed El Amraoui). Mais de langues, cette maison en comprend bien plus que deux. Ses murs sont doublés de dictionnaires, de lexiques, d'encyclopédies dans des dizaines d'idiomes, de photos d'une autre époque, de visages amis, de traces du passage, départs et retours de chacun.

Assise sur une langue source, une bibliothèque couve sous son toit, tandis que derrière les portes de ses six chambres, d'autres voix en silence, d'autres accents, d'autres paysages filtrent, tordent, dilapident et démultiplient, détricotent et retissent les voix de celles et ceux qui l'écrivent. Campée sur d'assez solides fondations, ce qui n'est pas rien dans un pays à la mémoire lacunaire, cachée derrière de grands arbres, cette maison est un paradoxe vivant et serait une utopie si elle n'était pas si matérielle, si vivante, vieillissante et renaissante, fragile, menacée, opiniâtre et vivace. Retraite et tête de pont, clôture et promontoire, fenêtre ouverte, cache secrète, plaque tour-nante, accueillante et austère, prison

dorée, monacale si on veut (et bordélique sur les bords, parfois).

La première fois, j'y arrivai par *La Fin*, cette nouvelle d'Iván Bächer dont la traduction me permit d'accéder au séminaire qu'Ágnes Járfaš y anima plusieurs années de suite et qui m'apprit, entre autres, à me servir et à jouer non pas du, mais des dictionnaires, de toutes sortes, à en jouer avec la même exigence, le même sérieux et la même liberté que ceux avec lesquels elle tissait d'intertextualité ses traductions d'Esterházy. À la fin d'un séminaire dont il était l'invité, je le raccompagnai jusqu'au portail, où il me donna en guise de viatique une bise moins magistrale que drôle, tendre et collégiale. Je refermai le portail sur son départ, la

clé restant à l'intérieur. C'est aussi à Ágnes que je dois d'avoir éprouvé pour la première fois, dans cette maison, combien la littérature est un tissu vivant, fait et refait du croisement de trajectoires, de trames singulières, de transmissions.

Cette maison qui respire, la lumière la traverse, l'ombre la protège, il faudrait évoquer chacune de ses chambres, le perchoir, la grotte, celle dont la fenêtre s'ouvre dans le figuier, mais aussi les bouches amies qui ont bu à ses tasses, les têtes chères qui ont veillé sous ses lampes, passeurs, transfuges, inspirés, durs à la tâche, qui trouveront encore dans son indépendance un abri temporaire, pour la solitude et pour le partage. ♦

Elle pense, elle panse, elle danse !

À la fois une création poétique et un témoignage précieux, voici ce qu'écrit

Françoise Wuilmart avec beaucoup d'inspiration au sujet d'une résidence – vue par sa directrice.

J'ai dirigé pendant vingt-et-un ans le merveilleux Collège de traducteurs littéraires de Seneffe, installé au château de Seneffe au beau milieu d'un parc de 24 hectares : lieu idyllique, sorte d'œcoumène où j'accueillais chaque année des traducteurs du monde entier, désireux de traduire notre très belle littérature belge.

Nous vivions au quotidien ce qui, ailleurs, est abstraitement prôné mais rarement ou difficilement mis en pratique : un frottement culturel parfaitement huilé, et la cruciale convivialité qui seule est à même d'enrichir la créativité artistique – comme le clamaient déjà les penseurs de l'Antiquité. Là, nous étions « ailleurs », dans une *utopie*, le monde extérieur faisait partie d'un autre monde. Les repas, pris en commun et préparés par un traducteur culinaire de la nature, nous

rapprochaient comme seule peut le faire la table...

Inutile de vous dire que j'y ai vécu des moments uniques, inoubliables tant l'intensité humaine et professionnelle était forte...

Chaque session était clôturée par une manifestation officielle organisée dans la superbe Orangerie du château, et j'y étais invitée à faire le bilan de la session.

Nous voici en 2015... je rédige mon bilan, mais dans un style pas tout à fait orthodoxe... En effet, j'ai beaucoup d'admiration pour notre très grande poétesse belge Laurence Vielle, et je repense à son poème magistral, oui génial par son rythme incantatoire et ses répétitions envoûtantes : « Elle danse, Marie, elle danse... » Car pour

Laurence Vielle, « la danse est au milieu de tout ». Elle a bien raison... moi aussi je dansais à Seneffe...

Sachez pour mieux comprendre ce qui suit que les bâtiments du Collège formaient un grand carré avec 18 chambres sur deux côtés, salle à manger, cuisine, bibliothèque et salle de séminaires sur le troisième côté, le quatrième côté ouvrant sur le parc. Il entourait un grand patio ayant en son centre une rafraîchissante fontaine.

C'est donc sur le modèle du très beau poème de Laurence que j'ai voulu décrire une de mes journées virevoltantes parmi tant d'autres, en somme... un pastiche...

« Françoise veut prendre son petit déjeuner.

Elle traverse le patio à ses risques et *périls*. Elle marche sur un *fil*. Elle longe la longue diagonale à pas *feutrés*, sans *bouclier*.

Au premier tiers, la chambre 12 sort de ses *gonds* : le Roumain, *furibond*, n'a plus de *connexion*. Françoise vire de bord. Elle répare et repart. La *danse* commence.

De la gauche accourt l'*Argentine*, elle demande une *aspirine* tandis que

l'Allemand, qui veut faire du vélo, réclame une *rustine*.

Elle *panse*, elle *danse*.

Elle n'a pas encore atteint la fontaine qu'un plombier surgit d'un local *technique* et lui *explique* comment régler telle vanne *stratégique*.

Tandis que de la bibliothèque s'échappe un cri *désespéré* : Françoise, je ne comprends pas ce texte de *Nougé*...

Elle explique. Elle *pense*, elle *danse*.

Mais le Hongrois veut du papier toilette. Elle fait demi-tour, elle *danse*. Mais l'Anglais se plaint du radioréveil. Nouveau demi-tour, elle *pense*, elle *danse*.

Où est le *sèche-cheveu* ? Ah mon Dieu... La tonnelle s'est *effondrée*, des ampoules à *remplacer*... Dans l'imprimante plus de *toner*, plus de cintres au *vestiaire*, plus de *théière*, plus de *cuillère*... Elle court, elle *danse*...

Enfin la salle à *manger*, pouvoir s'asseoir et *déguster*...

Mais plus de pain, plus de *fromage*. Quel *carnage* ! Le *Croate* lui aussi a *faim*, mais c'est table rase ! *Misère* !

Un café fera *l'affaire*. Elle *lampe*, elle *lampe*.

Pour rejoindre sa chambre elle longe le fond du patio, à l'ombre des *feuilles*. Que n'a-t-elle emporté sa tenue de *camouflage*. Et c'en est *fait* ! Voilà l'équipe de *nettoyage*, voici le corps de *balais* qui fait irruption dans la *cour* et s'enquiert des travaux du *jour*.

Elle *pense*, elle *danse*.

Mais voilà la camionnette du *lavoir* qui fonce sur elle et a bien failli *l'avoir* : où déposer les *paquets*, quand revenir pour *ramasser* ? Vite au *bureau* pour consulter les *bordereaux*.

Elle court, elle *danse*, elle court, elle *danse*.

Elle se *languit* de *l'après-midi* où elle s'offrira du *répit*... mais *non*, quelle *distraktion* : contacter les *auteurs*, jouer les *organiseurs*, ranger les livres *déplacés*, compter les couverts avec le *cuisinier* et vider tous les *cen-driers*, réserver deux chambres d'hôtel car le collège est trop *petit*... et réserver deux *taxis*...

Elle *danse*, elle *danse*, elle *pense* en *cadence*, assume la *présidence* de cette superbe *résidence*. Et elle *danse*, elle *danse*... ». ♦

À Saorge : un monastère dans le monde

Le traducteur est-il dans le monde ou dans son monde ? Anachorète ou citoyen engagé ? À travers ces lignes, **Jean-Pierre Richard** nous fait voyager et évoque également avec finesse un de ceux qui “sont des nôtres” : un poète.

Traduire, c'est bien connu, nous ouvre de nouveaux horizons. Déjà, tels les comédiens, nous allons nous mettre, le temps d'un chantier, dans la peau d'un autre : il nous faut retrouver le mouvement de sa plume, en épouser les pleins et les déliés ; découvrir le timbre de sa voix, en reproduire – à notre façon – les inflexions et les intensités. « Sur mon assiette », comme dit l'anglais, cette fois c'était Shakespeare : l'édition bilingue de ses *Œuvres complètes* dirigée par Jean-Michel Déprats et Gisèle Venet arrivait à son terme, au bout d'un quart de siècle, avec la publication des « Sonnets et autres poèmes », dont un de plus de trois cents vers, *A Lover's Complaint* (*La Complainte d'une amoureuse*), qu'on m'avait chargé de

traduire. Il raconte les infortunes d'une novice séduite par un jeune apollon. Sauf que personne n'est certain que ce soit du Shakespeare !

Et me voilà en résidence à Saorge – dans un monastère (géré par les monuments nationaux) adossé à la frontière italienne et perché au-dessus de la Roya dans l'arrière-pays niçois – à me débattre avec un texte dont nul ne sait qui l'a écrit. De jour en jour je découvrais toujours plus d'hypothèses et de controverses où les passions le disputaient aux analyses. « Alors, c'est de lui ? » me demandait-on tandis qu'on préparait en commun le déjeuner avec les merveilleux légumes du potager. Un jour, j'étais sûr que oui ; le

lendemain, sûr que non. Mon petit thriller semblait intéresser.

Mais j'entendais aussi le personnel du monastère – des guides aux jardiniers – partager avec nous les dernières nouvelles de la vallée ; raconter les barrages routiers du matin et les contrôles de la Police aux frontières à bord du train (le Train des Merveilles reliant Nice ou Tende à Saorge), les caméras installées jusqu'en haut du col de Muratone, l'aide aux migrants, les foyers d'accueil et de résistance dans les hameaux des alentours et l'acharnement des autorités contre le jeune Cédric Herrou¹, un voisin, coupable d'un « délit de solidarité » frais pondu...

L'après-midi, quand il fallait laisser la place aux visiteurs dans les jardins du monastère, j'allais travailler au calme dans la bibliothèque. Un jour, j'y ai croisé un des nôtres, quelqu'un dont le métier n'est pourtant pas de traduire : un spécialiste mondial du soleil ayant déjà un astéroïde à son nom qui se promène dans l'univers ! Notre astrophysicien préparait un recueil de poèmes, car l'homme est aussi poète.

Et chasseur-cueilleur de météorites. Et il me racontait au fil des jours comment, lorsqu'il en cherche dans le désert de l'Atacama, le mieux est encore de laisser flotter son attention, afin d'être totalement réceptif à l'environnement, entièrement disponible aux surprises du possible. En l'écoutant narrer ainsi son approche du « ciel de pierres »², j'avais le sentiment d'entendre décrire à merveille le chemin même de la traduction.

Mon mois de résidence a pris fin, *La Complainte* a paru mais, deux automnes plus tard, le torrent de la Roya ravageait sa vallée et depuis, même loin d'elle, j'y vis toujours. ♦

1. Auteur de *Change ton monde*, Les liens qui libèrent, 2020.

2. Matthieu Gounelle, *Un ciel de pierres. Voyage en Atacama*, Gallimard, 2022.

Tant de fois le ciel s'est fait complice de nos émerveillements

Les résidences ont une importance incontestable dans la vie des traducteurs.

Myriam Legault-Beauregard en garde un souvenir qui l'aide encore à vivre.

Relire, huit ans plus tard, le journal que je tenais durant ma première (et unique) résidence de traduction littéraire, c'est revivre des moments d'une joie intense, presque insoutenable. J'allais avoir trente ans, je participais à titre d'étudiante à cette résidence internationale organisée dans les montagnes de l'Ouest canadien. Mes attentes étaient aussi hautes que la cime du mont Rundle, aussi auraient-elles facilement pu être déçues. Mais il n'en fut rien. Relire mon journal, c'est souffler sur les braises ardentes d'une nostalgie qui ne s'éteindra sans doute jamais.

Ce journal témoigne avant tout de ma motivation à faire avancer mon projet de traduction, des journées où la tâche se révélait plus ardue, de mes

nombreux doutes. Je peux savoir, en me replongeant dans mon carnet, quels jours je suis allée nager sous la verrière en quête d'inspiration. J'y raconte aussi les excursions en montagne de notre petit groupe tricoté serré. J'y précise avec qui j'ai partagé tel ou tel repas. Au gré des pages, je me remémore les détails amusants de nos soirées bien arrosées dans le *Writers' Lounge*, les chansons que nous y avons entonnées en chœur. Je m'étonne encore de toutes les coïncidences qui m'ont menée jusque-là, et qui continuaient de se multiplier pendant la résidence, la plus étonnante étant certainement la découverte d'un confrère jumeau – né le même jour et la même année que moi, à quelque 8 000 km de distance.

Le solstice étirait nos journées vail-lantes mais ludiques, la rivière Bow s'écoulait au gré de nos conversations sur les canons de la littérature. Nous nous réunissions en tables rondes, et je posais mille et une questions. Tout me fascinait. Mes collègues m'émouvaient, me faisaient rire, m'éblouissaient – j'éprouvais chaque jour davantage d'admiration et d'affection pour chacune et chacun d'entre eux. J'ai aussi écrit, dans les Rocheuses, quelques poèmes dont je suis toujours fière.

Il existe une photo magnifique où l'on distingue cinq membres de notre groupe, de dos ou de profil, accoudés à un belvédère. J'en suis. Je tends la main, comme si je tentais d'attraper les nuages, de saisir cet instant de pure félicité. Tant de fois le ciel s'est fait complice de nos émerveillements. En faisant naître un arc-en-ciel à la fenêtre du restaurant. En nous faisant cadeau de ses étoiles filantes. En nous laissant admirer la plus belle des aubes, les yeux dans l'eau, après notre dernière soirée ensemble.

Les années ont passé. La vie, la maternité, le travail, bref, les circonstances ont fait en sorte que ma seule et unique expérience de résidence aura été celle-ci. Trois merveilleuses semaines que je chéris, et grâce

auxquelles j'ai connu des personnes extraordinaires avec qui je garde le contact.

Si le ciel veut bien que je retourne en résidence un jour, je ne manquerai pas de me faire scribe une fois de plus, pour traduire en souvenirs tous ces moments de bonheur. ♦

Méthodes révolutionnaires pour nettoyer votre piscine – souvenirs d'une résidence

Aude Fondard partage son expérience d'une résidence en Grèce pour traduire la pièce d'une dramaturge aux visées décapantes. La vision que la traductrice a de la Grèce l'est autant.

Kerkyra, me voilà, j'arrive grâce au programme Levée d'encres. Merci ATLAS ! Je suis très heureuse que mon projet de traduire des extraits d'une pièce de théâtre ait convaincu.

C'est formidable d'être dans le pays pour me reconnecter à la langue courante et intégrer le ton des témoignages de la pièce, formidable de ne pas être chez moi, dans mes habitudes quotidiennes. Au fil des jours, je note que pour être concentrée ce n'est pas un lieu fixe qu'il me faut, car je peux traduire en train ou en bateau – c'est de lumière dont j'ai besoin.

Au fil des jours, je note aussi qu'il est étrange d'aller en zone touristique pour travailler, pratiquer une activité qui n'a rien à voir avec cette industrie. C'est étrange d'être seule et c'est parti pour quinze jours de solitude.

Souci dès le lundi, jour officiel du début de ma résidence. Le musée Solomos refuse finalement ma présence, car la Société d'études corfiotes juge que mon projet n'est pas assez proche de Solomos, pas assez noble pour côtoyer les livres, meubles et tableaux du poète maudit qui a rédigé l'Hymne à la liberté en 1823. Ce texte

est à la base d'un des chants de la pièce que je souhaite traduire.

Je me passerai donc de bureau au musée Solomos. De toute façon, je suis une traductrice nomade.

La traduction, ha ! Je compte en feuillets le nombre de pages à décortiquer pour réussir. Le mot « réussir » me fout en boule. Je ne veux pas réussir : je veux entrer dans le texte, la peau des personnages, donner à entendre en français ce qui ne va pas en Grèce et que l'autrice expose dans sa pièce au vitriol : *Méthodes révolutionnaires pour nettoyer votre piscine* d'Alexandra K*

À mesure que j'avance, plusieurs questions émergent. Pourquoi traduire du théâtre si je n'ai pas prévu de monter cette pièce ? Pour donner à découvrir une autrice qui en dit long sur l'état de son pays ? Mais si la pièce est adaptée, elle sera révisée pour convenir aux comédiens et comédiennes, elle passera par une étape d'écriture de plateau, non ?

Qu'est-ce que cela implique de traduire du théâtre ? De la langue soi-disant orale, évocatrice d'une époque, et pourtant universelle. Je me heurte aux obstacles nommés Oralité. Argot. Répétition. En grec, il est d'usage de répéter des mots dans la conversation.

Est-ce que je dois m'y tenir ? À quel moment la répétition ne fonctionne-t-elle plus sur un plateau français ? Au fil de l'apparition du texte en français, la comédienne en moi se demande, est-ce que l'on dirait comme ça ? Comment se jouerait l'affrontement fille-père à la fin ?

Certaines de ces questions trouveront des réponses six mois plus tard... lorsque je contacterai un metteur en scène italien, qui aura lu la pièce (en italien) et cherchera une traduction en français afin de la monter à Marseille. Ô Joie !

Une semaine plus tard, je quitte Corfou pour Ioannina. J'en rêve depuis des années, le cœur des montagnes, le cœur de l'Épire, le lieu de résidence d'Ali Pasha, c'est aussi ça, la Grèce.

Pas que des îles régentées par et pour les touristes. Il y a de vraies gens, des feuilles qui tombent des arbres, des enfants qui vont à l'école, des graffitis anti-pass vaccinal. Il y a des squats, des affiches contre la culture du viol, des soirées gothiques et Antifa.

J'arrive au crépuscule. Les derniers rayons rosissent les crêtes autour du lac. La quiétude m'inspire. Tout le monde me parle grec. Et c'est là que la traduction se fait. Sans distraction ou

presque. Sans plage idyllique. Je serais volontiers restée une semaine de plus. Mais il me faut revenir en France. Les étapes de nettoyage du texte, relecture et amélioration, ce sera pour Marseille, lorsque le premier jet aura mûri. ♦

De FILIT à DÉCLIC, sur les chemins sensibles de l'amitié et de la traduction

RÉCIT PAR LAURE HINCKEL

À travers l'évocation de dix éditions du Festival International de Littérature et de Traduction de Iasi (FILIT), Laure Hinckel, traductrice de littérature roumaine, montre combien la traduction peut fédérer le grand public d'un festival et conduire, grâce aux rencontres qu'il permet, sur les chemins inédits de la création artistique.

Il est un festival littéraire, là-bas, à l'autre bout de l'Europe – du moins, quand on se place en France – qui est aussi un des très grands festivals de traducteurs, de traduction, par les traducteurs et pour les traducteurs. Ne fronchez pas les sourcils, cher lecteur, devant cet assaut de répétitions : chaque petit mot a ici son importance. Je n'évoque pas ici un festival qui fait venir les traducteurs des écrivains étrangers invités, ou qui proposerait, le temps d'une matinée, une table ronde faisant intervenir des traducteurs sur leur métier, ou qui les emploierait comme interprètes. C'est aussi cela, mais pas que cela. Attention, cher lecteur, cet article va vous obliger à faire de la gymnastique pour voir les choses sous un autre angle : je parle d'un festival littéraire où se retrouvent les traducteurs du roumain. Je n'ai pas connaissance dans notre partie du monde d'un festival s'intéressant aux traducteurs qui portent les œuvres françaises en italien, en espagnol, en roumain, en norvégien, en russe, en chinois... Pendant les quatre jours ou cinq jours de la parenthèse bénie du FILIT, les traducteurs du roumain, qu'ils soient français, italiens, espagnols, norvégiens, néerlandais, polonais etc. se parlent, plaisantent, déjeunent, dînent, boivent, rient et débattent en roumain, leur langue d'élection. Et leur public, constitué de personnes de tous âges, est extrêmement nombreux. Il vient en premier lieu rencontrer et écouter les écrivains et les traducteurs. Le festival a en effet une très petite partie "librairie". (La vente des livres n'est pas son affaire, il y a pléthore d'offre dans les librairies de la ville). Le public se presse donc dans toutes les rencontres pour entendre parler de littérature. Car on parle littérature en plongeant au cœur des textes, en parlant de leur motivation, de leur structure, de leur mélodie interne. On n'a pas besoin ici de passer par le biais des à-côtés *people* ou politiques pour intéresser les lecteurs.

Depuis onze ans, le Festival International de Littérature et de Traduction, dont le sigle FILIT, par bonheur, fonctionne également bien en français, déploie donc à Iași, dans le nord-est de la Roumanie, un ample dispositif qui se concrétise aussi, au cours de l'année civile, en résidences et ateliers pour les traducteurs. À noter qu'il entraîne avec lui une foule de bénévoles, majoritairement des lycéens et des étudiants, mais aussi des adultes bienveillants : ils sont, le temps du Festival, les anges gardiens des invités et les ambassadeurs du Festival auprès du grand public.

Iași, c'était la capitale de la principauté de Moldavie, avant qu'elle ne devienne avec sa voisine du sud, la Valachie, puis la Transylvanie, au fil du XIX^e siècle, lors d'une première union en 1857, puis en 1918 lors du Traité de Versailles, l'État moderne connu sous le

nom de Roumanie. Iași est restée la capitale de la région, et c'est un grand centre culturel et universitaire.

Le cadre de cet article est trop étroit pour dire ce qu'est la vitalité intellectuelle et artistique de cette ville posée sur sept collines. C'est aussi la ville qui connut malheureusement un des pires pogroms du XX^e siècle. C'était en juin 1941. Là encore, ce n'est pas le sujet de cet article, mais je dois mentionner l'important travail de mémoire commencé justement par le Musée de la littérature roumaine de Iași qui est l'organisateur du festival FILIT, et dont j'ai pu voir en 2022, lors de la 10^e édition, les travaux de recherches, les expositions, les lieux de mémoire. J'ai même lu un très émouvant recueil de textes publié sur ce sujet et pour lequel je cherche un éditeur en France.

J'ai eu la chance de voir ce festival être imaginé, puis organisé, financé, développé par trois écrivains que je peux compter parmi mes amis et dont j'ai traduit les textes : Dan Lungu, Lucian Dan Teodorovici et Florin Lăzărescu. Ils ont chacun leur chemin d'écrivain mais ils sont unis comme les doigts de la main pour cette cause culturelle qu'est le FILIT.

UNE INÉDITE CAPITALE DE LA LITTÉRATURE

Tous les trois ont fait preuve d'un esprit d'initiative et organisationnel remarquable pour donner corps à une simple idée : créer un festival d'écrivains, de poètes, d'essayistes, de traducteurs, où sont évidemment aussi conviés des éditeurs, des agents littéraires et des libraires. Une simple idée qui requiert de l'implication et donc de la générosité, une forme de civisme, beaucoup d'inspiration et de modestie. Ce sont parfois des denrées rares. En Roumanie comme ailleurs.

Dès la première édition, en octobre 2013, le Festival surprit par sa réussite. Ulrich Schreiber, fondateur et directeur du Festival international de littérature de Berlin, une des plus grandes manifestations culturelles d'Europe, remarquait ceci : "La presse internationale a été quelque peu prise de court puisque personne n'imaginait qu'une telle chose puisse être possible à Iași, ville dont on entendait parler pour la première fois." J'étais aussi de l'édition 2014, que je ne voulais pas manquer, après celle de 2013, mémorable. Alors je me suis fait accréditer comme journaliste (mon premier métier). Je voulais être là-bas pour voir Herta Müller, l'écrivaine roumaine de langue allemande

et prix Nobel de Littérature 2009. Mon article dans *Livres Hebdo* rendait compte d'une surprise équivalente à celle d'Ulrich, car il avait été assez difficile d'expliquer à la rédaction qu'il était légitime de parler de ce festival : "FILIT laçi capitale inédite de la littérature européenne".

FILIT devint un lieu où les écrivains de tous pays viennent avec plaisir et d'où ils repartent enchantés : comme nous, les traducteurs, ils sont ébahis par la foule qui se présente à tous les ateliers, tables rondes, soirées littéraires. Les grands entretiens dans la belle salle à l'italienne du théâtre de Iași se tiennent à guichets fermés.

C'est un festival qui a invité (et rétribué ou, du moins, défrayé) au fil du temps en moyenne seize traducteurs du roumain de tous pays pour chacune de ses éditions. L'édition 2021 marquée par le Covid n'en invita que trois. En 2016, alors que cette réussite était attaquée par des intérêts politiques obscurs visant à saper ses sources de financement, j'étais en résidence de traduction et j'eus l'occasion d'aller défendre le festival sur le plateau d'une chaîne de télévision roumaine.

Côté écrivains, la liste des invités est prestigieuse : David Lodge, le prix Nobel de littérature Herta Müller, la Polonaise Olga Tokarczuk, le Bulgare Georgi Gospodinov, l'Ukrainien Andrei Kurkov, le Hongrois Attila Bartis, le Suédois Aris Fioretos, le Somalien de langue anglaise Nuruddin Farah, les Français Jean Mattern, Jean Rouaud, François-Henri Désérable, Romain Puertolas... D'autres prix Nobel y ont participé : Svetlana Aleksievitch, bien connue pour son œuvre mémorielle, et Gao Xingjian, dissident chinois devenu écrivain français... La liste n'est pas exhaustive, puisque deux mille invités se sont retrouvés à Iași en dix années de FILIT. Et parmi eux, il y a eu bien sûr tout ce que la littérature roumaine compte de merveilleux écrivains et poètes : Mircea Cărtărescu, Andrei Dosa, Matei Vișniec, Mugur Grosu, Ștefan Agopian, Simona Sora, Ștefan Manasia, Emilian Galaicu-Păun, Doina Ruști, Marin Mălaicu-Hondrari, Ioana Nicolaie, Andrei Crăciun, Cristian Teodorescu, Florin Iaru et tant d'autres.

LE TRADUCTEUR DE DÉDICACES

Nombre des traducteurs du roumain dans les autres langues que la mienne sont devenus au fil du temps des amis. Nous sommes liés par la langue que nous avons apprise et dont nous traduisons tous des livres fabuleux. Même si nous ne nous voyons qu'une fois par an au mieux – et c'est souvent au FILIT, quand ce n'est pas au Salon du livre de Printemps (le Bookfest de Bucarest) – nous formons une petite communauté que les différents événements culturels ont renforcée. Cela fut par le passé la première rencontre internationale des traducteurs du roumain, à Paris, que Magda Carneci (une autre poétesse qui a donné beaucoup de son temps aux autres, et à l'époque c'était dans le cadre de l'Institut culturel roumain de Paris) m'avait chargée d'organiser. Ce furent les deux éditions d'une semaine d'ateliers organisées encore par l'Institut culturel roumain, à Venise, autour d'écrivains que nous avons en partage, Jan Willem, Steinar, Bruno, Inger, et les autres traducteurs (nous étions une quinzaine) : les romanciers Dan Lungu, Mircea Cărtărescu, Marin Mălaicu-Hondrari... Mais c'est bien entendu surtout le FILIT.

En 2022, le 21 octobre, Gabi Reigh, qui est traductrice de roumain en anglais, présentait avec moi un atelier *Ars traducendi* (des ateliers réputés depuis le début du festival). La bibliothèque du *Colegiul National de Iași* était pleine d'élèves, des adolescents tous captivés et particulièrement avides de participer, de donner leur interprétation, de nous questionner aussi sur nos propres choix de traduction : nous avons envoyé à leur professeur chacune un extrait de l'original roumain d'un de nos livres. Pour ma part, c'était un passage de *Melancolia*, de Mircea Cărtărescu, sorti chez Noir sur Blanc l'année précédente. Il faut comprendre que pour eux, il s'agissait d'un exercice de thème. Nous fûmes toutes deux, Gabi Reigh et moi, ébahies et heureuses de la qualité de leurs propositions. Nous retenons de cet atelier conjoint un sentiment d'émerveillement devant les possibilités créatrices de jeunes gens dans un contexte d'enseignement d'une grande qualité.

Cet exemple est l'un des multiples exemples des nombreux ateliers, rencontres et entretiens croisés que le FILIT m'a permis d'expérimenter depuis 2013. Et puis il reste des souvenirs particuliers. Comme les dîners avec François Weyergans qui fut l'un des invités privilégiés de la toute première édition. Comme j'avais traduit pour lui en français la dédicace que Lucian Teodorovici venait de lui faire, nous avons passé la soirée à

imaginer ce que pourrait donner mon idée soudaine d’une “nouvelle racontant ce que serait le job de traducteur de dédicaces”... Ou alors ceci, sortant de la bouche d’un des meilleurs conteurs de la littérature roumaine contemporaine, Cristian Teodorescu. C’était une belle tablée de traducteurs et d’écrivains dans les entrailles d’une auberge. Soudain, puisque la conversation roulait sur les instruments d’écriture, Cristian nous demanda : “Vous souvenez-vous des stylos chinois ?”. En Roumanie (et peut-être dans d’autres pays de la région) ces minuscules stylos à plume et à pompe (c’est-à-dire sans cartouche d’encre mais nécessitant d’avoir de l’encre liquide à pomper dans un encrier) sont comme une madeleine de Proust. Ils évoquent à la fois le déchirement du temps qui passe et la splendeur des souvenirs personnels qui, quoi qu’il arrive, quelque difficiles soient les circonstances, restent pour l’éternité nimbés d’une douceâtre présence, les rendant irremplaçables et ô combien chérissables. Chacun y allait de son exclamation, de son évocation, quand Cristian Teodorescu leva son épaisse main droite en montrant son alliance : “ Elle est faite de toutes ces plumes de stylo !”. L’histoire ne dit pas s’il fut obligé d’ajouter un peu d’or dans le creuset de ces plumes métalliques modestes et lyriques...

DES RÉSIDENCES DE TRADUCTION CHEZ DES PARTICULIERS

Un des fruits les plus étonnants de ces rencontres entre traducteurs d’une même langue est en train de mûrir, aujourd’hui même, sous la forme d’un projet personnel qui s’appelle “Décllic”. J’ai eu l’idée d’aller à la recherche de l’élément déclencheur de l’engagement de mes amis traductrices et traducteurs de littérature roumaine. Ceux que j’ai appris à connaître au fil du temps. C’est que je suis au carrefour de ces deux langues, la traduction et la photographie. Je vis au quotidien les deux sens de ce banal petit mot de décllic. Lorsque je cadre et découpe par mon regard ce qui m’aura “point”, comme disait Roland Barthes, il se passe la même chose que lorsque je choisis entre les termes *rose* ou *incarnat* pour le mot roumain *trandafiriu*. Ces deux gestes minuscules, réduits à la pression de mon index sur le déclencheur ou au fait de sauvegarder un mot plutôt qu’un autre procèdent de la création de sens.

Je vois le traducteur comme un révélateur. Il ajuste l’intensité, joue sur le contraste, respecte le grain, s’arrête à temps – car il ne doit pas forcer le trait. C’est l’alliance entre

ces deux disciplines artistiques qui m’a donc donné l’idée d’aller chercher ce moment décisif où le traducteur choisit une langue. À chacun de mes confrères norvégien, italien, néerlandais, turc, britannique, bulgare etc. j’ai donc demandé quel a été ce déclic pour la langue roumaine. Je sais qu’ils portent chacun une icône sensible où gît ce moment précieux. Cet instant où leur choix s’est manifesté en faveur de la littérature roumaine, je me déplace pour aller le photographier. Le second volet de ce projet né de la fréquentation de mes amis traducteurs du roumain consiste à réaliser leur portrait, comme on fait le portrait d’un écrivain, dans leur intimité, sous le “fanal bleu” cher à Colette.

Mais je souhaite conclure sur ceci : non seulement le FILIT est un grand et beau festival, mais en plus il organise pour les traducteurs du roumain de tous pays des résidences de traduction. Certaines ont lieu dans des locaux adjoints aux diverses maisons littéraires et mémorales ou musées de Iași et dans tout le département. Mais il y a plus original encore : les résidences de traduction dont les partenaires sont des personnes, des particuliers prêts à héberger une traductrice ou un traducteur pendant un mois entier.

Durant l’été 2016, j’ai donc eu la chance d’être acceptée dans une de ces résidences. J’ai passé certains des jours les plus délectables de ma vie dans un minuscule village de Bucovine, entre prairies et forêts abruptes pleines de champignons. Mon hôtesse – incroyable hasard de la vie, fut Doina Jela, une des voix de Radio Free Europe que j’écoutais autrefois, durant les dix années de mon séjour à Bucarest. J’ai passé le temps de cette résidence à relire les épreuves de ma traduction *Hotel Universal*, de Simona Sora, à commencer de traduire les *Enseignements d’une ex-prostituée à son fils handicapé*, de Savatie Baștovoi, à écrire la préface au livre *Histoires vraies* composé après 40 heures de travail en prison auprès de détenus roumanophones à Marseille et Tarascon, et aussi, beaucoup, à parler avec cette extraordinaire femme, écrivain, journaliste, editrice dotée d’une grande expérience et d’une grande générosité. Son livre *Telejurnalul de noapte* reste, avec les recueils de chroniques de Monica Lovinescu, une référence pour moi lorsque je cherche à retrouver ce qu’était la position d’un intellectuel durant les années du totalitarisme communiste en Roumanie.

L’évocation reste brève. Je suppose qu’elle rend compte malgré tout de l’intensité de l’expérience. Tout cela (et tout ce que je n’ai pas eu l’occasion de raconter), je le dois à l’existence de ce Festival pas comme les autres, le FILIT. ♦

Zagreb zauvijek – déambulations traductives

RÉCIT PAR MARIE KARAŚ-DELCOURT

Entre tramway bleu, rock ex-yougo et terrasses de café, Marie Karaś-Delcourt, nous guide dans Zagreb à la rencontre des pionnières de la nouvelle littérature féministe croate rencontrées lors d'une résidence de traduction littéraire au DHKP¹.

1. Društvo hrvatskih književnih prevodilaca.

Décembre 2022. Je découvre sur le site de RECIT (Réseau européen des Centres internationaux de traducteurs littéraires) que l'Association croate des Traducteurs, sous l'impulsion de sa coordinatrice Ursula Burger – également traductrice littéraire –, accueille depuis un an à Zagreb des traducteurs de tous les pays. En trois battements de cils, j'envoie ma candidature.

Mi-janvier 2023 : candidature acceptée, mais il me reste tout juste un mois pour organiser mon départ. Un mélange d'excitation et d'appréhension me gagne. Presque dix ans que je ne suis pas retournée à Zagreb, ville de mon « Erasmus » à moi (la Croatie n'étant pas encore entrée dans l'Union européenne au printemps 2014, les échanges linguistiques et universitaires s'effectuaient par d'autres biais).

À travers la vitre embuée, j'ai l'impression que l'Europe s'étend comme du chewing-gum entre les Alpes autrichiennes enneigées et les campagnes slovènes où les champs de blé se perdent dans l'horizon. Parce que c'est l'idée même des longs voyages en bus même qui me plaît ; la nuit qui se confond dans le jour, les aurores qui se mêlent aux crépuscules. L'arrivée à la frontière slovène me donne toujours la chair de poule. Ça se rapproche, ai-je pris l'habitude de me dire à chacune de mes expéditions vers l'ex-Yougoslavie. Des mots se bousculent et viennent se cogner dans ma tête, des mots qui sentent la joie, des mots qui tournent comme un *kolo*² et qui résonnent comme un rock ex-yougo.

Lundi 20 février 2023. 18 h 30. À la station de bus après vingt-deux heures de voyage. Je me l'étais promis il y a longtemps déjà. Je continuerai à voyager en bus, à me perdre dans les tourments d'une époque que je n'ai pas connue et à échanger avec le moindre sourire qui passe devant moi sur une aire d'autoroute ou lors d'une fouille de bagages interminable, quand même le chien policier ne sait plus où donner du museau au milieu de ces kilomètres de valises, sacs à dos et autres cabas remplis d'*ajvar*³ ou de cigarettes.

2. Famille de danses qui se pratiquent principalement en rond et parfois en arc de cercle ou en spirale.

3. Considéré comme le caviar rouge des Balkans, l'*ajvar* (à l'origine apparu au XIX^e siècle, il serait une dérivation d'*havyar*, qui signifie caviar en turc) est un condiment à base de poivrons rouges, d'aubergines grillées, de piment et d'ail, écrasés en purée puis mijotés. Il existe de nombreuses recettes et chaque région s'en tient à sa propre tradition.

« Tu te reconnais dans l'espèce / [...] Aux arrêts de tramway/Tu es plusieurs à attendre/ Tu es plusieurs à descendre », écrit Jean de Breyne à propos de Zagreb dans son recueil *Bonté de la ville*. Ce tramway bleu, témoin d'un autre temps, qui serpente à travers la cité depuis plus d'un siècle et qui relie ses différents quartiers, c'est tout une boîte à souvenirs. Combien d'heures à traîner mes guêtres sur les pavés ou dans les *kafane*⁴ en quête de l'autre ? Dans une salle de concert où je devine à peine le chanteur de punk hardcore tant la fumée des cigarettes écrasées m'aveugle, je tente de distinguer les paroles, les oreilles perforées par un son venu tout droit des entrailles de la Terre. Les cafés offerts par des inconnus sur un coin de table et les discussions spontanées à toute heure ne cessent de renverser mon sablier : *dobrodošla*⁵, je suis bien rentrée !

Si je retrouve d'emblée mes repères dans les rapports humains, une question me taraude : à quoi ressemblent les vitrines des librairies de la capitale depuis ces dernières années ?

Une nouvelle vague d'écrivaines militantes et féministes : entre l'intime et le politique

La littérature du XXI^e siècle sera féministe ou ne sera pas, pensais-je. En glanant quelques adresses de libraires et de bibliothèques, je me rends compte que la plupart des gros titres sont représentés par des best-sellers vendus dans le monde entier et traduits dans des tas de langues. Mais heureusement, il subsiste quelques lieux comme la librairie anarchiste Što čitaš ? dont le jeune couple de libraires n'hésite pas à vous guider à travers les piles de manuels, d'essais et de recueils, ou Booksa, le café littéraire où l'on peut lire et boire. Ces lieux s'organisent et participent à l'émergence de toute une génération d'écrivaines et de chercheuses, bien souvent militantes, qui continuent de s'inscrire dans le champ de la littérature post-yougoslave depuis une quinzaine d'années. Des textes dramaturgiques aux accents politiques retentissants comme ceux de Dorotea Šušak, Maja Pelević ou Staša Bajac jusqu'aux révélations poético-féministes de Monika Herceg, Radmila Petrović ou Marija Dejanović en passant par l'émergence de romans ayant pour sujet des protagonistes féminins incontournables (*Adios Cowboy*

4. Cafés traditionnels des Balkans apparus lors de l'occupation ottomane et dont l'étymologie provient du turc *kahvehane*, qui peut se traduire par « salon de café ».

5. « Bienvenue » en serbo-croate

d’Olja Savićević, *Psi* de Dora Šustić, *Sinovi*, *Kceri* d’Ivana Bodrožić), plusieurs personnalités se détachent et donnent le ton.

Gardant en filigrane la traduction de l’un des poèmes (*Toi qui as des mains plus innocentes*) de Vesna Parun, poétesse libertaire yougoslave née en Croatie en 1922 – et l’une des premières femmes écrivaines à se revendiquer féministe, anti-nationaliste et à pouvoir exercer cette fonction dans l’espace yougoslave – j’ai pris conscience du rôle que pouvait jouer la traductrice ou le traducteur qui fait découvrir un texte de cette portée et le transmet à un autre lectorat. C’est à partir de cette publication dans la revue CAFÉ que je me suis résolue à ne plus traduire que des autrices.

Cette résidence me laissait la possibilité d’entrer au sein de ce groupe d’écrivaines, d’explorer leurs sensibilités, leurs manières de composer entre différents modes de vie à travers leurs propres perspectives sociales et politiques. Génération d’après-guerre qui, pour la grande majorité, a vécu une partie de son enfance pendant la guerre (1992-1995) et qui tente de se frayer un chemin à travers l’écriture et l’engagement.

C’est en 2021 que je rencontre le nom de Monika Herceg pour la première fois. Je cherchais une nouvelle voix à soutenir et ce nom est apparu au détour d’une conversation par mail avec Maja Pelević, l’autrice dont ma traduction *Peau d’orange*, sélectionnée par Eurodram⁶, m’avait valu le coup de fil des éditions l’Espace d’un instant afin d’y être publiée. Maja m’avait conseillé la lecture de ses récentes pièces comme *Mama, smijemo li danas umrijeti* qui n’avait pas été traduite en français et qui dénonçait les conditions de vie des réfugiés et des migrants, hommes et femmes, arrivés à la frontière croate par la tristement célèbre route des Balkans. Bouleversée et séduite par l’écriture et la puissance du texte, j’ai décidé d’en soumettre la traduction à plusieurs appels à candidatures en résidence. La durée de séjour que proposait le DHKP se limitait à un mois maximum, un délai trop limité dans le cadre d’une traduction théâtrale. C’est l’une des raisons qui m’ont poussée à m’orienter vers la traduction d’un recueil de poèmes, avec l’intention de choisir de traduire ceux qui m’inspiraient curiosité et questionnements.

6. Réseau européen de traduction théâtrale.

Traduire le recueil *Lovostaj (Période de chasse interdite)* – dont la dédicace est adressée à sa fille et aux poétesses – a été un choix motivé par la volonté de donner de la visibilité aux valeurs féministes, pacifistes et pro-environnementales de l'autrice. Dans cette polyphonie de voix féminines, la science, la politique, l'anthropologie et la mythologie s'entremêlent et s'incorporent. Car il s'agit bien de corps dans ce recueil. Période charnière dans la vie d'une femme à la fois remise en question, célébrée, « maternalisée » ou exposée, Monika Herceg ne cesse de la déconstruire au gré des différents thèmes qu'elle aborde. C'est cette organicité qui me touche et qui tend à rendre le travail traductif si minutieux. Par ailleurs, les diverses figures féminines qu'elle convoque (saintes, mathématiciennes, déesses) sont autant d'images et de destins qui renvoient à un imaginaire féminin qu'il m'a été également précieux de découvrir et de présenter.

Encore un poème avec deux inconnues : l'expérience de l'atelier à plusieurs mains en français

En partenariat avec les universités de Zadar et de Zagreb, la résidence offre aux traducteurs et traductrices l'opportunité de présenter leur travail lors d'ateliers de traduction et de rencontres avec les étudiants de traduction littéraire. Ainsi, Vanda Mikšić, maîtresse de conférences, professeure et responsable du master en langue et littérature françaises en filière traduction à Zadar, me propose d'intervenir et me présente aux responsables et coordinateurs de la filière de l'université de Zagreb, Alexis Messmer et Ivanka Rajh. Ce duo franco-croate me rappelle ce que les rencontres interculturelles font de mieux. L'ambiance est chaleureuse et, autour d'un verre de vin, nous abordons l'organisation de l'atelier. Mes précédentes expériences en tant qu'animatrice d'atelier de traduction me rassurent, mais faute de temps, il faut choisir un poème dont la densité permette aux étudiantes de pouvoir s'y plonger suffisamment pour en extraire l'arôme.

Još jedna pjesma s dvije nepoznanice : Encore un poème avec deux inconnues. Un poème en dix-neuf vers libres. Ce titre, on dirait presque des maths. C'est que Monika Herceg était étudiante en physique avant d'entrer sur la scène littéraire et cet univers ne lui est pas totalement inconnu, justement. Après une présentation de l'autrice et de mon parcours de traductrice, je pose pêle-mêle les jalons de cette heure d'échanges autour des enjeux de la traduction poétique.

Les étudiantes connaissent déjà bien l'autrice qu'elles suivent pour la plupart sur les réseaux sociaux et le poème a l'air de leur plaire. À l'issue d'un bref tour d'horizon du vocabulaire, je m'aperçois que la plupart possèdent un solide bagage linguistique, ce qui me réjouit et me permet de pousser plus loin la réflexion. Les timides propositions de traduction se transforment en un véritable jeu de va-et-vient entre le texte et la traduction de chacun. L'heure tourne et nous parvenons à traduire l'ensemble du poème, non sans avoir pris le temps de le lire à voix haute. L'expérience semble avoir été convaincante : la partition à plusieurs mains a été jouée dans les règles de l'art.

En sortant de l'atelier, nous descendons les escaliers jusqu'à la librairie de l'université où Ivanka s'arrête et m'offre un recueil de la poétesse Tena Štivičić. Surprise et touchée par cette attention, je me dis alors que les langues qui se délient rapprochent et que le passage d'une langue à une autre ressemble à un voyage immersif en terre inconnue et dont l'autre nous sert de boussole.

« Demain à 11 h sur les marches de la Bibliothèque nationale ? Tiens, voici mon numéro. »

Couplée au sentiment de sororité croissant, cette proximité à la fois dans le genre et la génération renforce peu à peu mon degré d'implication au sein de mes recherches traductives et me pousse à suivre leurs combats à la fois en tant que femmes et intellectuelles. C'est ainsi qu'après avoir contacté Dorotea Šušak – dramaturge, doctorante et directrice du Centre d'études féminines aux côtés d'une équipe de chercheurs et de chercheuses qui travaillent sur les questions de genre – nous avons pu rapidement convenir d'un rendez-vous informel et riche en partages. Cette aisance relationnelle, je l'ai retrouvée chez toutes les autrices ou personnalités rencontrées au fil de mon séjour en Croatie, mais également au sein des pays de l'espace post-yougoslave. Si contacter une autrice ou un auteur est chose aisée – surtout en tant que locutrice française, car l'intérêt pour la culture et la littérature françaises reste élevé – se rencontrer autour d'un café l'est encore bien davantage. Le café, élément de sociabilité infaillible et accélérateur de rencontres.

Toutefois, menant une vie sur plusieurs fronts, Monika Herceg ne pouvait m'accorder que quelques minutes. Juste assez pour me remettre deux ouvrages dont le recueil de poèmes sur lequel je travaillais. Cette brève entrevue facilitée par nombre de mails expédiés et étalés entre juillet 2022 et janvier 2023 est un témoignage de plus dans la

facilité et la simplicité des rencontres, héritées, selon mon hypothèse, de la culture socialiste et de l'époque titiste. Ainsi, la communication bien établie et la mise en place d'une relation qui laisse circuler les idées à chaque proposition traductive ont représenté des bases indispensables au bon déroulement de mon travail.

S'il fallait une exception qui confirme la règle (de genre et de génération, entendons-nous bien), elle prendrait la forme d'un vieux monsieur élégamment vêtu, au regard doux, et qui, d'un pas incertain, s'avança vers moi le dernier soir de mon séjour. L'association recevait un groupe de traducteurs et traductrices croates qui semblaient discuter avec emphase de leurs trouvailles et de leurs anecdotes respectives. Dans la cuisine de l'appartement, j'attendais que l'eau des pâtes se mette à bouillir, la tête pleine de pensées futiles et le regard vidé par la fatigue. Il me dit dans un français déconcertant :

- **Lui** : Bonsoir. Comment vous appelez-vous ?
- **Moi** : Marie...
- **Lui** : Vous êtes française ?
- **Moi** : Oui et je suis ici depuis deux semaines.
- **Lui** : Ah ! Vous êtes résidente, bienvenue ! Vous traduisez quel genre ?
- **Moi** : Principalement des pièces de théâtre et des poèmes, mais aussi des chansons. Et vous ?
- **Lui** : Enchanté, moi je m'appelle Mate⁷, je suis un grand admirateur de la langue française et anglaise et j'ai traduit tout l'œuvre de Shakespeare et de Rabelais.

Je souris, béate et bêttement, on se serre la main, il retourne vers le salon. Je venais sans le savoir de faire la connaissance du plus grand traducteur en croate, et moi, je retouruais à l'eau de mes pâtes qui avait bien trop bouilli. ♦

7. À ce jour, Mate Maras est le seul traducteur de langue croate à avoir traduit les œuvres complètes de William Shakespeare. Il a notamment traduit de nombreuses œuvres classiques et contemporaines de l'anglais, de l'italien et du français vers le croate telles que *Le Paradis perdu* de John Milton, (Zagreb, 2013), *Ivanhoé* de Walter Scott (Zagreb, 1987, 2000, 2004), *Le livre de la jungle* de Rudyard Kipling (Zagreb, 2004), *Miss Dalloway* de Virginia Woolf (Zagreb, 1981), *Kafka sur le rivage* d'Haruki Murakami (traduit de l'anglais, Zagreb, 2009), *Feu pâle* de Vladimir Nabokov (Zagreb, 2011), les *Gargantua et Pantagruel* de Rabelais en 2004, *Du côté de chez Swann* la même année et *La chanson de Roland* en 2015.

FESTIVALS

Un compagnonnage de vingt ans avec les littératures d'Amérique

ENTRETIEN AVEC FRANCIS GEFFARD,
PAR CARLA LAVASTE

Pourquoi et comment décide-t-on de lier sa vie personnelle et professionnelle au fol engagement d'un festival ? Francis Geffard, fondateur et directeur du festival America qui se tient tous les deux ans au mois de septembre à Paris le dit : « Cela ne fonctionne que parce qu'il y a une équipe de frappadingues qui acceptent tous les ans d'y consacrer leur vie quotidienne. Seul on ne fait rien. » Carla Lavaste est allée lui poser ses questions.

Si vous êtes comme moi, sans doute serez-vous d'accord pour dire que le festival America, c'est un peu le rêve éveillé du traducteur anglophone américanophile, ou, si vous êtes plus prosaïque, le buffet all-you-can-eat de la production littéraire du continent nord-américain, agrémenté de rencontres avec des acteurs qui contribuent à alimenter la réflexion sur des sujets de société dont certains écrivains se font écho.

Avec lui, en effet, tous les deux ans, l'Amérique débarque à Vincennes, en région parisienne où elle investit trois jours durant tout ce que la ville compte d'espaces destinés à l'accueil du public, de la mairie et son esplanade à la médiathèque en passant par les locaux d'associations de quartier. Mais attention, il ne s'agit pas de n'importe quelle Amérique. Celle que nous apporte sur un plateau le créateur et directeur du festival Francis Geffard et sa cohorte de bénévoles et de partenaires est certes celle des écrivains et des intellectuels, mais c'est aussi celle des minorités, des opprimés et des laissés pour compte, au premier rang desquels figurent les Amérindiens – un amour de longue date de cet homme affable et passionné – dans toute leur diversité. C'est une Amérique que l'on ne voit pas forcément quand on se rend notamment aux États-Unis, dans cette terre de tous les excès, tout autant fantasmée que honnie en France et ailleurs dans le monde. Si l'on s'en tient aux États-Unis, pays constitutif de l'ADN du festival sans pour autant, loin de là, représenter l'intégralité des territoires culturels qu'il couvre, le festivalier aura la chance d'entendre et de rencontrer une sélection des plus grands auteurs contemporains du pays, dont les problématiques sont tout à la fois singulières et universelles, d'où sans doute notre fascination continue pour leurs productions littéraires.

Et bien sûr, si je suis devenue, comme beaucoup d'autres de mes consœurs et confrères, si attachée à ce festival, c'est aussi parce que d'une certaine manière – je devrais dire d'une manière certaine – c'est que nous y sommes également à la fête, nous les traducteurs, étant donné que l'écrasante majorité des textes et des auteurs dont il est question sont anglophones, même si l'on peut y croiser des romanciers francophones canadiens, antillais ou même hispanophones. Pour les rendre accessibles à un public français, c'est donc bien à des dizaines de traducteurs qui ont mis toute leur énergie, leur savoir-faire et leur passion pour surmonter « l'épreuve de l'étranger » qu'il a fallu faire appel. Mais trêve d'auto-flagornerie ; l'idée ici n'est pas de parler de nous, mais bien plutôt du festival et de l'homme qui l'a rêvé : Francis Geffard.

Francis Geffard m'a donné rendez-vous dans les locaux d'Albin Michel, la maison d'édition pour laquelle il dirige deux collections, Terre indienne et Terre d'Amérique, respectivement depuis 1992 et 1996. Arrivé un peu en retard – fichu RER –, il se confond en excuses et nous installe dans une salle de réunion près de l'accueil. Dommage, je ne verrai pas son bureau que j'imaginais bien évidemment débordant de piles de livres, mais aussi avec des photos noir et blanc de paysages sauvages américains sur lesquels se détachent des silhouettes d'Amérindiens à cheval.

« D'une certaine façon, je suis devenu éditeur par accident », m'apprend-il en réponse à ma première question. « Mon premier métier, c'est la librairie. Quand j'avais vingt ans, j'ai ouvert Millepages, la librairie de Vincennes partenaire du festival dont je suis toujours le patron aujourd'hui. Je faisais des études de droit, mais je m'ennuyais à mourir. Mon rêve était d'être archéologue ou ethnologue, mais mes parents m'ont dit que c'était trop tard pour ça... En année de licence, je n'ai pas passé mes partiels de printemps et j'ai annoncé à mes parents que j'arrêtais mes études pour ouvrir une librairie... Ils n'ont pas été très contents. Nous n'avons pas communiqué pendant six mois, je crois », conclut-il avec un éclair de malice dans les yeux.

De son propre aveu, les livres ont toujours tenu une part importante dans sa vie ; étudiant, en plus d'être un « rat de bibliothèque », il a travaillé en librairie, ce qui a nourri son fantasme de devenir libraire. « Finalement, du fantasme à la réalité il n'y a eu qu'un pas quand j'ai compris que le droit n'était vraiment pas fait pour moi », reconnaît-il.

SANS L'AMÉRIQUE, JE NE SERAIS PAS DEVENU ÉDITEUR

Cette aventure a aussi coïncidé avec sa découverte des États-Unis, pays pour lequel il a toujours eu un fort tropisme – adolescent, F. Geffard était déjà fan de littérature américaine. Steinbeck et Hemingway, pour ne citer qu'eux, faisaient partie de son Panthéon littéraire – et où il a pris l'habitude, année après année, d'écumer les librairies. « Pour 20 à 40 dollars, on avait alors un sac postal de 40 à 50 kg, c'était le tarif imprimé. C'est alors que j'ai commencé à lire des auteurs non traduits. À l'époque, la littérature étrangère tenait une place tout à fait différente, il n'y avait que les grosses maisons comme Gallimard avec la collection Du monde entier, Flammarion, ou Stock avec le Cabinet cosmopolite qui en publiaient. De plus, dans la plupart des cas, les auteurs étrangers

n'étaient publiés en France qu'à partir du moment où ils avaient du succès dans leur pays. C'est comme cela qu'on les découvrait avec leur troisième, quatrième, voire cinquième roman, comme cela a été le cas avec John Irving et *Le monde selon Garp*, par exemple », se remémore-t-il.

Ce qui l'a tout de suite marqué, c'est qu'alors que la littérature afro-américaine était suivie et accompagnée en France depuis plusieurs années déjà avant la Seconde Guerre mondiale, personne ne s'était intéressé à la littérature des auteurs d'origine amérindienne tels que James Welch ou Leslie Marmon Silko, Louise Erdrich faisant à l'époque figure d'exception.

« C'est comme ça que j'ai commencé à faire le tour des maisons d'édition en proposant de faire traduire des auteurs d'origine autochtone qui, d'ailleurs, avaient déjà des agents. Finalement, ça n'a pas intéressé grand monde. Pour la plupart des éditeurs, les Indiens, c'était un truc d'adolescent, un peu folklorique. Personne n'avait conscience de la dimension politique de cette question ô combien importante dans l'histoire américaine et je dirais même dans la psyché du pays. Après avoir essayé de convaincre en vain des éditeurs, je me suis dit que j'allais proposer un projet de collection autour de ce monde-là, avec de la littérature, mais aussi des livres d'histoires et d'autres types d'ouvrages. Je tenais à ce que cela se fasse chez un éditeur indépendant. Étant moi-même libraire indépendant, c'était important pour moi. J'ai eu des retours assez positifs de maisons comme Phébus qui, à l'époque, était une maison importante en termes de littérature étrangère et de voyages et aussi des éditions Rivages qui venaient de voir le jour et également des Presses de la Renaissance... Mais je connaissais tous ces gens et ça m'embêtait, car je me disais que cela m'empêcherait d'avoir une relation « saine » avec eux. Comme j'ai eu aussi de l'intérêt de la part d'Albin Michel où je ne connaissais personne et qui avait le mérite d'être d'une part une maison indépendante et d'autre part une maison avec plus de cent vingt ans d'existence, qui plus est suffisamment généraliste pour que ce que j'apportais puisse s'y fondre, je suis donc entré chez Albin Michel en 1990 où j'ai publié deux ans plus tard, en avril 1992, le premier roman de James Welch, *L'hiver dans le sang* (traduit par Michel Lederer). Mon parcours d'éditeur est particulièrement lié à cet auteur. Après quelques années, j'ai aussi récupéré Louise Erdrich et j'ai publié Leslie Marmon Silko, David Treuer, Scott Momaday, Sherman Alexie, Tommy Orange... la liste est longue. C'est autour de cette littérature-là que mon travail a pris corps. Quand on est éditeur, on est toujours à la recherche de nouvelles voix ; on est comme des cochons qui cherchent des truffes. »

C'EST COMME ÇA QU'A FINI PAR GERMER L'IDÉE DU FESTIVAL AMERICA DE VINCENNES

« Dans les années 1980, on a reçu à la librairie Millepages, à Vincennes, alors qu'ils étaient inconnus au bataillon, des auteurs comme Toni Morrison, Russell Banks, Richard Ford, Paul Auster, John Irving, Thomas McGuane ou encore James Ellroy, pour ne citer qu'eux. Bien avant le festival America, ce lieu est devenu un endroit de passage pour ces auteurs américains, parce que la librairie défendait leurs livres, et que nous les accompagnions au fil de leurs publications. Quand j'ai créé la collection de littérature nord-américaine contemporaine Terres d'Amérique en 1996, tous les auteurs amérindiens y ont été transférés, auxquels sont venus s'ajouter un certain nombre d'auteurs Afro-Américains dont Colson Whitehead qui est devenu une figure emblématique de cette littérature ». Et de conclure : « C'est comme ça qu'a fini par germer l'idée du festival America de Vincennes ».

CETTE MANIFESTATION NE FONCTIONNE QUE PARCE QU'IL Y A UNE ÉQUIPE DE FRAPPADINGUES QUI ACCEPTENT TOUS LES ANS D'Y CONSACRER LEUR VIE QUOTIDIENNE

« On a décidé très tôt de ne le faire que tous les deux ans, car cette manifestation présente une particularité par rapport aux autres festivals littéraires : c'est la seule qui soit le fruit d'une équipe entièrement composée de bénévoles. Nous n'avons pas de permanents, pas de salariés, pas de charges sociales, rien. C'est ce qui nous permet de lever notre budget sans difficulté. Nous n'avons pas non plus de charges de fonctionnement, la ville de Vincennes mettant à notre disposition tous les lieux, y compris des bureaux. C'est vraiment moi qui ai porté ce projet, mais cela ne fonctionne que parce qu'il y a une équipe de frappingues qui acceptent tous les ans d'y consacrer leur vie quotidienne. Seul on ne fait rien. »

Dès sa troisième édition, le festival a vraiment pris forme en incarnant l'idée originelle de Francis Geffard : « Cette manifestation s'est imposée comme le festival littéraire de l'Amérique du Nord, avec des écrivains qui écrivent l'Amérique en espagnol, en français et en anglais puisque nous avons des auteurs qui viennent du Mexique, des États-Unis,

des Caraïbes et du Canada anglophone et francophone ». Par ailleurs, « le festival brasse également aussi bien des auteurs confirmés que de jeunes talents, ceux-ci étant chacun inscrits dans une programmation à la fois exigeante et représentative des sujets qui animent l'Amérique. C'est comme ça qu'on s'est mis en tête de varier la programmation à chaque édition, pour que l'on n'ait nous pas le sentiment de se répéter, et pour ne pas tomber dans quelque chose de trop confortable. L'on ne voulait surtout pas que cela devienne le Festival de Cannes de la littérature américaine, même si, bien entendu, l'on accueille des auteurs majeurs. Sur vingt ans, on a dû recevoir quelque six cents auteurs américains, certains très connus, d'autres moins. Ce qui est important, c'est de montrer à quel point la littérature est vivante et riche, dynamique. Par ailleurs, la littérature américaine est l'une des seules littératures universalistes au monde. Par définition, les Américains n'existent pas. Il y a les Indiens, qui étaient là avant et finalement cette littérature est riche de tous les récits et de toutes les histoires que les immigrants ont apportées avec eux, que ce soit des personnes déplacées malgré elles comme les esclaves noirs ou les travailleurs chinois ou des migrants volontaires. L'idée aussi est d'essayer de trouver des points de convergence avec nous. Parce que toute littérature n'est intéressante que si elle est enracinée dans quelque chose, mais avec suffisamment de talent pour qu'elle devienne universelle ».

Côté organisation, celle du festival représente « une montagne de détails extrêmement compliqués » qui demande un formidable réservoir d'énergie pour en venir à bout avec succès. Les responsables et bénévoles du festival prennent tout en charge, y compris l'organisation du voyage des invités (la dernière fois, il y en a eu quelque quatre-vingts), à l'exception du trajet d'arrivée de l'auteur (transport depuis et vers l'aéroport) et de sa première nuit d'hôtel, que les éditeurs sont tenus d'assurer. On ne s'étonnera donc pas d'entendre Francis Geffard reconnaître que tous sortent de chaque festival complètement « essorés », au point que si on leur faisait « signer un papier comme quoi c'est terminé, tout s'arrête là, on le signerait tous des deux mains. Parce qu'en gros, c'est comme passer sous un train ».

UN FESTIVAL QUI MET LES TRADUCTEURS À L'HONNEUR

D'un point de vue budgétaire, le festival est soutenu par quantité d'acteurs tant publics que privés au rang desquels figurent notamment la ville de Vincennes, le département Val-de-Marne, la région Ile-de-France, le CNL, la DRAC, la Sofia, les ambassades et les

structures d'aide à la littérature de tous les pays concernés, la radio, Téléràma ou encore la RATP. Comme le dit Francis Geffard, « on va chercher l'argent partout. On a fini par nouer des liens, mais au début il a vraiment fallu aller frapper aux portes avec son bâton de pèlerin ».

D'après lui, tout en proposant une programmation qui s'est enrichie au fil du temps aussi bien au bénéfice des auteurs que des festivaliers, le festival a su rester à taille humaine, aidé en cela par la multiplicité des lieux et la dimension limitée de la plupart des salles où se déroulent les rencontres. L'éditeur a également considéré dès le départ que le festival ne pourrait se faire qu'avec ceux « qui font et qui accompagnent les littératures américaines », autrement dit, avec les maisons d'édition. Ainsi, c'est généralement une réunion avec celles qui ont été associées au festival à un moment où à un autre (ce qui représente aujourd'hui, de facto, un certain nombre d'acteurs) qui ouvre les préparatifs de la prochaine édition du festival America.

« On leur présente les thèmes qui seront abordés en leur demandant de nous envoyer leur programmation jusqu'à fin 2024. À partir de là, on va "faire notre marché" en réfléchissant aux auteurs que l'on souhaite réunir autour de tel ou tel sujet. On n'invite pas les auteurs en se disant que l'on verra après ce qu'on fait avec eux – cela n'aurait aucun intérêt –, on part de thèmes et on voit comment on peut réunir des auteurs autour de chacun d'entre eux, ce qui demande un travail de programmation assez long. Puis, pendant plusieurs mois on lit beaucoup sur les écrivains dont les éditeurs nous ont parlé en se partageant autant que possible les lectures des ouvrages ; on lit également des articles, des interviews, des portraits ; il y a en a que l'on connaît aussi au fil du temps et l'on s'efforce vraiment de faire en sorte que les auteurs ne soient pas là par hasard et de ne pas les interroger sur des sujets qui n'ont rien à voir avec ce sur quoi ils travaillent. On s'efforce également de ne pas dépasser soixante-cinq à soixante-dix écrivains pour que chacun participe à au moins quatre rencontres, sachant que pour la majorité d'entre eux, c'est plutôt cinq. En 2022, on a eu énormément de représentants de communautés autochtones d'Amérique du Nord qui étaient là non pas pour défendre des livres, mais pour parler de thèmes précis ».

Dès le départ, aussi, le festival a mis les traducteurs à l'honneur, notamment en leur proposant d'accompagner leur auteur trois jours durant. Il y a également eu une volonté de faire en sorte qu'ils aient la possibilité de parler de leur profession et de montrer ce qu'est la traduction étant donné que beaucoup de gens ignorent ce que sont les enjeux

du métier. En cela, les joutes qu'organise l'ATLF (typiquement, il y en a deux par festival) et qui se tiennent toujours à guichet fermé constituent un formidable outil.

Les associations de libraires sont également associées, ces derniers venant de toute la région parisienne et même de Bretagne, de Grenoble, de Bourgogne ou encore de Lyon. Pour Francis Geffard, « il était inconcevable que Millepages gère à elle toute seule tous les stands des éditeurs, ne serait-ce que parce que cela aurait été éthiquement problématique et aussi parce que l'on n'a pas les ressources humaines pour faire face aux besoins. Pour les libraires, ce sont des efforts, mais ils sont partants. Pour peu qu'un auteur important de leur catalogue signe son dernier livre, c'est rentable pour eux ».

Enfin, le festival s'associe également le concours de la presse française, qui permet de tenir des débats labellisés et, pour le public, de rencontrer, à un moment ou à un autre, des journalistes de toutes les rédactions.

LE FESTIVAL EST UN OUTIL AU SERVICE D'UNE LITTÉRATURE

Francis Geffard envisage l'avenir sereinement, content d'avoir réussi à donner corps à ce projet de festival qui a su, dès le départ et de manière unique, impliquer tous les acteurs de la chaîne du livre, depuis les éditeurs jusqu'aux bibliothécaires en passant par les traducteurs et l'ATLF, les libraires et les critiques littéraires. Alors qu'avant, les écrivains venaient « trop souvent de manière ponctuelle et isolée », sans réelle possibilité pour les lecteurs de les rencontrer sur des débats autour de thématiques appropriées, le festival, véritable « outil au service d'une littérature où chacun trouve sa place au travers de débats, de tables rondes, de joutes de traduction, d'ateliers, etc. » a permis de « cristalliser la relation particulière que les lecteurs français entretiennent avec les littératures de ce continent-là ». À rebours des tendances au toujours plus et bien qu'approché par plusieurs villes alléchées par ce type de projet, Francis Geffard entend bien continuer à faire vivre le festival dans son format actuel « tant que l'envie est là ». ♦

Les 39^{es} Assises de la traduction dans leurs oreilles

ENQUÊTE PAR KARINE GUERRE

Dix étudiantes de la promotion 2023 du Master de traduction éditoriale de l'université d'Avignon ont assisté en novembre 2022 aux 39^{es} Assises de la traduction à Arles, dont le thème était "Traduire la musique". À la demande de Karine Guerre et dans le cadre d'un atelier de traduction littéraire, elles ont rédigé un court texte sur cette expérience. Cet ensemble de témoignages reflète ce que ces rencontres savent peut-être le mieux transmettre : intérêt et connaissance de l'autre.

DANAÉ GRIMBERT et TIPHAINE ROBERGE**11 novembre, 15 h 45, chapelle du Méjan.***Concert d'ouverture avec Mayra Matte Nunes et Marc Antoine Perrio*

“S’il te plaît... Raconte-moi l’ouverture des Assises!”

J’y ai vu une guitare, une voix venue de loin, et des larmes, des larmes, une rivière entière. Je me suis sentie transportée ailleurs, dans un moment de partage et de douceur. J’y ai vu l’origine des larmes que l’on garde.

J’ai ressenti la chaleur de l’instant dans la voix de Mayra Matte Nunes et dans son approche réfléchie de son médium d’expression. J’y ai touché du doigt le magma intérieur d’une chanteuse brésilienne qui nous offrait sa voix. J’ai rencontré une voix, la voix de Mayra.

Son rire libre envolé et nos cœurs embrasés : elle nous prenait la main pour nous guider vers ces trois jours d’intenses Assises.

Les sonorités pénétrantes du portugais mêlées à une démarche multiculturelle de va-et-vient avec le français tissaient un lien sensible entre nous, traductrices, et eux, musiciens.

La musique est aussi une langue en soi. Elle est la langue parfaite pour traduire nos émotions, que les mots d’autres langues emprisonnent et altèrent. Elle est la langue du magma intérieur.

La traduction de la musique, introduite par des artistes musicaux, s’est révélé un hasard heureux.

JUSTINE SOULIER**11 novembre, 17 h 30, chapelle du Méjan.***Conférence musicale : Écouter pour traduire, traduire pour écouter avec Sacha Zilberfarb et Fériel Kaddour*

Tout part d’un traducteur et d’une musicienne. Diamétralement opposés, et pourtant intimement liés. Comme Sacha Zilberfarb nous l’explique au début de la conférence,

avant de traduire *Beethoven : une philosophie de la musique*, de Theodor W. Adorno, il était loin d'imaginer les défis linguistiques auxquels il serait confronté. Traduire de l'allemand au français n'est déjà pas chose facile, mais traduire du français à la musique ! L'enjeu était de taille. Sacha s'est alors tourné vers la pianiste et musicologue Fériel Kaddour. Ensemble, ils se sont attelés à la tâche. Et sous les voûtes du Méjan, tous deux nous racontent comment leurs passions se sont entremêlées tout au long du processus de traduction, et comment ils sont parvenus à un consensus sur l'utilisation des termes spécifiques pour elle, qui relevaient plutôt de phénomènes brouillardeux pour lui. Aller et venir, telle fut la complexité de ce projet. Tandis que lui utilise les mots, elle nous fascine en s'installant sur la banquette du piano. D'abord dans l'ombre, le piano à queue s'inscrit sur la scène sous nos yeux ébahis et la discussion alterne entre la technicité de Sacha, tout entier voué aux mots et à leur traduction, et l'aisance de Fériel qui nous offre son interprétation du *Trio à l'Archiduc* de Beethoven.

MARINE ROBIC

11 novembre, 18 h 45, chapelle du Méjan.

Conversation musicale avec Tedi Papavrami, menée par Élodie Karaki

Tedi Papavrami cumule les casquettes : violoniste hors pair, professeur émérite, traducteur de talent... Pourtant, sa nuque ne ploie pas sous le poids de toutes ces responsabilités. Lorsqu'il entre en scène sous les lumières tamisées, il impose le silence par sa seule présence. Sa posture, terrifiante de droiture, ne reflète pourtant pas sa personnalité pince-sans-rire. Une performance musicale (la Chaconne de J. S. Bach) et un tonnerre d'applaudissements plus tard, le public est subjugué. S'ensuit alors une interview, d'une rare légèreté pour ces Assises, durant laquelle Tedi Papavrami nous raconte son parcours et la manière dont il envisage la traduction. Ami d'Ismail Kadaré et albanais comme lui, il a accepté de le traduire en français. Un exercice périlleux pour celui qui n'est pas traducteur de métier, mais, s'il faut retenir une leçon de cette conférence, c'est que le traducteur, comme le musicien, ne fait qu'offrir sa propre interprétation d'une œuvre originale. Ce parallèle, Tedi le représente parfaitement. Sur scène, il livre interprétation musicale et littéraire avec autant de brio pour l'une que pour l'autre. La lecture d'un passage du dernier roman traduit de Kadaré, *Disputes au sommet*, le confirme : Tedi Papavrami maîtrise aussi bien les mots que les notes de musique.

CHLOÉ MICHEZ**12 novembre, 10 h 30, espace Van Gogh.***Atelier d'anglais (Angleterre) avec Nicolas Richard, traducteur de Utopia Avenue, de David Mitchell (Éditions de l'Olivier, 2021)*

Nicolas Richard est un nom qu'il est courant d'entendre dans le milieu de la traduction. C'est donc tout naturellement que j'ai choisi de m'inscrire à son atelier – et je n'ai pas été déçue. Très pédagogue, il nous a présenté un texte issu d'un roman qu'il avait lui-même traduit : *Utopia Avenue*. L'extrait, particulièrement intéressant, met en scène un jeune groupe de musique qui tâtonne pour se trouver un nom. Aussitôt, une question se pose : faut-il traduire ces noms de groupe ou les laisser en anglais ? Tout dépend de l'importance du nom en question dans l'histoire ! S'ils ne sont mentionnés qu'une fois, le traducteur peut jouer un peu et surtout donner l'occasion à son lecteur de s'amuser aussi.

Voici un exemple : c'est en panique, à la vue d'un panneau de sortie de secours que le nom du groupe *The Way Out* avait été choisi. Hélas, beaucoup de leurs auditeurs se trompent et les appellent *The Far Out*... Dans la salle, les propositions fusent. Je pense d'abord à *Sortie de Secours / Sortie de Parcours*, mais quelqu'un fait remarquer que ce n'est pas une erreur facile à commettre. On continue, puis quelqu'un d'autre propose *Exit / Excite* : parfait ! On garde le panneau international, les sonorités sont proches, et on comprend que le groupe de musique ne soit pas fan de l'erreur.

Tous ensemble, nous avons réussi à traduire plusieurs passages difficiles. Un sacré travail d'équipe !

LÉA GALLOIS

12 novembre, 10 h 30, espace Van Gogh.

Atelier d'anglais avec Peggy Rolland : comment traduire une chanson pop ?

Les touches noires et blanches tranchent avec le rouge électrique du synthétiseur. Le programme, pour ce samedi matin : traduire une chanson célèbre pour un résultat « chantable ». Chantable ? Comment le savoir ? La première prestation de Peggy Rolland nous le fait vite comprendre. Il faudra s'exercer, faire vibrer sa voix pour rendre justice à la chanson choisie. ABBA, d'habitude, ça swingue, ça chante, ça danse... mais *The winner takes it all* n'a rien de joyeux : c'est une lamentation sur une rupture amoureuse où « le vainqueur gagne tout ». Ou plutôt « rafle tout ? » Et si on se remet dans le contexte : « Toi, tu as tout gagné, Et moi, j'ai tout perdu ? ». Bref. Nous nous répartissons en petits groupes, chacun un couplet, et vient le temps de la réflexion. Ah, l'anglais et sa facilité à se vouloir, justement, chantant. Il faut se lancer, aller au bout de l'exercice et mettre sa traduction en chanson pour comprendre à quel point certaines combinaisons de mots tombent parfois à plat, ridiculisées par les envolées de notes.

Le soir, au cabaret, notre traduction devient chanson. Malgré nos arrangements et nombreux galops d'essai, la foule, surprise, ne peut pas s'empêcher de rire aux premiers couplets. « Mais... c'est pas drôle ! » proteste-t-on entre deux rimes. Enfin, les bras se lèvent pour se balancer. « C'est toi qui as tout gagné » a remporté la partie !

CHLOÉ MICHEZ

12 novembre, 14 h 30, théâtre d'Arles

Observatoire de la traduction automatique, animé par Sophie Royère, avec Yaëlle Amsalem, Laura Hurot et Waltraub Kolb. Interprète : Valentine Leys.

Les Assises sont aussi l'occasion de faire le point sur l'évolution de la traduction automatique.

Une étude est présentée sur le gain de temps qu'offre une traduction-machine suivie d'une post-édition humaine, comparée à une traduction entièrement humaine. Résultats : le groupe de post-éditeurs a rendu son travail après 1 h 30 pour le plus rapide, 3 heures pour le plus lent. Ceux qui traduisaient sans l'aide d'une machine ont passé, quant à eux, entre 1 h 30 et 5 heures sur leurs textes, avec plus de créativité dans certains passages polysémiques. L'écart entre les plus lents et les plus rapides est donc moindre en post-édition, ce qui peut appâter certains éditeurs prompts à surestimer l'effet à

court terme (plus rapide, moins cher) et à sous-estimer les conséquences à long terme (moins qualitatif).

Nous découvrons ensuite la Traduction Automatique Neuronale (TAN), une nouvelle approche qui surpasse les anciennes méthodes, basées sur des règles linguistiques ou sur des statistiques. La TAN utilise des réseaux de neurones artificiels pour traduire mieux, et plus vite.

Enfin, on nous propose d'abandonner ces outils pour adopter la *slow translation* (théorisée par Julia Luc). Pourquoi chercher à aller toujours plus vite au moyen d'outils automatiques et déshumanisés ? La *slow translation* privilégie une traduction plus lente, mais de meilleure qualité.

Et vous, pour ou contre l'automatisation ?

LÉA GALLOIS

12 novembre, 16 h, chapelle du Méjan

Performance : Traduire comme interpréter... avec Jörn Cambreleng, Marion Graf et Rudolf Lutz

Je ne parle pas un mot d'allemand et pourtant, cet après-midi, j'ai pu saisir toute la beauté des poèmes de Klaus Merz et de Werner Lutz. Comment ? Grâce à la traduction. Celle des doigts qui s'envolent sur le clavier. Celle qu'on peut lire, ou improviser. Celle de la voix aussi. Celle de la musique, surtout. À chaque poème allemand se rapportent trois traductions. Marion Graf, traductrice de l'allemand au français, a traduit de la manière la plus juste possible, vacillant entre sens, sonorités et rythme. Jörn Cambreleng, le directeur d'ATLAS qui endosse ici sa cape de comédien, pose une voix sur ces écrits : en allemand comme en français, les mots roulent et se gonflent d'intensité, les murmures se font cris. Rudolf Lutz, enfin, est présenté comme « chef d'orchestre et improvisateur » sur le programme des Assises. Je me dis qu'ils ont oublié d'ajouter « traducteur ». Car c'est bien une traduction spontanée qui s'échappe du piano à queue de la chapelle du Méjan. Je suis transportée dans une dimension où la variété linguistique n'est pas. Seule la musique compte. Elle exprime, très littéralement, le pouls poétique. Un tapis sonore pour le bonheur, une dissonance en crescendo pour l'inconfort grandissant d'un rayon de soleil un peu trop pointu. Des arpèges aigus, légers et dansants, accompagnés par des accords graves, en pas lourd, pour illustrer la vie. Je ne parle pas un mot d'allemand, mais peu importe : je parle musique.

EMMA LEGROS**12 novembre, 21 h 30, Cargo de Nuit***Cabaret littéraire animé par David Lescot et Moïra Montier Dauriac*

Le club des cœurs solitaires du Sergent Poivre : voici le thème annoncé pour le cabaret littéraire des 39^{ème} Assises de la traduction littéraire à Arles. Pour l'occasion, l'établissement *Cargo de Nuit* recevait dans la soirée du samedi 12 novembre certains intervenants, mais surtout de nombreux spectateurs, enthousiastes à l'idée de découvrir ces professionnels dans un cadre plus intimiste et festif. En effet, l'ambiance était chaleureuse, mais ce qu'on en retiendra surtout, ce sont les performances et l'implication du public. Sans grande surprise, le sujet phare était la traduction et en particulier, comment traduire la musique. De nombreux spécialistes de ce domaine se sont partagé la scène afin de nous transmettre au mieux leur langue et leur culture avec légèreté et humour. Des coutumes brésiliennes, avec Raísa França Bastos au chant et Augusto de Alencar à la guitare, en passant par l'histoire chaotique de la Grèce, avec Nicolas Pallier et Sotiris Karkanias. Le public est passé du rire aux larmes au fil de toutes ces prestations. Pour finir en beauté, quoi de mieux qu'une joute de traduction sur les chansons les plus emblématiques des *Beatles* ? Plusieurs traducteurs en herbe ont alors pu révéler l'étendue de leur talent, que ce soit avec fidélité ou singularité, pour le plus grand bonheur de l'assistance.

AMÉLIE CRETTELE**13 novembre, 10 h 30, espace Van Gogh***Atelier de serbo-croate animé par Marie Karaš-Delcourt*

Une belle voiture rouge qui fait jalouser la famille et les voisins, un air de musique punk et quelques spécialités culinaires régionales : voilà ce qui attendait les participants de l'atelier de serbo-croate présenté par Marie Karaš-Delcourt aux 39^{ème} Assises de la traduction littéraire.

Nous avons immédiatement été plongés dans une atmosphère nouvelle lorsqu'elle nous a lancé un joyeux *Dobrodošli* ! Nous nous sommes aussitôt sentis les bienvenus ! Après une brève introduction historique concernant l'ex-Yougoslavie et les différents pays issus de la partition, nous nous sommes attelés à la traduction des paroles d'une chanson intitulée *Jugo 45*, interprétée par le groupe Zabranjeno Pušenje pour la première fois en 1985. La tâche s'est révélée plus ardue que prévu lorsque nous avons

découvert que cette langue partageait un point commun avec le latin : les déclinaisons. Les bonnes idées ont pourtant fusé ! Il me semble important de préciser que puisque les participants venaient des quatre coins de la France (et parfois au-delà !) et que tous les âges étaient confondus, je n'en ai pas seulement appris davantage sur la langue serbo-croate, mais également sur la langue française. L'enthousiasme de chacun et chacune a fait de ces deux heures une parenthèse pleine de rebondissements qui, je l'espère, reverra le jour lors des prochaines Assises sous une nouvelle forme !

JUSTINE SOULIER

13 novembre, 10 h 30, espace Van Gogh

Atelier de solrésil animé par Florian Targa

Si vous prévoyiez de passer un moment tranquille dans un atelier qui ne demande pas trop de réflexion pour un dimanche matin, vous êtes sûrement mal tombés avec le solrésil. C'est bien simple : la salle de l'atelier était la seule d'où émanait de la musique et dont l'intervenant débordait d'une telle énergie qu'il semblait monté sur ressorts.

Des tables couvertes de grandes feuilles de papier nous attendaient, sur lesquelles nous devions dessiner une portée. Moi qui n'ai jamais touché une partition ou un instrument de ma vie, j'avoue avoir eu immédiatement envie de me cacher sous la table... Mais je me suis prise au jeu, et me suis entièrement dédiée à l'exercice proposé par Florian Targa : traduire la musique (littéralement) à l'aide du solrésil, cette langue uniquement composée des notes de musique do, ré, mi, fa, sol, la, si. En enchaînant les noms de notes, on crée des mots qui permettent de constituer une langue musicale universelle, entendue et comprise par tous. Florian nous prévient d'emblée : nous aurons besoin de nos mains, de nos oreilles et notre cerveau. Puis il nous rassure : tout le monde peut y arriver. Nous voilà donc, ma coéquipière et moi, plongées dans un lexique préparé par Florian pour nous guider dans l'élaboration épineuse d'une traduction acceptable de notre partition. Le rendu final de nos productions, toutes très différentes, donne lieu à une histoire rocambolesque et riche de nos divergences. Un fabuleux moment de partage !

LESLIE BARBUSCIA**13 novembre, 10 h 30, espace Van Gogh***Atelier de grec animé par Nicolas Pallier Sotiris Karkanias*

L'atelier de grec, consacré à la traduction de la chanson « Paliossé To Sakaki Mou » du compositeur Vassilis Tsitsanis, est animé par Nicolas Pallier et Sotiris Karkanias.

Les idées fusent de tous côtés. Réunis en petits groupes et aidés par des hellénistes, les participants, qui pour la plupart ne connaissent pas un mot de cette langue, doivent proposer leur traduction du grec vers le français, phrase par phrase, puis choisir collectivement la traduction finale ; celle-ci doit être la plus fidèle au texte possible, dans le respect de la métrique d'origine ainsi que des rimes. Un sacré défi !

Après de nombreux votes à main levée, afin de clôturer cet atelier riche en propositions artistiques, les deux animateurs se sont chacun munis d'un bouzouki, cet instrument à cordes emblématique de la musique grecque, et les participants ont alors pu chanter en chœur leur production musicale. ♦

LA CHAÎNE DU LIVRE

La littérature traduite en 2023

ENQUÊTE PAR LAURE HINCKEL

Les traducteurs littéraires et leurs éditeurs sont comme les deux faces d'une même pièce de monnaie : indissociables. Pour ce numéro double, Laure Hinckel a eu l'idée de mener une enquête littéraire¹ qui leur soit adressée.

Pour les éditions Marie Barbier, Évelyne Lagrange chez Zulma, Talya Chaumont pour Denoël et Vera Michalski, pour le groupe Libella, ont accepté de répondre.

Les questions, adaptées, ont été posées également à Olivier L'Hostis, un libraire engagé auprès des traducteurs et qui guette d'un œil sombre les couvertures de livres traduits où ne figure pas le nom du traducteur ou de la traductrice... Les traducteurs parlent aux éditeurs de littérature étrangère et leur posent deux questions ouvertes :

1. En choisissant le format de l'enquête littéraire dont les questions figurent au début de l'article, pendant que les réponses sont exposées à la suite, l'autrice de cet article rend hommage aux grandes revues littéraires de Roumanie et plus largement d'Europe qui pratiquent ce type d'exercice.

1. En tant qu'éditrice qui reçoit un nombre sans doute assez important de propositions de traductions de toutes langues, pourriez-vous nous dire ce que vous voyez de la littérature qui s'écrit à l'étranger ? Je ne parle pas forcément de ce que vous choisissez, mais de ce que vous percevez de la littérature avant de la filtrer à travers vos choix éditoriaux.

2. Est-ce que vous voyez émerger des thèmes, des tendances ? Des formes littéraires, des partis pris formels dans les textes des écrivains étrangers que vous avez l'occasion de lire via les propositions des agents, des traducteurs et/ou lors des foires internationales ?

Marie Barbier – éditions Marie Barbier

1. Ce que je vois de la littérature européenne, ce sont les propositions des traducteurs, car je ne vais pas dans les foires internationales. Les traducteurs sont un premier filtre extraordinaire. Ils ont des voix dans leurs escarcelles et cherchent des éditeurs pour les faire vivre. Ce n'est pas toujours facile, car il faut aussi que la société et que les gens soient prêts. Cela me rappelle une de mes enseignantes qui avait projeté une très belle collection qui aurait été intitulée « Si près si loin ». Cela n'avait pas fonctionné faute de répondre à ses attentes. C'était orienté pays de l'est. À l'époque les gens n'étaient pas prêts. Avec la guerre en Ukraine, désormais, nous prenons conscience qu'il y a quelque chose, là, tout près, et pourtant largement méconnu.

2. J'ai le sentiment qu'il existe beaucoup de diversité dans l'écriture qui se tisse à travers le monde, quand elle est de qualité, mais, dans le lectorat et les médias français, j'observe un certain *mainstream*. Je me demande actuellement dans quelle direction nous mèneront les lectures sautillantes et non rectilignes (avec tous ces hyperliens que l'on consulte à tout bout de champ) qui sont celles de nombreux lecteurs... Est-ce que cela poindra un jour dans la littérature ?

Évelyne Lagrange – éditions Zulma

1. Nous recevons énormément de propositions, tant d'agents littéraires que de traducteurs, et consultons aussi les catalogues de nos confrères étrangers. Tout cela nourrit un panorama de ce qui se publie. Face à une telle masse d'informations, le *challenge*

est à la fois d'appliquer un filtre afin de ne pas être submergé, en fonction de ce que nous cherchons – ou croyons chercher – mais de toujours rester en alerte pour laisser place à l'imprévu. Et dénicher le titre qui aurait pu passer inaperçu, comme c'est le cas avec Dawnie Walton et *Le Dernier Revival d'Opal & Nev*, traduit par David Fauquemberg, que nous publions en cette rentrée 2023 et qu'aucun agent ni traducteur ne nous avait proposé.

2. Selon les langues et les marchés, y compris sur les foires internationales, nous assistons à une recrudescence de catégories littéraires plus ou moins motivantes : beaucoup de choses très commerciales, de romances, de thrillers, d'autofictions, et une bonne dose de pseudo-féminisme... Face à cet effet de mode et au diktat de l'actualité, nous nous efforçons à l'inverse de maintenir le cap et de construire un catalogue, sur la durée et destiné à durer. D'autant qu'en littérature étrangère, il peut s'écouler jusqu'à 18 ou 24 mois avant la parution. Souvent, le contexte immédiat génère une écriture de l'instant, rarement très littéraire. Pour prendre un exemple, depuis le début de la guerre en Ukraine ont surgi dans les listes des agents des auteurs ukrainiens. Mais sous le feu de l'actualité, que nous est-il proposé ? Essentiellement des récits de vie, de guerre, des témoignages, ou du roman historique. Cela peut être fort instructif mais ne correspond pas à ce que nous recherchons chez Zulma : davantage de fiction, avec une certaine exigence littéraire. Or la fiction prend du temps. Comme si pour pouvoir s'emparer de la meilleure des façons des drames de l'Histoire, la fiction nécessitait une longue phase de décantation.

Les traducteurs qui nous sollicitent spontanément autour de projets sont moins en prise avec ces problématiques, suivant davantage leurs aspirations, quitte parfois à proposer des textes difficiles à promouvoir. Mais rassurons-nous, au-delà des effets de mode, les lecteurs de littérature étrangère restent curieux. Nous le constatons avec notre collection de poche Z/a qui accueille des titres de notre fonds mais aussi des titres oubliés, de jolies perles auxquelles nous redonnons vie et éclat. Pour le 100e titre de la collection, nous avons mis en avant cette année des trésors de la littérature européenne : *Du givre sur les épaules* de Lorenzo Mediano, à la fois conte populaire, fable politique et tragédie antique au cœur des Pyrénées, traduit de l'espagnol par Hélène Michoux, les sublimes *Contes de la solitude* du prix Nobel de littérature Ivo Andrić, traduits du serbo-croate par Pascale Delpech, Sylvie Skakić-Begić et Mauricette Begić, et l'utopie culte où les femmes ont pris le pouvoir, *Les Filles d'Égalie* de Gerd Brantenberg,

traduite du norvégien par Jean-Baptiste Coursaud. Une belle façon de dépasser toutes les frontières des genres littéraires.

Talya Chaumont – éditions Denoël

1. J'ai le sentiment que la littérature étrangère, en particulier anglo-saxonne, s'uniformise de plus en plus. Il n'est pas rare de reconnaître une patte de *creative writing*; l'influence des *sensitivity readers* est plus prégnante. Et cela se sent à la lecture. En outre, la place accordée à la littérature étrangère en France s'amenuise. Le marché restant se concentre sur la littérature anglo-saxonne et se focalise sur la littérature Young Adult.

2. Le thème de l'identité de genre émerge de plus en plus depuis environ cinq ans. Également celui des personnes racisées, et des questions liées à la femme, comme le consentement, la violence, la maternité. L'éco-anxiété s'invite aussi de plus en plus dans les textes.

En parallèle de la littérature uniformisée que j'évoquais, se niche tout de même des textes qui explorent des formes moins usitées : long poème en vers, écriture fragmentaire, frontières entre les genres moins étanches. On note une vivacité en Europe Centrale et de l'Est. Les écrivains de nouvelles représentent un vivier toujours aussi intéressant mais malheureusement le marché français reste trop réfractaire à ce genre.

Vera Michalski – groupe Libella

1. Une grande partie des textes qui nous parviennent arrivent par le canal des agents littéraires des auteurs qui, sans doute filtrent et ciblent leurs envois.

À côté de ces propositions « sages », nous recevons aussi des textes plus originaux de la part des traducteurs ou des auteurs. Le catalogue de Noir sur Blanc étant très identifié Europe centrale et orientale, les manuscrits que nous recevons issus de cette région du monde rendent surtout compte des réalités et débats qui les intéressent.

2. Au niveau des thématiques, pardonnez que je vous les livre pêle-mêle : des références à l'histoire traumatique récente et à ses séquelles, avec par exemple Gouzel Iakhina, la romancière qui a publié dans la traduction de Maud Mabillard *Les enfants de la Volga*, ou Sacha Filipenko, avec *Un fils perdu* traduit du russe par Philie Arnoux et Paul Lequesne et qui a un nouveau roman qui arrivera en France bientôt, *Kremulator*. Nous continuons à recevoir des textes sur la Shoah. Et pour l'ensemble du groupe Libella, nous observons

une émergence des thématiques écologistes, voire catastrophistes ou survivalistes, comme des histoires situées dans le Grand Nord, en réaction au réchauffement climatique.

Olivier L'Hostis, Librairie l'Esperluète à Chartres

En tant que libraire, pourriez-vous nous dire ce que vous percevez de la littérature qui s'écrit à l'étranger ?

C'est une question vaste, et difficile, parce que ce que nous, libraires, voyons de la littérature étrangère est essentiellement ce qui passe le tamis de la traduction. Pour nous, donc, la littérature qui s'écrit à l'étranger se réduit à la littérature traduite par l'édition française, ce qui restreint fortement la vastitude de la question posée.

Sans pouvoir préjuger de ce qui s'écrit, ce qui se traduit relève d'abord et avant tout d'une littérature narrative, où le fond prime sur la forme, mais c'est peut-être un effet de la traduction qui, d'une langue à l'autre, conserve la trame narrative évidemment, le niveau de langue sans doute (surtout de nos jours, mais c'est moins certain pour des traductions plus anciennes), mais peut-être plus difficilement les effets de jeux langagiers qui dépendent de la structure même de la langue d'écriture. Il y a sans doute moins de problèmes à traduire une situation amusante qu'un jeu de mots, la description d'un paysage qu'une faute de grammaire intentionnelle et signifiante, la prose plutôt que la poésie.

Pour le libraire, la question classique du bien écrit est pratiquement insondable, nous pouvons dire que c'est joliment traduit par exemple, mais le joli est-il bien ? D'ailleurs, souvent, les nouvelles traductions sont dans une langue moins jolie que les anciennes, mais plus respectueuses de l'intention initiale de l'auteur d'origine. Partant de là, une bonne traduction cherche autre chose que le joli, ce qui paraît parfaitement légitime. Mais est-ce à peu près impossible à apprécier si on ne connaît pas un peu la langue d'origine.

Le libraire perçoit donc cette littérature dans une sorte de brouillard, guidé par la confiance dans l'édition et la traduction, et par ce qu'il estime de la cohérence entre la langue et le texte, la forme et le fond.

Ensuite, nous nous faisons plus ou moins une idée des caractéristiques des littératures nationales (ou plutôt de zones linguistiques). Du moins, encore une fois, de ce qui est traduit : le japonais onirique, l'allemand sarcastique, le russe exalté, le tchèque kafkaïen... Mais ce sont des cartes d'identité sommaires, où l'exception est la règle, conditionnées par notre propre prisme imaginaire.

Finalement, et ce n'est pas pour flatter les membres de la revue, mais je crois que notre perception de la littérature qui s'écrit à l'étranger est déterminée par les traducteurs et leurs traductions. Parce que c'est une traduction, qui est aussi une écriture, qu'on lit. Et on cherche de plus en plus les noms des traducteurs.

Est-ce que vous voyez émerger des thèmes, des tendances ? Des formes littéraires, des partis pris formels dans les textes des écrivains étrangers traduits en français ?

Plus d'histoire, de scénario en général, moins d'autofiction (mais là aussi, il y a des exceptions en nombre, dans un sens comme dans l'autre), une écriture qui souvent s'installe dans la longueur (en particulier les Américains). ♦

LES JOUTES DE TRADUCTION

La joute de traduction, un espace de partage

CORINNA GEPNER

“Les joutes ont pris au fil des années une importance accrue et ont peu à peu déployé une profondeur de sens que nous ne recherchions pas explicitement.

La confrontation de deux traductions d'un même texte inédit, la discussion publique sur les choix opérés par les traducteurs, tout ce dispositif pensé pour mettre en lumière la subjectivité fondamentale du traducteur et sa qualité d'auteur, étaient en quelque sorte une illustration pratique de la politique de l'ATLF pour faire reconnaître cette qualité.” Dans sa langue claire et précise, Corinna Gepner évoque la genèse et l'éclosion de ce format culturel emblématique de notre association.

Cela fait maintenant près de dix ans que l'ATLF organise des joutes de traduction à l'occasion de festivals et de salons du livre. Les premières ont eu lieu au festival America, en 2014, et pour l'occasion deux équipes avaient accepté de relever le défi : Nicolas Richard et Charles Recoursé, sur un texte de Tom Drury ; Anne Rabinovitch et Isabelle Perrin, sur un texte d'Adelle Waldman. La modération était effectuée respectivement par Emmanuèle Sandron et Cécile Deniard. C'était Cécile, précisément, qui nous avait soufflé l'idée, pensant que cette pratique, alors en usage chez nos collègues italiens, nous permettrait de faire comprendre « en actes » en quoi le traducteur était un auteur.

Si le principe nous avait d'emblée enthousiasmés, nous redoutions tout de même qu'on se méprenne sur la nature de l'exercice. Autrement dit, qu'on voie dans la « joute » un affrontement entre deux traducteurs arrivant chacun avec sa version du texte qu'il s'agirait de départager afin de désigner un vainqueur. Tout le contraire de ce que nous souhaitions mettre en lumière ! Intéressant tout de même, soit dit en passant, que nous parlions de « joutes » et autres « traduels » (terme utilisé par la SFT) pour désigner cet exercice à vocation résolument pacifique... Par chance, les participants, souvent sincèrement admiratifs des trouvailles de leurs collègues, qu'ils découvraient en direct, nous ont aidés à faire comprendre au public l'esprit dans lequel nous voulions travailler.

Les joutes ont tout de suite trouvé leur public. Lors de l'édition 2014 du festival America, nous avons « joué à guichets fermés » – ce qui a été une surprise. Et, depuis lors, le succès ne s'est pas démenti. Manifestement, cette occasion d'approcher la « cuisine » des traducteurs passionne les lecteurs, avides de mieux comprendre la nature de leur travail et peut-être aussi d'appréhender plus clairement ce qu'ils ont entre les mains quand ils achètent un livre traduit.

Une des contraintes que nous nous étions fixées était de permettre au public sinon de participer, du moins de suivre facilement la discussion. Cela impliquait de travailler sur un texte originellement écrit dans une langue connue du plus grand nombre, autrement dit l'anglais. C'est donc ainsi que nous avons commencé. Le public ne se sentait pas en terrain totalement inconnu. De ce fait, les interventions étaient nombreuses, ce qui constituait à la fois un avantage et une limite – certains ayant parfois tendance à s'ériger en juges des traductions proposées. Il nous a fallu un certain temps avant d'oser sauter le pas et de proposer des joutes dans d'autres langues, dont certaines presque

assurément inconnues de l'assistance : italien, espagnol, catalan, portugais du Brésil, roumain, islandais... Le fait d'être totalement ignorant de la langue de départ obligeait à se concentrer sur les deux traductions et à interroger plus en profondeur les choix opérés et le fonctionnement des langues.

Si l'exercice était passionnant sur le plan linguistique et littéraire, il a aussi largement contribué à mettre en lumière la subjectivité du traducteur. Je me souviens d'une joute particulièrement émouvante, qui avait été organisée dans le cadre du festival Quais du polar à Lyon. La discussion avait amené les traductrices concernées à expliquer dans quel imaginaire personnel elles avaient puisé pour travailler. Le public avait été très sensible à leur démarche, qui éveillait visiblement un écho chez certains des présents. La personnalité du traducteur telle qu'elle se manifestait dans son travail donnait soudain à cette entreprise complexe qu'est le passage d'un texte d'une langue dans une autre une densité humaine jusque-là sans doute insoupçonnée. Et ce qui était troublant, c'était les liens multiples qui s'esquissaient entre l'écrivain d'origine, son traducteur et ses lecteurs. Une sorte de rencontre dans laquelle l'« intermédiaire » entraînait lui aussi en résonance avec le lecteur.

Et l'auteur premier ? Sa présence lors de la joute, lorsqu'elle était possible, a toujours enrichi la discussion. Pour une raison évidente, déjà : il pouvait clarifier les points sur lesquels les traducteurs avaient buté, répondre à leurs questions, bref expliquer ce qu'il avait « voulu dire ». Mais bien sûr, cela n'apportait pas un point final au questionnement. L'essentiel se jouait peut-être ailleurs, dans l'interrogation, justement, dans la nature parfois floue, indécise, de la langue, à laquelle l'écrivain se trouvait confronté d'une autre manière par le biais du traducteur. J'ai gardé en mémoire une joute, à Rochefort, qui avait manifestement été une expérience choc pour l'auteur, comme si soudain l'évidence de son œuvre, dans son existence même, venait d'être remise en question.

Il me semble que les joutes, qui ont pris au fil des années une importance accrue, ont peu à peu déployé une profondeur de sens que nous ne recherchions pas explicitement. Le dispositif (confrontation de deux traductions d'un même texte inédit, discussion publique sur les choix opérés par les traducteurs), pensé pour mettre en lumière la subjectivité fondamentale du traducteur, sa qualité d'auteur, était en quelque sorte une illustration pratique de la politique de l'ATLF pour faire reconnaître cette qualité. Une illustration qui se voulait ludique, et sans réplique ! Nous avons eu la chance de pouvoir

compter sur des collègues qui ont joué le jeu avec l'intelligence, la sensibilité et l'humour requis. Ce n'était pas facile.

Si le succès a été et continue d'être au rendez-vous, c'est qu'au-delà de sa dimension ludique et pédagogique, la joute doit toucher un point sensible chez le lecteur. Le faire entrer, peut-être, dans cette dimension incertaine du rapport à l'autre où l'on n'est jamais sûr de comprendre, où l'on croit comprendre, à tort ou à raison, où le sens des mots, des phrases, prête à confusion, où l'on n'est jamais sûr non plus de se faire entendre. Où ce que l'on croit relever de l'évidence n'existe pas sous les mêmes espèces par-delà la colline voisine. Autrement dit, le faire entrer dans un espace de doute radical tout en lui montrant ce que celui-ci produit de créativité et d'intelligence. Lui faire toucher du doigt la valeur de l'à-peu-près, de l'approchant – et lui laisser entendre qu'à cet égard le traducteur et l'auteur premier se meuvent sur le même terrain.

Et pour nous, traducteurs, c'est une occasion assez unique de confronter notre vision d'un texte avec celle d'un collègue. Et s'il y a des ressemblances (il arrive que nous « pensions » de même, ce qui n'est pas si étonnant), les différences sont nombreuses et significatives, non seulement dans la façon dont nous comprenons le texte, mais aussi dans notre manière de le « métaboliser », de l'habiter, de le faire respirer.

Cécile Deniard ne pouvait savoir sur quels chemins elle nous engageait en nous suggérant de nous inspirer de nos collègues italiens. Quand je pense à la multiplicité de rencontres que l'association a organisées depuis, aux liens durables qui se sont noués avec des partenaires dont certains s'étaient montrés initialement dubitatifs, aux collaborations qui se sont développées avec quelques collègues, je me dis que nous avons bien fait de l'écouter. Et que l'exercice très circonscrit de la joute a su montrer de manière plus efficace que de longs discours la complexité et la richesse de notre travail, et ce en associant, dans le meilleur des cas, celui qui en est à l'origine, à savoir l'auteur premier, et ceux qui nous lisent. ♦

L'original est une fleur qui s'épanouit dans ses traductions

Camille Luscher traduit de l'allemand au français et est chargée de mission au Centre de traduction littéraire de Lausanne (CTL) depuis une dizaine d'années. Elle raconte ici comment nos joutes se sont exportées.

La première joute de traduction à laquelle j'ai eu la chance d'assister était animée par Olivier Mannoni, si je me souviens bien, au Salon du livre de Paris, et c'était l'une des premières de l'ATLF. Le format m'a tellement séduite que j'ai proposé de l'importer en Suisse. Le Centre de traduction littéraire de Lausanne s'est alors mis à en proposer de nouvelles déclinaisons, avec différents partenaires : la Maison Rousseau et Littérature de Genève, les Journées littéraires de Soleure, le festival Le livre sur les quais à Morges, le festival L'Amérique à Oron, et j'en passe. La Fondation Rilke de Sierre, dans le canton du Valais, en organise une chaque année depuis cinq ans. La première fois, nous avons choisi de nous frotter aux *Élégies de Duino*. Les

jouteurs n'avaient pas traduit eux-mêmes, mais choisi leur version favorite parmi les seize existantes en français. Ils en défendaient la lecture, la justesse à leurs yeux, la poésie, l'audace. On lorgnait chez les autres, on commentait, on glosait, et bien que le texte fût ardu et les réflexions de haut vol, on entrait dans la matière, on discutait avec le public de la place d'une virgule, on se plongeait jusqu'au cou dans l'atelier de la traductrice ou du traducteur, en prise directe avec la matière poétique. Et devant nous se déployait une fresque chatoyante, les premières lignes de l'élégie nous parvenaient, rendues accessibles par le truchement de toutes ces têtes qui les avaient triturées, ces corps au crible desquels elles s'étaient affinées.

*« Ô et la nuit, la nuit, quand le vent
tout chargé de l'espace du monde
nous dévore la face »*

(Jean-Yves Masson)

*« Oh ! et la nuit, la nuit quand le vent
lourd de l'espace cosmique ronge
notre regard. »*

(Rainer Biemel)

Il y a eu de beaux ratages, aussi, chaque animateur y allant de sa variante et de ses règles du jeu personnelles, le plus dangereux étant de prendre au mot l'idée de joute et de vouloir à tout prix compter les points et élire un ou une gagnante, sortir des cartons rouges ou décompter le temps de réponse imparti. Ça s'est vu, et une animatrice bricoleuse avait même

préparé de petits boucliers et une lance pour ses invités. Idée ludique qui a plu au public, et il est vrai qu'une ou deux règles annoncées peuvent contribuer à détendre l'atmosphère. Mais j'ai aussi compris au fil des joutes que le texte est central et que si règle il y a, il faut très vite l'oublier, dès qu'opère la magie. Car tout l'intérêt de la joute de traduction est de démontrer comment, dans leur pluralité, les traductions se valent sans se ressembler. C'est de l'herméneutique spontanée. Donner à voir et à ressentir plutôt que d'expliquer à quel point l'original est une fleur qui s'épanouit dans ses traductions : chaque pétale révélant une partie de ce qui fait l'étoffe de l'original. ♦

C'est ici qu'on peut mettre les mains dans le cambouis

Lise Capitan livre ici ses souvenirs de la joute organisée par Laurence Richard lors du Festival America en 2022. Le texte anglais était un extrait de *Weaving with Water*, roman inédit de Kristiana Kahakauwila, autrice hawaïenne. La modératrice est Laura Bourgeois et la consœur jouteuse, Béatrice Guisse, toutes deux traductrices de l'anglais.

Notre joute doit avoir lieu à 10h30 le samedi 24 septembre. Je me dis que dans un tel festival, avec cette pléthore d'invités renommés, le public doit avoir mille autres chats à fouetter, plutôt que de se retrouver dans l'Espace Sorano où nous étions installées. Eh bien, j'avais tout à fait tort. La salle est comble, au point qu'une partie du public est installée dans une arrière-salle avec un écran qui transmet nos échanges. L'éditrice de ma dernière traduction publiée me fait l'honneur d'être présente. Je partage un café avec elle avant de monter sur scène. Je suis à la fois emplie de trac et d'incertitudes et en même temps terriblement reconnaissante qu'elle m'ait accordé un tel soutien.

Sur l'estrade, face au public, la joute commence. Laura endosse son rôle de modératrice avec une aisance et un souci du détail qui forcent l'admiration. Elle prend soin de présenter chacune des jouteuses avant d'entrer dans le vif du sujet. Puis elle diffuse au rétro-projecteur un triptyque qui présente le texte source et les traductions respectives des jouteuses. Le format est clair et compréhensible, même pour le public qui est venu assister à cette joute sans avoir lu l'extrait au préalable.

Les premières minutes, je suis gênée bien sûr, et puis, assez rapidement la glace se brise. Déjà, un journaliste assis au premier rang prend la parole

pour nous indiquer que ces joutes de traduction sont assurément les meilleurs événements de tout le festival, car je le cite de mémoire, si ce ne sont pas ses paroles exactes, c'est le sens qu'on peut en dégager : « c'est ici qu'on peut mettre les mains dans le cambouis ». Ensuite, il est très intéressant de voir les approches différentes que nous empruntons l'une comme l'autre sur tel ou tel point. Et puis, ce à quoi je ne m'attendais vraiment pas : le public se prend au jeu. Une Américaine qui parle un français impeccable nous propose de lire l'original et par la suite, elle va développer les questions soulevées par certains termes et références culturelles spécifiques à Hawaïi. J'entends quelqu'un dans la salle émettre une hypothèse que je contre immédiatement, car je suis moi-même passée par ce même cheminement. C'était passionnant, et les échanges avec le public merveilleux.

Une fois le texte bien entamé, l'autrice en personne fait son entrée dans la salle. Échappée d'une dédicace, elle a pris le temps de passer nous voir, accompagnée de sa traductrice, Mireille Vignol. Elle illumine le public de son sourire, se prête elle aussi au jeu et répond et commente avec le public. Au point que nous lui posons de concert une question sur l'emploi d'un terme très précis en anglais *musty*

pour qualifier l'odeur d'un jeune homme, qui peut se traduire en français de cette façon « qui sent le renfermé, le moisi », mais n'a pas l'air de pouvoir s'appliquer à ce garçon. Et sa réponse m'a marquée, car elle disait tout simplement « et pourquoi pas ? C'est mon texte, et c'est ce mot que j'ai voulu choisir pour exprimer mon idée, c'est peut-être difficile à traduire pour vous, mais c'est mon choix », soulignant ainsi sa liberté pleine et entière, son pouvoir complet sur le texte.

L'heure tourne et il est temps de conclure la joute. Nous terminons, remercions le public pour sa présence et sa participation, l'autrice pour sa présence bienveillante, l'ATLF et le festival America pour l'organisation de cette joute qui me laisse sur un petit nuage. Je dois encore parcourir les allées du festival quelques heures avant de redescendre dans le monde réel et retourner à mon quotidien. Je réitère mes remerciements à l'ATLF pour m'avoir donné la chance de vivre un instant suspendu d'une si grande beauté. ♦

Comment réussir même sans manger de patate crue

Velina Minkoff est bulgare, elle a le sens du récit... et du camouflage fluo. Tout ceci est très sérieux, puisqu'il s'agit dans son texte de traduction, d'un festival et également d'un professeur à honorer.

En 2019, j'ai raté la joute de traduction du festival Vo-Vf à Gif-sur-Yvette. Je comptais en être, mais j'étais en répétition...

En cette heureuse année, je faisais partie de la promotion de l'ETL qui, à l'époque, avait ses quartiers au CNL, ce bel immeuble de la rue de Verneuil. Toutes les deux semaines, nous travaillions avec des traducteurs, des éditeurs et des professionnels du livre qui nous révélaient toutes sortes de secrets. Nous y partagions aussi le déjeuner, toujours conclu par les gâteaux exquis du confrère traducteur-pâtisier Cyrille...

Or, cette année-là, nous avons été tirés de notre cocon pour participer à

une animation de traduction lors du festival Vo-Vf à Gif-sur-Yvette. Notre intervention était prévue l'après-midi, après la joute qui avait lieu le matin même. Il s'agissait pour nous de proposer au public des « colles » de traduction, afin d'aboutir avec le public aux meilleures options possibles. Le thème avait été proposé par le même Cyrille : « Traduire le politique ». Jeune traductrice bulgare, j'aurais préféré « traduire le littéraire », même si j'adorais les gâteaux de Cyrille. C'est sans doute la raison pour laquelle j'étais dans un état de stress épouvantable. C'était la première fois que je montais sur scène pour prendre la parole en français. Et si, par nervosité, je commettais une faute impardonnable ? Un(e) faute de genre, par exemple ? En

bulgare les genres sont presque tous inversés par rapport au français : *une vase, une fleuve, un fenêtré, un chaise...* Devant le public raffiné d'un festival littéraire, cela aurait été un(e) catastrophe.

J'ai même envisagé de manger une patate crue pour faire monter ma température et envoyer à notre cher directeur Olivier Mannoni un certificat médical (vieux truc qui me restait de ma scolarité en Bulgarie socialiste pour échapper aux oraux). Mais la présence de tous les élèves étant obligatoire, j'ai donc opté pour un immense gilet de laine aux couleurs vives et fluorescentes (jaune, orange, vert) pour détourner l'attention du public, en espérant qu'il ne verrait que ça.

Pour « traduire le politique », après plusieurs nuits blanches, j'avais fini par choisir une caricature de Komarnitski, dessinateur du journal bulgare *Sega*, au style caractéristique. Deux personnages discutent devant des usines qui crachent une fumée toxique très noire. Il s'agit manifestement du Premier ministre d'alors, en costume, et de la présidente de la Commission européenne, élégante, vêtue de jaune, un épais dossier bleu sous le bras. Le Premier ministre demande en cyrillique, les doigts dans la bouche, ému comme un enfant

quémandant une friandise : « Ресор “евро-смет” нали има евро сметка ? » (*Ressor “evro-smet” nali ima evro smetka ?*), littéralement : « Le programme «euro-déchets» a-t-il bien un compte bancaire en euros ? »

Quand j'ai pris le train pour Gif, il faisait froid, mais c'était bien le trac qui me faisait trembler, malgré mon gilet de laine. Notre directeur, Olivier Mannoni, nous avait donné quelques consignes : pas plus de cinq minutes par intervention, être concis, brillant, spectaculaire...

Pour bien présenter mon sujet, j'avais dû répéter, jusqu'à la dernière minute, chronomètre en main, pour évoquer le scandale auquel la caricature faisait référence : le programme d'enfouissement des ordures européennes en Bulgarie, qui rapportait un sacré paquet d'argent à la mafia soupçonnée d'être en cheville avec le gouvernement, le tout dans un pays qui ne se situe pas dans la zone euro. Le jeu de mots à traduire portait sur la quasi-homonymie entre les mots « smet » et « smetka » : respectivement, « déchets » et « compte bancaire ».

Quand j'ai pris la parole à mon tour sur scène, j'ai senti la fièvre me gagner, même sans patate crue. Car, vous savez quoi ? Le public a été

extraordinaire ! Les propositions gardaient toute la musicalité du sens :
« On prend toutes les ordures, même les euros ? », « Vous ramassez les euros avec un camion poubelle ? », « Je brûle les ordures et vous me donnez des euros durs ? »

Quel bonheur ! J'ai été concise, brillante et spectaculaire (grâce à mon gilet). Malgré mon trac, notre animation a rencontré un franc succès, vive l'ETL ! Cette école, ça a été le vrai bonheur. Heureusement qu'on se retrouve depuis chaque automne à Gif-sur-Yvette, où je me suis juré de ne plus jamais manquer aucune joute. ♦

Que de choses nous ignorons quand nous traduisons....

Étienne Gomez, traducteur d'anglais et éditeur, remonte à 2016 pour nous faire vivre une expérience de joute oulipienne et en profite pour rendre un nouvel hommage à Bernard Hœpffner.

Jeudi 17 mars 2016. Je suis à l'inauguration du Salon du livre de Paris, porte de Versailles, avec deux traductrices dont une qui part saluer Marilou Pierrat au stand d'Albin Michel. Marilou, que j'ai rencontrée une fois, me dit qu'elle vient de lire ma traduction. Je n'en ai publié qu'une, chez Christophe Lucquin. Une deuxième paraîtra à l'automne chez Joëlle Losfeld. Serais-je prêt à faire un essai pour un roman qu'elle vient de recevoir ? Mais oui, bien sûr ! Ce sera ma troisième traduction publiée, et surtout ma première commande.

Il se trouve que Santiago Artozqui est là aussi. Je l'ai déjà rencontré mais le connais peu et ignore tout de ses sympathies oulipiennes. « Salut Étienne, est-ce que ça te dirait de participer à

une joute de traduction ? » Il organise le Printemps de la traduction d'ATLAS qui aura lieu fin mai à l'hôtel de Massa. Ma réponse est toute prête : « Mais oui, bien sûr ! »

Peu de temps après, je reçois un mail. La joute aura lieu le samedi 28 mai à 14 h 30. Elle prendra la forme d'un « tournoi de poèmes oulipchiens ». J'y serai confronté à Mona de Pracontal ainsi qu'à Bernard Hœpffner.

Les quinze poèmes à traduire sont tirés de *Fifteen Dogs*, d'André Alexis, publié quelques mois plus tôt chez Denoël sous le titre *Nom d'un chien* dans une traduction de... Santiago Artozqui. Nos trois traductions seront donc comparées à celle du

modérateur lui-même, que nous sommes censés ne pas consulter.

À la lecture, je comprends où j'ai mis les pieds. La contrainte oulipienne est la suivante : dans chaque poème, le nom du chien annoncé dans le titre apparaît comme en filigrane, les syllabes qui le composent se répartissant sur des mots successifs. Ainsi DOUGIE s'entend-il dans *buried or **dug**. He will wander unsatisfied*, et ATHENA, dans *taking the **path** **ina** took*. La palme du casse-tête revient à RONALDINHO : *Quietly, / whether across moss or on **algae**, / **knee** over the railing of the little porch, / fate comes*. Quelle plaie que cette mode des noms de footballeurs !

Je me mets au travail, et, contre toute attente, prends beaucoup de plaisir à trouver des solutions qui me satisfont.

Le jour J, c'est Bernard Hoëpffner qui mène la danse. Il a le sens de la formule et de la répartie, il s'exprime merveilleusement en public. Ce n'est pas pour rien une star de la traduction. La grande salle de l'hôtel de Massa n'est pas comble, mais elle résonne des rires de l'assistance à chaque intervention. Très vite, il annonce tout bonnement qu'il s'y est pris la veille et qu'il a jugé bon de modifier la

contrainte oulipienne : dans sa traduction, les syllabes des noms de chien ne se suivent plus immédiatement mais apparaissent successivement en tête de vers, un peu comme dans un acrostiche. Mona de Pracontal est plus discrète et plus prudente. Elle a même redoublé la contrainte oulipienne par celle d'un vocabulaire simple, plus vraisemblable à ses yeux dans un univers de chiens. Quant à moi, l'une de mes marottes apparaît au grand jour : celle de la versification. J'ai fait des vers réguliers, des rimes régulières, comme un poète en herbe à un concours. J'en rougis presque.

Puis nous buvons un verre au Cassini, au coin de la rue. Nous ignorons que l'été qui s'annonce sera le dernier de Bernard Hoëpffner. J'ignore qu'un jour je retrouverai Santiago Artozqui pour un entretien dans *En attendant Nadeau* sur une maison d'édition que j'aurai créée. J'ignore aussi qu'un jour je retrouverai Mona de Pracontal, accompagnée cette fois de Natasha Lehrer, à un atelier Vice-Versa d'ATLAS au CITL d'Arles, où je discuterai de ma première traduction pour la rentrée littéraire, chez Christian Bourgois.

Que de choses nous ignorons quand nous traduisons... ♦

Ruminations sur le foin

L'expérience d'une joute de traduction a conduit **Béatrice Guisse-Lardit** à renifler très loin la piste d'un mot choisi par une romancière dont le texte était disputé en public. *Musky or musty? That is the question!*

Lors du Festival America 2022, nous avons jouté, Lise Capitan et moi, sur le début du roman de Kristiana Kahakauwila *How to Weave With Water*, dont l'action se situe à la fin du XIX^e siècle à Hawaï.

La joute fut un moment intense, passionnant, enrichi des échanges avec le public, mais bien trop court pour permettre d'évoquer tous les points intéressants de la traduction de ce texte dense.

J'aimerais donc développer l'un de ces points : la traduction de l'adjectif *musty* choisi par l'autrice, là où on aurait attendu *musky*, au point que j'ai cru d'abord à une coquille.

Mele, petite hawaïenne séparée de sa mère dès l'âge de quatre ans, est

élevée dans un séminaire de filles, où les missionnaires venus des États-Unis font tout leur possible pour couper les enfants de leur mode de vie jugé dépravé. Ainsi, tout contact corporel est réprouvé, évité, et l'emploi du temps est conçu pour occuper constamment esprits et corps.

L'autrice montre avec sensibilité et efficacité le manque qui en résulte pour Mele, mais elle montre aussi comment ce naturel qu'on essaie de détruire chez les enfants revient au galop. Ainsi, lors d'une visite de jeunes gens d'un autre séminaire, logés à proximité, les adolescentes se tiennent le soir à la fenêtre dans l'espoir de renifler leur odeur (*hoping to catch their scent*). L'emploi de *scent* n'est ni fortuit, ni innocent : c'est aussi le mot utilisé pour

la trace olfactive que suivent les chiens de chasse.

À treize ans, Mele est chargée avec deux de ses camarades d'aller chercher du pétrole au ranch voisin, et elle part en jouissant de cette liberté inhabituelle, d'autant que le printemps est là, exaltant les sens. Un jeune homme conduisant une carriole leur propose de les emmener et d'échanger une bonbonne remplie de pétrole contre un baiser sur la joue. En s'approchant du jeune homme pour remplir sa part du marché, Mele est émue par son odeur qualifiée de *musty*. Pour cet adjectif, le dictionnaire donne :

1 – qui sent le moisi, le renfermé

2 – suranné

Aucun de ces deux sens ne me satisfaisait, car le premier est connoté trop négativement et n'aurait convenu que s'il s'était trouvé mentionné auparavant de façon à ce que Mele et le lecteur lui associent une émotion, du genre madeleine de Proust. Ce n'était pas le cas.

Quant à « suranné », je trouvais qu'il ne collait pas dans le contexte, surtout dans la bouche de Mele. En outre, « suranné » est... suranné. Même en cherchant dans les synonymes, rien de

satisfaisant n'émergeait : vieillot, obsolète, démodé, désuet... vraiment, cela ne me semblait pas convenir pour qualifier une odeur susceptible d'émouvoir cette adolescente.

Comment sortir de cette impasse tout en restant fidèle à l'intention quelque peu provocatrice de l'autrice ? Elle avait bien utilisé sciemment un adjectif à connotation négative qualifiant, une fois encore, le mot *scent*, qui évoque aussi le fumet de l'animal.

Enfin, m'est venue l'idée de traduire par « son odeur de foin humide » qui évoque à la fois une légère odeur de moisissure et... tout ce qu'évoque le foin au printemps ! Évidemment, Mele n'a pas cela en tête, mais il me semble que le lecteur peut l'avoir et que cela peut traduire l'idée de *scent* auquel le mot « odeur » ne rend pas totalement justice, de même que, plus haut, j'avais traduit *scent* par « odeur », mais lui avais associé le verbe « renifler » pour traduire la sensualité qu'il évoquait.

Musty est décidément plus intéressant et riche de sens que le *musky* que l'on aurait attendu ! ♦

Une joute monstre

Anaë Croste-Baylies raconte l'effet monstre d'une joute sur le public – elle en faisait partie.

En décembre 2022, j'ai assisté à l'une de mes premières joutes de traduction. Cela se passait dans le brouhaha du Salon du Livre et de la Presse Jeunesse de Montreuil, dans une petite salle carrée et sombre, pleine à craquer de ces êtres hybrides que sont les jeunes âgés de dix ans, plus tout à fait des enfants et pas encore des adolescents. Sur scène, quatre femmes et un homme. D'un côté, les jouteuses, Faustina Fiore et Florence Chevalier, toutes deux traductrices d'anglais. Faustina traduit essentiellement des romans, dont la série *T.Y.P.O.S.*, tandis que Florence traduit, entre autres, des albums de Gianna Marino et *Terres Nordiques* de James Erich. Au poste de modératrice, Peggy Rolland. De l'autre, Jack Meggit-Phillips, l'auteur, accompagné de son interprète. Peggy Rolland commence par présenter l'ATLF, puis Jack, à qui elle demande de dire quelques mots sur son livre, *Revenge of the Beast*.

Dans cette suite de *The Beast and the Bethany* (*La Bête et Bethany*,

traduction de Dominique Kluger, Bayard Jeunesse, 2022), nous découvrons Ebenezer Tweezer, 511 ans, et la curieuse bête avec qui il vit. Une bête qui exige toutes sortes de mets raffinés pour recracher en échange richesse et élixir de jeunesse. Or, un jour, la bête veut manger un enfant. C'est ainsi qu'Ebenezer fait la connaissance de Bethany, une jeune fille détestable qui deviendra son amie.

Jack Meggit-Phillips – costume violet, longues jambes croisées, coupe à la Beatles – prend la parole d'un air sérieux, les mains jointes. Mais, alors qu'il décrit la bête dont il est question dans son livre, il écarquille les yeux, baisse les sourcils, déplie ses longs membres et se jette au milieu de la scène. Il agite ses doigts devenus crochus, regarde de côté, dévoile ses dents pointues : il est devenu son monstre... Le public, surpris, pousse des cris amusés. Imperturbable, l'auteur se rassied comme si de rien n'était devant son interprète médusée.

Après cette improvisation, c'est au tour des jouteuses d'entrer en scène, d'une façon moins spectaculaire, mais tout aussi captivante. Elles ont la discrétion, la précision et la voix calme caractéristiques de leur profession. Florence Chevalier (nom qui la prédisposait à l'exercice de la joute), cheveux attachés et traits doux, défend une version plutôt proche du texte. Faustina Fiore, regard perçant et coupe plus floue, assume des choix plus éloignés. L'extrait de la joute est une description du quotidien d'Ebenzer au XVI^e siècle, pleine d'humour et de références détournées qui constituent autant de difficultés de traduction. Le premier obstacle ne se fait pas attendre avec l'expression « hopeful shouting » (« people would communicate via letters and hopeful shouting », les gens communiquaient par lettres et par cris d'espoirs), révélatrice d'un problème de traduction récurrent et frustrant : deux termes simples qui forment une expression difficile à traduire. Des cris pleins d'espoirs, des cris optimistes ? Plus loin dans le texte, que faire de l'orthographe étonnante du « Muddlington Pie Shoppe » (au lieu de « Muddlington Pie Shop », magasin de tartes Muddlington) ? Comment rendre le concept de « pasty-eating competitions » (concours d'ingestion de pâtés) ? Et quel néologisme inventer pour traduire « Have you seen that

new comedy by Willy Whatshisname ? » (Vous avez vu la nouvelle comédie de Willy Trucmuche ?), en prenant soin de conserver la référence à Shakespeare ? À force de tâtonnements, l'histoire émerge peu à peu sous nos yeux et sous ceux de son auteur.

La joute se termine trop tôt, programmation tentaculaire oblige, mais j'ai le temps de comprendre que j'avais peut-être mal interprété le terme de « joute ». Loin d'être un sanglant duel d'égos entre deux traducteurs, il semble que le combat se joue entre le texte et un chevalier-traducteur à deux têtes. ◆

HOMMAGES

Andrée Lück Gaye, lauréate 2023 du Grand Prix de traduction SGDL-Ministère de la Culture

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉVELYNE CHÂTELAIN

D'aucuns affirment que le talent véritable se mesure à l'humilité. Andrée Lück Gaye, talentueuse traductrice et défricheuse du slovène en fait la preuve une fois de plus au cours de cet entretien, en rappelant que traduire de grands textes relatant des périodes d'atrocités peut être éprouvant mais que « pour nous ce ne sont quand même que des mots ».

Chère Andrée, lorsque je t'ai annoncé que tu étais lauréate du Grand Prix de la traduction SGDL-Ministère de la Culture, tu as semblé plus que surprise. En fait, tout comme la SGDL lorsqu'elle attribuait seule un Grand Prix de la traduction, ce grand prix commun récompense l'œuvre d'un traducteur, mais aussi le fait de faire découvrir une langue, une littérature, d'aller dénicher des textes qui sortent des sentiers battus. Ce qui est parfaitement ton cas, et quelques-uns des membres du jury connaissaient déjà ta traduction de *Cette nuit, je l'ai vue*, que nous avons tous appréciée.

Je n'aurais jamais imaginé qu'une petite langue à laquelle peu d'éditeurs s'intéressent soit ainsi récompensée. J'aurais été ravie même si la dotation avait été dérisoire, mais, bien entendu, la somme attribuée et le prestige de ce prix lui donnent un caractère encore plus inouï. Et encore moins d'en être bénéficiaire ! Et je remercie chaleureusement tous les membres du jury qui m'ont fait cet honneur.

Comment en es-tu venue à traduire du slovène ?

C'était une sorte de retour aux sources, à la fin des années 1960. Mon grand-père était d'origine étrangère, hongroise ou yougoslave, on ne savait pas très bien à l'époque. D'après la légende familiale, pour faire une vilaine blague, il aurait, avec un copain de son âge – ils étaient jeunes – attaché le curé à un arbre. Au tout début du XX^e siècle, ça ne pouvait pas se passer très bien. En compagnie du copain, mon grand-père aurait alors émigré en suivant un long périple, par l'Autriche, l'Allemagne, la Belgique, jusqu'en France, d'où il est brièvement parti aux États-Unis avant de revenir s'installer en France. Il a travaillé dans les mines de charbon du Pas-de-Calais, et parlait un étrange mélange de ch'ti et de ce qu'on appelle le dialecte de Prekmurje, issu de la langue littéraire de cette région, qui a pratiquement disparu en tant que langue littéraire. À l'époque, lorsqu'il a épousé ma grand-mère, celle-ci a perdu sa nationalité française, devenant apatride, jusqu'à la naturalisation de mon grand-père quelques années plus tard. Mon grand-père parlait très peu, sans doute gêné par le handicap de la langue. Je l'ai peu connu, mais je me rappelle qu'il s'intéressait à mes résultats scolaires. Toujours est-il qu'un jour, j'ai décidé de prendre contact avec la Slovénie, par l'intermédiaire d'une tante qui avait gardé une adresse d'avant la guerre, de la famille là-bas. Je suis partie en Yougoslavie avec cette adresse et c'est dans une petite ville de la côte dalmate, en Yougoslavie, que les employés de la poste m'ont montré où se trouvait le village de ma famille, à l'autre bout du pays, à la frontière hongroise. Mes cousins parlaient slovène

et allemand, et on tentait de communiquer à coups de dictionnaires ! Cela ne pouvait pas aller bien loin, et j'ai vite compris que cette langue comportait visiblement des déclinaisons et omettait les pronoms, mais si je voulais communiquer avec ma famille, je devais l'apprendre.

Par chance, M. Claude Vincenot, à l'INALCO, donnait à cette époque des cours du soir de slovène, réservés aux étudiants salariés, et j'ai pu en profiter. Cela a été une merveilleuse opportunité, car cette formule n'existe plus aujourd'hui. M. Vincenot m'a proposé la traduction d'un livre, *Procès-verbal*, qui traite des procès de Dachau en Yougoslavie. À cette époque, dans les pays de l'Est, on n'a pas seulement jugé les bourreaux mais aussi les victimes. Puisqu'elles avaient survécu à des traitements inhumains, à un manque de nourriture dramatique, c'était que, d'une manière ou d'une autre, elles avaient collaboré avec l'ennemi, ou pour le moins s'étaient compromises. Et puis, c'était aussi une manière de régler des comptes politiques.

En France, le travail de Robert Paxton qui a prouvé, documents à l'appui, le rôle actif du gouvernement de Vichy pendant l'occupation notamment dans la persécution des Juifs, a marqué une véritable rupture dans la manière de considérer l'histoire et plus personne ne soutient la thèse du « double jeu de Vichy ». En dehors de quelques énergumènes, il y a, je ne sais comment dire, un état des lieux admis par tous. Ce n'est pas du tout le cas en Slovaquie, on a parfois l'impression que la guerre civile qui a eu lieu pendant la Seconde Guerre mondiale n'est pas vraiment terminée. La réconciliation entre « les rouges » et « les blancs » que pourtant beaucoup de Slovaques appellent de leurs vœux, tarde à se faire.

Est-ce que cette première traduction en a facilement entraîné d'autres qui ont eu plus de chances de voir le jour ?

Non, pas vraiment. J'ai eu l'occasion de traduire des textes courts, quelques contes pour enfants, pour une revue associative, la revue du PEN Club slovène, je crois.

En Slovaquie, les traductions sont souvent subventionnées. Un organisme les paie, pas très bien d'ailleurs, mais ensuite personne ne se soucie de les faire publier. Elles dorment des années dans des tiroirs et tout le monde les oublie. C'est un véritable gâchis.

Dans ma « carrière », j'ai eu beaucoup de problèmes avec des éditeurs qui n'étaient pas très corrects. Je dois avouer que je ne m'en souciais pas. Je traduais, mais je ne me considérais pas comme une traductrice. C'était une activité en plus, que je pratiquais pour l'amour de la langue, pour l'intérêt que je portais aux textes, et plus tard par désir de faire connaître la littérature slovène en France. Comme je gagnais ma vie par ailleurs et que, de toute façon, je n'aurais jamais pu la gagner en ne traduisant que du slovène, c'était le cadet de mes soucis. Je fais beaucoup plus attention dorénavant, et je signe des contrats en bonne et due forme !

Mais, à mes débuts si je puis dire, j'ai aussi eu des expériences intéressantes, j'ai par exemple traduit le catalogue de l'exposition de Jože Plečnik, l'architecte qui avait, entre autres, rénové le château de Prague et modernisé Ljubljana. Cette exposition a eu lieu en marge de la grande exposition « Vienne, naissance d'un siècle, 1880-1938 » à Beaubourg en 1986. C'était une traduction intéressante, accompagnée d'un excellent contrat, cette fois.

Nouveau coup de chance, l'Association des écrivains ou des traducteurs slovènes m'a proposé de traduire *Pèlerin parmi les ombres*, de Boris Pahor, et cette fois, c'est Eugène Bavčar qui a trouvé un éditeur, et le livre a été publié par La Table ronde en 1990 et ré-édité de nombreuses fois depuis cette date. On peut dire que c'est grâce à la traduction française que Boris Pahor a été reconnu même en Slovénie où il a été republié après avoir été traduit en italien puis en allemand. L'auteur revient au Struthof, au milieu des touristes, c'est-à-dire là où il est arrivé en 1945 après avoir survécu à l'internement dans quatre autres camps et il évoque ses souvenirs.

Tout le mérite en revient peut-être à la traductrice, comme pour Edgar Allan Poe, que l'on a découvert grâce à Baudelaire, même si à l'époque la rigueur de la traduction était loin d'avoir autant d'importance ! J'imagine qu'ensuite les choses ont été un peu plus faciles, du point de vue de la traduction.

Un peu. De fil en aiguille, j'ai été en contact avec Christian Bourgois, qui était très intéressé par la traduction de *Levitán*, de Vitomil Zupan, mais lorsqu'il a créé sa propre maison d'édition, cet ouvrage n'entrait plus dans aucune collection et il a dû renoncer à sa publication, et l'ouvrage n'est donc pas encore publié à ce jour.

C'est Éric Naulleau qui le premier a publié des textes de Drago Jančar, à l'Esprit des péninsules, en particulier *L'Élève de Joyce* et *Aurore boréale*. À partir de là, au début des années 2000, plusieurs traductions se sont enchaînées, alors que j'étais toujours enseignante. De toute façon, cela ne suffisait toujours pas pour faire de la traduction une carrière exclusive. J'ai ensuite retraduit *Alamut* pour Phébus.

J'ai aussi traduit pour Le Seuil la trilogie *Les Immigrés*, de Lojze Kovačič. C'est un récit narré du point de vue d'un enfant puis d'un jeune homme, qui s'étale de 1938 à 1951. C'est une écriture très émotionnelle, à bâtons rompus, pleine de points de suspension, qui suit avec fluidité l'évolution du langage de l'enfant. On passe progressivement de la parole du jeune garçon à celle de l'adulte sans même s'apercevoir de la transformation, tant celle-ci est naturelle. C'est une succession vertigineuse de souvenirs parfois tendres, parfois terribles, qui décrivent à merveille les déchirements et les conflits qui traversaient le pays. On ne peut pas dire que sur ce texte le travail du traducteur ait été facile !

C'est dans cette trilogie que l'on apprend l'histoire de ce que l'on pourrait appeler le train de la honte, ce train ambulance de la « Commission spéciale de l'émigration » qui a fait le tour de toutes les villes occupées d'Europe centrale où les familles, comme celle de Kovačič, dont au moins un des membres est d'origine allemande, sont convoquées pour des tests en tout genre et aussi des prises de photos, nus, dans des positions dégradantes. Ceci dans le but d'accorder ou de refuser les statuts de *Volksdeutsche*, le statut commun ou de *Reichsdeutsche*, la catégorie la plus noble. Dans ce dernier cas, les heureux élus seront accueillis en Allemagne. La famille de Kovačič qui a l'honneur d'être parmi les « citoyens égaux en droit du grand Reich allemand » refusera de partir. Quand sa fille dit : « Refuser après tout ce qu'on a subi ? » la mère, c'est elle qui est d'origine allemande, répond : « Justement pour ça ! » Qui a déjà entendu parler en France de ce train, de cette commission spéciale de l'émigration ?

Ce roman n'a reçu qu'un faible succès d'estime et a plutôt été un flop commercial, c'est pourtant un véritable chef-d'œuvre, pas un simple chef-d'œuvre de la littérature slovène, mais un grand texte qui a sa place dans la littérature mondiale. J'espère qu'un jour, il sera reconnu à sa juste valeur.

Les textes dont tu parles semblent très ancrés dans l'histoire propre du pays, histoire qu'on ne connaît guère plus que la langue.

Peut-être moins encore ! Dans ce texte comme dans d'autres, on s'aperçoit que la seule connaissance qu'ont les Français de l'histoire de la Slovénie au siècle dernier nous est transmise par la littérature. Peut-être parce qu'il s'agit d'un tout petit pays, aucun historien ne semble s'être penché sur cette région et cette époque. On trouve peut-être des textes en allemand mais aucun en français, ce qui n'aide pas à trouver le vocabulaire adéquat, car les termes ne sont pas passés dans la langue française. Personne ne connaît par exemple le mot *domobranci* qui désigne les « collabos » slovènes alors qu'on a entendu parler des *tchetniks* de Serbie et des *oustachis* de Croatie. Seule la littérature nous permet donc de comprendre un peu la culture slovène contemporaine.

On peut établir un point commun entre trois des grands prix SGDL-Ministère de la culture, qui ont été attribués à des traductrices de langues européennes, Anne Colin du Terrail, traductrice du finnois qui a traduit entre autres La Colonelle de Rosa Liksom, roman qui se déroule pendant la guerre d'hiver en Finlande, et Sophie Benech, traductrice du russe qui s'est attaquée à La Fin de l'homme rouge, de Svetlana Alexievitch. Ces textes nous confrontent à des horreurs, aux déchirements de la guerre, à des actes de torture et de barbarie, aux ignominies dont sont capables les hommes et j'en passe. Si la lecture de ces textes est éprouvante, qu'en est-il de la traduction ?

C'est effectivement un élément à prendre en compte dans l'effort de traduction. On ne peut s'empêcher souvent d'avoir la gorge serrée, mais il faut continuer, coûte que coûte, car ce sont des faits qui doivent être connus. C'est ce qui fait qu'il faut s'obstiner et continuer en se disant que pour nous, ce ne sont quand même que des mots.

Pour passer à quelque chose de plus gai, tu m'as cité une étude sur quatre ans de prix de traduction quels qu'ils soient, montrant qu'ils n'apportaient hélas rien d'autre que la dotation éventuelle et un peu de fierté personnelle mais que cela ne changeait jamais une carrière. Pourtant, vu les personnes qui se précipitaient autour de toi à la fin de la remise du grand prix, il semblerait qu'il puisse en être autrement et que tu défies toutes les prédictions !

Effectivement, j'ai fait de belles rencontres ! Je ne peux encore jurer de rien, mais une éditrice est intéressée par le premier roman que j'ai traduit, *Procès-verbal*, un autre éditeur m'a demandé de lui présenter les *Alexandrines*. Le roman raconte l'histoire de femmes qui confiaient leur enfant à une sœur ou une cousine avant de partir pour allaiter les enfants égyptiens après l'ouverture du canal de Suez. Cela fait longtemps que j'essaie de placer ce roman, mais cette fois, j'ai bon espoir ! Une « petite » éditrice semble intéressée par des nouvelles slovènes pour sa collection. J'ai au moins trois nouvelles pistes, pas de contrat signé, rien de vraiment concret pour l'instant, mais beaucoup d'espoir. Et ce prix me permettra peut-être de mieux convaincre des éditeurs qui étaient encore hésitants.

Et si tu croules sous le travail, tu pourras t'appuyer sur la relève !

Effectivement, dans le but d'assurer la relève, j'ai déjà présenté à une éditrice un jeune traducteur, Stéphane Baldeck qui, depuis, a traduit deux romans et une très jeune traductrice, Ferial Krasevec qui, elle, a traduit des nouvelles.

C'est important, car nous ne sommes pas nombreux, à part moi, pour ce qui est de la littérature, il n'y a actuellement qu'une autre traductrice, Zdenka Štimac, qui a monté sa petite maison d'édition, « Les éditions franco-slovènes », pour y publier les textes qui lui tiennent à cœur. La littérature slovène est en bonne voie de se faire connaître.

***Succès largement mérité, auquel je suis heureuse d'avoir apporté une petite pierre.
On se connaissait à peine au début de l'entretien, et on se quitte en amies !
Merci de m'avoir répondu si chaleureusement et de m'avoir consacré tout ce temps.***

Voir aussi : « Adriatique/Baltique : entretien avec Andrée Lück Gaye, Antoine Chalvin et Nicolas Auzanneau », propos recueillis par Étienne Gomez, *TransLittérature*, 56, p. 75-96. ♦

Hommages de l'année

VANESSA DE PIZZOL

MARIE-CLAIRE PASQUIER

Née en 1933 à Paris, docteure en études nord-américaines à Paris 4 et professeure de littérature américaine à l'Université Paris X-Nanterre, elle reste avant tout la traductrice de très grands auteurs : Philip Roth, Virginia Woolf, William Kennedy, Tennessee Williams... Son parcours témoigne d'une capacité remarquable à mener de front le travail universitaire (enseignement, suivi de thèses, contribution à de nombreuses revues) et l'activité de traduction, soutenue par une excellente formation, un entourage familial de haut vol et des amitiés fortes avec des intellectuels reconnus. Le *Monde des livres* du 10 septembre dernier brosse un portrait de cette grande dame de la traduction décédée à Paris le 29 août 2023. Elle a notamment reçu en 2004 le prix Maurice-Edgar Coindreau de la SGDL pour *L'Accordeur de piano*, de Daniel Mason (Plon).

Sa grande expérience de la littérature lui permet d'appréhender la traduction avec la conscience que « tout grand siècle de littérature est un siècle de traductions », pour reprendre l'intuition de Ezra Pound, citée lors de son intervention aux Assises de la traduction littéraire en Arles de 2003.

BATIA BAUM

Née en 1941, elle est marquée jeune par les horreurs de la guerre. Son père est arrêté et fusillé en 1942, et sa mère, communiste, court un risque immense en participant activement à la Résistance. Quant à sa langue maternelle, le yiddish, elle se trouve frappée d'interdiction sous l'Occupation. La petite fille placée en « maison d'enfants » pendant plusieurs années, continue de se nourrir de cette langue, jusqu'à ce que, à l'âge adulte, la traduction devienne un moyen de la réhabiliter pour pouvoir mieux la transmettre et la faire rayonner, tout comme l'enseignement.

Batia Baum, disparue le 24 juin dernier, a fait émerger grâce à son travail acharné le yiddish comme « langue de l'entre-deux », dans la mesure où, comme l'explique Corinna Gepner, « les locuteurs sont porteurs à la fois de leurs propres valeurs et de celles des autres¹ ». La qualité de son engagement et l'intelligence sensible de ses traductions ont été récompensés par de nombreux prix : la SGDL l'a distinguée à deux reprises, en 1996 (prix Halpérine-Kaminsky « Découverte » pour *Yossik* de Joseph Bulov, Phébus) et en 2017 (Grand Prix de la SGDL pour *Entre les murs du ghetto de Wilno*, journal de Yitskhok Rudashevski, L'Antilope) ; les prix Idl Korman, Max Cukierman et Léon Skop-Féla Rosenbaum ont été décernés pour son action en faveur de la culture yiddish.

« La traduction pour Batia était, comme elle le formulait si justement elle-même, une lecture augmentée, une interprétation novatrice et au fond une parole intime, attachée à dire l'être propre fracturé par une violence originaire. » (Carole Ksiazenicer-Matheron, « Batia Baum, la nécessité de la traduction », *En attendant Nadeau*, 9 juillet 2023).

AGNÈS JÁRFÁS

Née en 1955 à Budapest, arrivée à 23 ans à Paris, elle entame des recherches sur les manuscrits de Marcel Proust à la Sorbonne Nouvelle avant de se consacrer à la traduction de la littérature hongroise. Agnès Járfás s'en est allée le 23 mai 2023, laissant en héritage une bibliographie extrêmement riche, laquelle comprend une partie de l'œuvre de Péter Esterházy qu'elle a offert au lectorat français, mais également d'autres grands auteurs tels Kálmán Mikszáth, Áron Tamási, ainsi que l'unique roman de Szilárd Borbély. Parmi ses traductions primées, on retiendra notamment :

Péter Esterházy, *Pas question d'art*, Gallimard, 2012, Prix Laure Bataillon.

Kálmán Mikszáth, *Le Parapluie de saint Pierre*, Viviane Hamy, 1994, Prix Tristan Tzara de la SGDL.

« Les échanges enrichissants avec les auteurs vivants me donnent la nostalgie des dialogues – impossibles sinon imaginaires – avec les auteurs classiques, auxquels je

1. *Traduire le yiddish : une langue de l'entre-deux – portrait de Batia Baum*, Corinna Gepner, *TransLittérature*, n°43 (2012), p. 51.

voudrais me consacrer davantage. » (Agnès Járfa, [https ://litteraturehongroise.fr/agnes-jarfais/](https://litteraturehongroise.fr/agnes-jarfais/))

PHILIPPE BOUQUET

Né en 1937 à Sedan, cet infatigable traducteur disparu le 8 mars 2023 a suscité pléthore d'hommages. Il faut dire qu'en plus de 40 ans, Philippe Bouquet, qui s'est consacré à l'enseignement (agrégé d'anglais puis professeur de langues scandinaves à l'université de Caen) et à la diffusion de la littérature suédoise, a donné le jour à plus de 150 livres traduits. Réfutant l'étiquette « polar » (qui s'applique à certains des auteurs versés par ses soins au domaine francophone) au profit du seul roman (bon ou piètre selon les cas), il admet avoir contribué à faire connaître des auteurs de la littérature prolétarienne suédoise, telle que sa trilogie *La Bêche et la plume*, Plein Chant, 1986-1988, la retrace de 1815 à nos jours, textes choisis à l'appui. Tombé amoureux à dix-neuf ans pour cette langue qu'il juge simple, expressive et musicale, il en devient le représentant officiel en France : en 1984, il est fait docteur Honoris Causa par l'université de Linköping, tandis qu'en 1985 il est nommé chevalier de l'Ordre royal de l'Étoile polaire par la Suède. La qualité de son travail est confirmée par l'obtention de nombreux prix : l'Académie suédoise (1988), la Fondation suédoise des écrivains (1994), prix personnel Ivar Lo-Johansson (1995), nomination pour le prix Aristeion (1999). Des auteurs finlandais, danois et norvégiens ont également été traduits par Philippe Bouquet. Les traductions dont il était le plus fier sont *Aniara* (de Harry Martinson, en collaboration avec Björn Larsson) et *Les Hommes de l'Émeraude* (de Joseph Kjellgren).

« La traduction est une activité paradoxale [...], c'est la seule activité *artistique* dont **l'auteur ne doit pas chercher à se faire remarquer**, alors que c'est le fondement de l'art et de l'artiste de vouloir être remarqué, ne serait-ce que pour communiquer », Philippe Bouquet, entretien accordé à *ActuaLitté* le 17/02/2015.

NATHALIE BARRIÉ

Née en 1960, enseignante de FLE aux États-Unis, d'anglais à Paris, agrégée d'anglais puis diplômée en traduction littéraire (master de l'université Paris 7) et en traductologie, elle se spécialise dans la traduction de nouvelles et contribue à la promotion de ce genre quelque peu boudé en France. Rappelant que « derrière tout bon auteur étranger, il y a un traducteur ou une traductrice », Nathalie Barrié s'estime chanceuse d'avoir pu repérer des auteurs inconnus en France pour les faire découvrir en langue française, comme pour Katrina Kittle (*Le Garçon d'à côté*, Phébus, 2013) et David Philip Mullins (*Arboretum*, Rue Saint Ambroise, 2019).

Forte d'une quarantaine de traductions et de retraductions de classiques aux éditions Antidata, La Chambre d'échos, Rue Saint Ambroise, elle était également chroniqueuse littéraire et autrice de nouvelles (prix obtenu en 2019), compositrice et interprète.

Quoi de plus naturel, pour rendre hommage à une traductrice disparue (le 12 novembre 2022) et à l'œuvre qu'elle laisse, que de s'en remettre au témoignage sincère d'une amie en traduction, qui a partagé la même langue et les mêmes émotions au contact des textes à traduire ?

« Nathalie s'attaquait à tous les registres, son ouverture d'esprit n'avait d'égal que son audace. Lors de l'un de nos derniers déjeuners à Paris, elle travaillait encore sur une ébauche de roman, dans le genre de la science-fiction, avec une idée d'intrigue rocambolesque.

Elle m'avait alors confié qu'elle avait du mal avec la forme longue. Apparemment, cela ne concernait pas seulement le champ littéraire. Nathalie a vécu sa vie comme une nouvelle, ou peut-être, une novella.

Ma chère Nathalie, permets-moi de te dire en toute franchise que ta chute est un peu abrupte, et nous laisse carrément sur notre faim, de tout ce que tu aurais encore pu écrire, composer, chanter, traduire... ».

La novella de Nathalie, Sophie Taam (17/03/2023), atlf.org

LORI SAINT-MARTIN

Autrice – Critique – Essayiste – Féministe – Lectrice – Linguiste. Et bien sûr, traductrice.
par Carine Chichereau

Le français était la langue que Lori Saint-Martin avait choisie.

Transfuge de classe, de langue, de culture, née dans un milieu modeste strictement anglophone, Lori Saint-Martin s'est complètement réinventée. Elle a changé de nom, elle a changé de langue.

À dix ans, elle découvre le français : c'est une révélation. Après un doctorat en littérature québécoise, elle enseigne à l'université et poursuit une carrière d'interprète. Elle écrit aussi des nouvelles et publie *Lettre imaginaire à la femme de mon amant* en 1991, *Mon père, la nuit* en 1999, *Mathématiques intimes* en 2014, et un roman, *Les portes closes* en 2013.

Un coup de foudre littéraire pour *Ana Historic*, de Daphne Marlatt, la pousse à vouloir traduire. Enthousiaste, elle persuade son mari, Paul Gagné (pas encore traducteur littéraire), de se lancer dans l'aventure. Trente ans plus tard, ils ont traduit ensemble plus de cent livres, dont Margaret Atwood, Mordecai Richler, Maya Angelou et Naomi Klein, et reçu de nombreux prix, dont quatre fois le prestigieux prix du Gouverneur Général.

Fruits d'années de réflexion, ses deux derniers livres étaient les plus importants à ses yeux. Publié en 2020, *Pour qui je me prends*, est le récit autobiographique de sa transition linguistique, fillette anglophone devenue femme engagée en littérature, traduction et études féministes, citoyenne du monde déconstruisant toutes les frontières culturelles. En 2022, suit *Un bien nécessaire, éloge de la traduction littéraire*, lettre d'amour à la traduction, qu'elle défend en démontant tous les clichés et procédés discutables qui souvent servent à la critiquer et la disqualifier. Ce livre fut son chant du cygne, couronnant une importante carrière dans les lettres, où elle laisse une empreinte durable.

« Les traductrices sont les héroïnes qui jettent leurs mots dans l'abîme pour nous permettre d'habiter d'autres mondes que le nôtre. »

Lori Saint Martin est décédée le 21 octobre 2022. ♦

Rigueur universitaire et résonance poétique

Traductrice d'anglais, **Pascale Drouet** rend hommage à deux grands inspireurs à travers chacune de ses traductions...

Ayant passé mon enfance en Afrique à l'écoute d'étranges dialectes, j'ai toujours été intriguée par la langue de l'autre. J'ai commencé à pratiquer la traduction lors de mes études supérieures : je traduisais des extraits littéraires de l'anglais et de l'espagnol en français. Quelle entrée magnifique dans la littérature, quelle lecture attentive, au plus près d'une langue étrangère ! Plus tard, alors que je faisais moi-même traduire des textes littéraires à mes étudiants, deux personnes m'ont donné envie de pratiquer la traduction à plus grande échelle, en traduisant désormais des œuvres dans leur intégralité : l'universitaire Jean-Michel Déprats et le poète Yves Bonnefoy, tous deux superbes traducteurs du théâtre et de la poésie de Shakespeare (entre autres).

Moi aussi, je voulais traduire les pièces du grand dramaturge – elles avaient constitué mon corpus de thèse. Mais le terrain était déjà remarquablement occupé par des traducteurs au talent indiscutable, ceux-là même que je viens de nommer – le premier a traduit l'essentiel des pièces de Shakespeare pour la nouvelle édition de la Pléiade ; le second, lui, est parti à la rencontre de Shakespeare en poète et a mis sa propre poétique au service de ses traductions. Je leur saurai toujours infiniment gré, à l'un comme à l'autre, de m'avoir fait découvrir le théâtre d'Howard Barker et la poésie de Galway Kinnell, et de m'avoir encouragée à traduire des pièces et des poèmes qui n'avaient pas encore trouvé leur version française. C'est ainsi que je me suis lancée... pour ne plus jamais m'arrêter, faisant advenir dans ma propre langue non seulement

des textes (jamais traduits auparavant) d'auteurs de notre temps (Alberto Manguel, David Greig, Pavel Drábek et Josh Overton, Emily Grosholz), mais aussi de contemporains de Shakespeare (Robert Greene, Francis Beaumont et John Fletcher).

Et, toujours, je tente de concilier, en hommage à ces deux grands inspireurs, rigueur universitaire et résonance poétique. Et comme eux, j'ai plaisir à accompagner mes traductions d'éclairages critiques et de réflexions personnelles sur mes choix de traductrice. ♦

Traduire n'est-il pas une nécessaire imposture ?

Ce récit sensible par **Peggy Rolland** évoquant son entrée dans le métier de traductrice est aussi un discret mais sincère hommage à Olivier Mannoni et à son école de traduction littéraire, l'ETL.

Janvier 2019. Assise au milieu d'inconnus dans la salle de réception du CNL, j'écoute avec attention les autres stagiaires de l'ETL se présenter. Je me demande par quel drôle de hasard je me trouve parmi eux.

J'ai traduit deux premiers romans par pur accident. J'avais été étonnée, probablement aussi un peu flattée, qu'on me confie une traduction, à moi qui n'avais jamais traduit pour l'édition. Sans doute était-ce lié aux conditions financières déplorables que j'avais acceptées, faute de ne rien connaître du métier. Certes, j'avais profondément aimé traduire, mais j'avais aussi conclu que, si je voulais en vivre, il allait falloir refuser de telles conditions, ce que j'avais fait.

Depuis, plus rien. Calme plat.

Jusqu'à ce mail d'Olivier Mannoni, commençant par un intimidant « Chère consœur », m'annonçant que ma candidature à son école avait été retenue. Me voilà donc à mon tour qui tente, en quelques phrases, de résumer par quels méandres j'étais arrivée jusque-là.

Ce qui m'a frappée, ce jour-là, c'est de constater à quel point mes camarades, ceux qui, comme moi, avaient peu traduit, ceux qui n'avaient traduit « que » de la romance ou des livres de développement personnel ou des langues rares, semblaient partager ce sentiment d'imposture. Néanmoins, la chaleur avec laquelle Olivier nous a accueillis, ce rapport d'horizontalité

qu'il a tout de suite instauré entre nous, ne laissaient aucun doute sur notre légitimité à nous trouver réunis.

Je suis ressortie de ma première journée de formation exaltée, avec l'intime conviction que j'avais enfin trouvé un nom à ce que j'étais, intimement, et que, par la même occasion, j'avais rencontré des pairs.

Depuis, ce même sentiment d'imposture s'est manifesté à plusieurs reprises : quand j'ai accepté de traduire mon premier roman de l'anglais, moi qui étais avant tout germaniste ; quand j'ai demandé à assister à un CA de l'ATLF, intimidée par l'engagement et les personnalités de plusieurs figures qui le constituaient, quand j'ai

cotraduit aux côtés d'une traductrice que j'admirais.

Mais je m'en libère rapidement. Au fond, traduire n'est-il pas une nécessaire imposture ?

Toujours est-il que je dois une fière chandelle à Olivier Mannoni d'avoir créé son école d'imposteurs, ainsi qu'à tous les imposteurs inspirés que j'ai croisés depuis et avec lesquels je partage la passion de notre merveilleux métier. ♦

Correspondance transatlantique

Et si le fait d'être traducteur était de vivre en perpétuel transit entre deux langues ? C'est un peu ce à quoi fait réfléchir l'évocation de **Sophie Taam** qui partage avec nous ce souvenir épistolaire, linguistique... et amoureux

Ma première traduction, que je considère *a posteriori* comme littéraire, était celle du poème de Seidl, de l'allemand vers l'anglais : « Ich auf der Erd', am Himmel du » [Moi sur terre, toi au ciel], popularisé par un Lied de Schubert sous le titre « Der Wanderer an den Mond » [Le voyageur à la lune]. D'entrée de jeu, j'avais enfreint l'une des règles fondamentales de la traduction littéraire, dont j'ignorais tout à l'époque : traduire uniquement vers sa langue maternelle.

J'étais en transit. Je venais de quitter définitivement les États-Unis pour revenir en Europe. J'avais laissé derrière moi mon amoureux d'origine vietnamienne, de citoyenneté danoise et détenteur de la carte verte. Un job dans l'export m'avait été proposé au cœur du Tyrol bavarois. Je m'apprêtais à m'y installer et mon amoureux devait

me rejoindre après avoir décroché son diplôme universitaire à Los Angeles. Nous correspondions par voie épistolaire (Internet en était à ses balbutiements).

Nous nous efforcions de préparer notre arrivée dans ce nouveau pays d'accueil et d'améliorer notre maîtrise de l'allemand. En guise d'entraînement, je donnai à mon amoureux de langue danoise le poème de Seidl afin qu'il le traduise en anglais, notre langue commune. Ce poème nous touchait, il semblait parler de nous deux, errant à travers le monde à la recherche d'un point de chute que nous pourrions appeler – en anglais bien sûr – notre « home ».

Le danois étant relativement proche de l'allemand, il me fit parvenir une traduction que je jugeai assez fidèle.

Je lui renvoyai ma contre-proposition de traduction en anglais dans une autre lettre.

Récemment, j'ai retrouvé cette correspondance et nos traductions en anglais. De nos jours, pour traduire un poème de l'allemand, une personne non-traductrice se tournerait peut-être spontanément vers Internet. Mais nous n'avions pas Internet : nos traductions respectives du poème de Seidl proviennent de nos cerveaux.

Je ne prétendrai certes pas que la traduction de cette complainte chantant l'exil, le désir lancinant d'une patrie, le sentiment de non-appartenance, me transforma aussitôt en traductrice littéraire. Près de vingt ans s'écoulèrent entre ces lettres et ma première traduction pour un éditeur.

Mais aujourd'hui, il m'apparaît que ce poème et cette traduction recélaient réellement les germes de mon être de traductrice. ♦

Abolir la solitude des autres au prix de la sienne

Aude Lemoine-Gwendoline témoigne de l'importance déterminante de romans pour enfants... tous traduits par Rose-Marie Vassallo. Vocation et hommage se mêlent dans ce beau parcours personnel.

Le livre – qu'il soit pour petits ou grands – n'occupait pas une grande place chez nous. Je n'ai en outre pas souvenir d'avoir visité beaucoup de librairies dans mon enfance majoritairement champêtre, trop loin des villes pour profiter de tout ce qu'elles avaient à offrir. Il me restait néanmoins une minuscule oasis dans ce désert culturel : le rayon livres du supermarché. Dans le magasin, je lâchais le chariot à hauteur des « biscuits apéro » ou des packs d'eau afin de m'échapper là où je reconnaissais le célèbre dos, avec ses tons pastel et son petit logo animalier, emblématique de ma collection préférée : l'atelier du Père Castor, aux éditions Flammarion. J'examinais les couvertures, dévorais les quatrièmes de couv' et sélectionnais un ou deux livres, pas plus, pour

être certaine que ma mère approuverait. J'ai grandi en même temps que ma collection, passant des livres Castor Poche junior tels que *Le Livre de Dorrie* de Marilyn Sachs aux livres Castor Poche senior : par exemple *Au diable les belles journées d'été* de Barbara Robinson. À l'époque, je ne prêtais aucune attention aux noms des autrices, pourtant si loin, eux aussi, de mon quotidien, dans une France très rurale : Lois Lowry, Dorothy Crayder, Cynthia Voigt, Janet Lunn.

Des années plus tard et une maîtrise d'anglais en poche, alors que je vivais entre Bruxelles et Toronto, mon ancienne directrice de mémoire m'informe qu'un Master spécialisé en littérature de jeunesse ouvre au Mans ; les cours sont dispensés

exclusivement en ligne. C'est parfait, je m'inscris et mon premier réflexe est de revisiter ces livres d'enfance qui m'ont suivie, dans leur carton, d'un côté et de l'autre de l'Atlantique. Non seulement je me rends compte que je n'avais lu que des autrices anglo-saxonnes, mais il apparaît aussi qu'une femme se cache derrière un grand nombre de traductions : Rose-Marie Vassallo. Son travail, aussi impeccable que colossal, et ma passion de la langue anglaise me donnent envie de marcher (très humblement) dans ses pas. Au terme de mon Master en littérature de jeunesse, je démarche des éditeurs parisiens, sans trop de succès, pour leur proposer de traduire leurs ouvrages de l'anglais au français. C'est finalement Cécile Térouanne, une éditrice chez Hachette, qui me donne ma chance, ce qui me permet de collaborer avec d'autres grands éditeurs français pour la jeunesse.

J'ai fini par rencontrer celle qui avait inspiré ma carrière.

Je suis allée rendre visite à Rose-Marie dans son paysage de granit rose. Plutôt qu'à une consœur, je pense que c'est à l'héroïne invisible de mon enfance que je m'adressais, sans le dire, ce jour-là. À la femme de lettres qui m'avait ouvert les portes de tant d'histoires, de tant de cœurs, qui m'avait

fait voyager si loin, jusqu'aux États-Unis, moi la petite villageoise qui n'avait pas encore mis les pieds dans ce grand pays. En introduction au *Livre de Dorrie*, Rose-Marie a écrit : « Drôle de métier que celui de traduire – passionnant, envahissant, artisanat et alchimie, communication et solitude... Heureusement, pour équilibrer, il y a la vraie vie : le chien, le chat, les amis, les enfants et le mari – passionnants, envahissants, artisanat et alchimie, communication et... rêve de solitude. » C'est peut-être là tout le paradoxe du métier de la traductrice littéraire lorsqu'elle crée une infinité de ponts invisibles : elle abolit la solitude des autres au prix de la sienne. ♦

La traduction, ou l'art de transformer les cuisses en mollets

Gilles Robel le dit bien, « passé la première déception, le mollet me sembla en effet bien plus gombrowiczien que la cuisse, car moins grossièrement érotique, et beaucoup plus fuyant... »
À quoi tient l'entrée dans le métier du traduire...

Mon intérêt pour la traduction remonte à mes cours d'hy-pokhâgne. Non pas à mes cours d'anglais, qui étaient excellents et m'ont tout appris en matière de stylistique comparée, mais mes cours de français, qui étaient profondément ennuyeux.

Pour tuer l'ennui, tandis que je feuilletais notre manuel au fond de la classe, je suis tombé sur un extrait de *Ferdydurke* de Witold Gombrowicz (qui allait devenir mon auteur préféré), publié par Julliard en 1958 et repris dans la collection 10/18. Il s'agit d'un passage où le narrateur redevenu lycéen découvre des lettres adressées à une « lycéenne moderne », dont une qui comporte un poème d'amour qu'il traduit en « langage intelligible » :

LE POÈME

Les horizons éclatent comme des bouteilles

La tache verte pousse vers le ciel

Je retourne à l'ombre des sapins

Et là-bas :

*Je bois la dernière gorgée
inassouvissante*

De mon printemps quotidien

MA TRADUCTION

Les cuisses, les cuisses, les cuisses,

Les cuisses, les cuisses, les cuisses,

les cuisses,

La cuisse,

Les cuisses, les cuisses, les cuisses.

La lecture de ce texte fut un choc. Je le fis lire à mon voisin de table et ami Vincent et nous fûmes tous deux pris d'un puissant fou rire qui nous obligea

à quitter la salle. Je me procurai aussi-tôt *Ferdydurke*, toujours dans la collection 10/18 mais publié cette fois par Christian Bourgois en 1973, et me plongeai dans cet univers si singulier. Parvenu à la page 175, j'allais enfin redécouvrir le poème et sa traduction, mais je subis un nouveau choc, car le texte était différent !

LE POÈME

Les horizons éclatent comme des bouteilles

Une tache verte gonfle sous les nuages

*Je reviens à l'ombre des pins –
d'où*

J'aspire d'une bouche avide

Mon printemps quotidien.

MA TRADUCTION

Mollets, mollets, mollets, mollets,

mollets, mollets, mollets, mollets,

mollets, mollets, mollets –

mollet,

mollet, mollet, mollet,

mollets, mollets, mollets.

Ne parlant pas polonais et n'ayant pas accès au texte original, je n'avais aucun moyen de comprendre par quelle alchimie étrange la cuisse s'était transformée... en mollet ! Ainsi donc on trouvait dans la même collection deux traductions différentes du même texte ! La première avait été signée par

un certain Brone et la seconde par Georges Sédir.

Et à y réfléchir, passé la première déception, le mollet me sembla en effet bien plus gombrowiczien que la cuisse, car moins grossièrement érotique, et beaucoup plus fuyant...

Ce n'est que quelques années plus tard, à l'occasion d'un colloque commémorant les vingt ans de la disparition de Gombrowicz, que j'eus le fin mot de l'histoire, après avoir posé la question directement à sa veuve, Rita. Elle m'expliqua que « Brone » n'était rien d'autre que le pseudonyme de Gombrowicz lui-même, qui depuis l'Argentine où il s'était exilé, s'était efforcé de traduire son roman par ses propres moyens avec l'aide d'un jeune français expatrié. Tandis que Georges Sédir était un traducteur professionnel.

Telle est l'origine de ma vocation, outre l'exemple de mon oncle Léon Robel, éminent traducteur du russe. Étaient posées bien des questions sur la qualité relative des traductions et leur fidélité au texte source, le rapport entre traducteur et auteur, l'invisibilité du traducteur... qui continuent d'alimenter mon travail et ma réflexion aujourd'hui, et sont au cœur du dernier ouvrage que j'ai traduit. ♦

Traduire du “chinois”, c’était comprendre le monde

Emmanuelle Péchenart livre ici dans une langue singulièrement claire, qui correspond à sa voix précise et douce, un témoignage sur les initiateurs ou les « détonateurs » de sa vocation pour la traduction.

Le goût pour la traduction est certainement apparu dès mon enfance, baignée non dans les langues, mais dans la musique et, par le biais de la musique, dans les langues que je ne comprenais pas mais écoutais ou chantais, comme de la musique. Les récitatifs des cantates de Bach. Les chansons italiennes ou yougoslaves. Les cantiques en latin.

Je pense que je serais de toute façon arrivée à la traduction. Quand j’ai commencé à apprendre des langues (un peu d’allemand, puis l’anglais, le latin et le grec), j’ai aimé les traduire, même les austères versions, même les thèmes. Et un jour, presque par hasard, j’ai rencontré le chinois. Une

amie de classe m’a proposé d’aller suivre des cours au lycée Racine, à Paris. Françoise Moreux, qui les dispensait, a depuis raconté son histoire d’amour fou avec la Chine dans son livre *Révolue Chine* (éditions du Non Agir). Elle enseignait avec une fougue et une passion propres à contaminer l’élève la moins déterminée. Mon bac obtenu, je suis partie en voyage au Laos, à Luang Phrabang où il faisait encore bon vivre et où j’ai pu poursuivre l’étude du chinois et m’initier à celle de la langue lao. De retour j’ai bien sûr continué à me perfectionner dans ces langues.

Tout au long du processus de découverte, des mots, puis des phrases, puis

des textes, j'ai toujours cherché à transposer leur sens, à me les approprier de cette façon. J'ai l'impression d'avoir toute ma vie traversé un récit qui m'échappait et que je n'ai eu de cesse d'élucider. Traduire « du chinois », c'était comprendre le monde.

À Langues' O, dont les départements Chine, Japon et Asie du Sud-Est se trouvaient alors à la porte Dauphine, j'ai suivi les cours de professeurs éminents. Avoir la chance d'écouter François Cheng parler de poésie, Hsiung P'ing-ming de la langue classique, Jacques Pimpaneau de théâtre, pour ne citer qu'eux, c'était le meilleur des encouragements à s'engager dans l'immense domaine d'études qu'offrait la culture chinoise.

Quand j'étais déjà devenue presque une traductrice, cherchant à le devenir encore un peu plus, j'ai eu pour tutrice Viviane Alleton, qui m'a encouragée, elle aussi – et avec quelle joyeuse autorité et quelle science – dans mon travail et dans celui de vouloir, dans des recherches sur la langue et la traduction, comprendre comment cela fonctionne.

Ce sont elles et eux, les initiateurs. Ou bien les détonateurs. Tous, sans compter qu'ils étaient de grands sinologues, également linguistes, poètes

ou peintres (qui entouraient les balbutiements des débutants que nous étions avec une patience et une passion admirables), étaient également auteurs ou autrices, traducteurs ou traductrices, chacun à sa façon.

Le premier moteur avait été le goût des langues et des voyages. Avec le grec et le lao j'avais découvert de nouveaux alphabets : outre la possibilité qu'existent des sonorités différentes des nôtres, d'autres façons de les noter. Avec le chinois j'ai découvert encore d'autres sonorités, et surtout une autre façon de les mettre sur le papier, découvert que l'écriture chinoise, réputée idéo – ou pictographique, était avant tout une façon de noter des sons, tout en étant portée par ces objets étonnants que sont les « caractères » chinois, mobiles, inépuisables, farceurs, et si incroyablement gracieux. Le plaisir de les avoir sous les yeux et de les comprendre, et aussi de déjouer les tours multiples de la grammaire du chinois (réputée, elle, inexistant, car si souple, mouvante et efficace) ; la joie de m'y plonger à travers les textes des auteurs et autrices que j'aime ; le bonheur de les traduire – et par la même occasion de progresser dans la connaissance de ma propre langue – tout cela ne m'a jamais quittée. ♦

Du côté des prix

PAR KARINE GUERRE

Le Grand Prix SGDL / Ministère de la Culture pour l'œuvre de traduction 2023

a été décerné à **Andrée Lück Gaye**, traductrice du slovène vers le français, pour l'ensemble de son œuvre.

Le **Prix Laure Bataillon 2023 de la meilleure œuvre étrangère traduite** en français dans l'année a été attribué à l'auteur hongrois Laszlo Krasznahorkai et à sa traductrice **Joëlle Dufeilly** pour *Le Baron Wenckheim est de retour* (Cambourakis).

Le **Grand Prix de traduction Jacques Chambon 2023 (Grand Prix de l'Imaginaire)** a été remis à **Gwennaël Gaffric** pour sa traduction de *L'île de Silicium*, de Chen Qiufan (Rivages).

Le **Prix Mallarmé étranger de la traduction 2023** a été décerné à **François-Michel Durazzo** pour la traduction du recueil *Miroir de nuit profonde*, de Jaume Pont (L'Étoile des limites).

Le **Prix Pierre-François Caillé de la traduction 2022** a été décerné à **Éric Reyes Roher** pour sa traduction d'*Animaux invisibles*, de Gabi Martinez (Le Pommier).

Le **Grand Prix de traduction de la ville d'Arles 2022** a été décerné à **Anne-Sylvie Homassel** pour sa traduction de *Mary Toft ou la Reine des lapins*, de Dexter Palmer (La Table Ronde).

Le **Prix d'État finlandais du traducteur étranger 2023** a été attribué à **Claire Saint-Germain**.

Pour leur première édition en 2022, **les prix de traduction du PEN Club** ont été attribués à :

Catégorie roman :

Valérie Zenatti pour sa traduction de *La Stupeur*, d'Aharon Appelfeld (L'Olivier, 2022)
Mention spéciale à **Mona de Pracontal** pour *Vers la baie*, de Cynan Jones (Joëlle Losfeld).

Catégorie essai :

Véronique Béghain, pour *Wigan Pier, au bout du chemin*, de George Orwell (Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard).
Mention spéciale à **Martin Rueff** pour *Néanmoins. Machiavel, Pascal*, de Carlo Ginzburg (Verdier).

Catégorie théâtre :

Évelyne Noygues et **Sébastien Gricourt** pour *Vol au-dessus d'un théâtre du Kosovo*, de Jeton Neziraj (L'Espace d'un instant).
Mention spéciale à **Florian Voutev** pour sa traduction du russe de *Phèdre*, de Marina Tsvetaeva (Vibrations Éditions).

Catégorie poésie :

Guillaume Métayer pour *Nil et autres poèmes*, d'István Kemény (La Rumeur libre).
Mention spéciale à **Festa Molliqaj** pour *Chants de la rue des Forgerons*, de Ndriçim Ademaj (éditions d'en bas).

Remerciements

Nous remercions chaleureusement les traducteurs et traductrices qui ont contribué à ce numéro, à toutes les phases de sa réalisation. Vous trouverez ici les références de leur dernière traduction en date. Nous remercions également Émilie Demarquay pour la nouvelle maquette de la revue.

Sophie Aslanides – *Le Pays des loups*, Craig Johnson, Gallmeister – 2023

Sophie Aude – *Terez ou la mémoire du corps*, Eszter T. Molnár, Actes Sud – 2022

Véronique Béghain – *Villette*, Charlotte Brontë, Gallimard «Pléiade» – 2022

Maria Béjanovska – *Le Cheval rouge*, Taško Georgievski, Cambourakis – 2023

Ludivine Bouton-Kelly – *Killarney Blues*, Colin O'Sullivan, Rivages – 2019

Nathalie Bru – *Le Suppléant*, Prince Harry, Fayard – 2023

Marguerite Capelle – *Le Royaume désuni*, Jonathan Coe, Gallimard – 2022

Lise Capitan – *Blues Jeans*, Anthonio Sachs, Zappeboy, Spaceman project – 2023

Nathalie Carré – *Ce corps à pleurer*, de Tsitsi Dangaremba, Mémoires d'Encrier – 2023

Évelyne Chatelain – *Dangereuse*, Joséphine Hart, Gallimard «Poche» – 2023

Christian Cler – *Société et économie*, Mark Granovetter, Seuil – 2021

Gaëlle Cogan – *L'Instant*, Amy Liptrot, Phébus – 2023

Marie-Anne de Béru – *Les Cartier*, Francesca Cartier Brickwell, Les Arènes – 2022

Vanessa de Pizzol – *Un printemps sans vie brûle*, Pier Paolo Pasolini, Collectif La Passe du vent – 2015

Cécile Deniard – *Au premier regard*, Lisa Gardner, Albin Michel – 2023

Pascale Drouet – *Marcella de Ulloa, ou la dernière toile de Vélasquez*, Howard Barker, Éditions théâtrales – 2020

Pascale Elbaz – *Le Chant de la terre chinoise : photographies de la Chine*, Tan M., Horizon oriental – 2020

Aude Fondard – *L'art et la science de Ernst Haeckel*, R. Wielmann et J. Voss – 2021

Juliette Frustié – *Portrait d'aujourd'hui*, de H. D., avec une préface d'Antoine Cazé, Éditions des Femmes – 2023

Corinna Gepner – *Les Emotions des animaux – Ce qu'elles révèlent d'eux, de nous*, Peter Wohlleben, Les Arènes – 2023

Etienne Gomez – *Une Saison pour les ombres*, R.J. Ellory, Sonatine – 2023

Fabienne Gondrand – *L'Endroit le plus merveilleux au monde*, Elliott Colla, Le Masque – 2023

Michel-Guy Gouverneur – *L'Expérience et la nature*, John Dewey, L'Harmattan – 2014

Karine Guerre – *Fire Rush*, Jacqueline Crooks, co-traduit avec Nathalie Carré, Denoël – 2023

Béatrice Guisse Lardit – *Inquisition*, David Gibbins, Pocket – 2019

Laure Hinckel – *La Correspondance de Marcel Proust*, Mihail Sebastian, Non Lieu – 2023

Marie Karaś-Delcourt – *Peau d'orange*, Maja Pelević, Éditions l'Espace d'un instant – 2022

Myriam Legault Beauregard – *De plâtre et de platine*, Bhat Shashi, L'Interligne – 2024

Valérie Le Plouhinec – *Du même sang*, Denene Millner, Le Cherche Midi – 2023

Aude Lemoine-Gwendoline – *Tout l'amour*, Sally Grindley, L'École des loisirs – 2023

Valentine Leÿs – *Big girl Mecca*, Jamilah Sullivan, Plon – 2023

Camille Luscher – *Sucre, journal d'une recherche*, Dorothee Elmiger, Zoe – 2023

Olivier Mannoni – *L'Universel après l'universalisme : Des littératures francophones du contemporain*, Markus Messling, PUF – 2023

Clément Martin – *Dans les eaux calmes de l'espace*, nouvelle de Robert Sheckley, revue Le Novelliste n°6 – 2022

Hélène H. Melo – *Le Jardin des énigmes*, Antonio Garrido, Presses de la Cité – 2023

Marianne Millon – *Les Cousines*, Aurora Venturini, Robert Laffont – 2023

Velina Minkoff – *Le Grand Leader doit venir nous voir*, traduit du bulgare par Patrick Maurus, Actes Sud – 2018

Prithwindra Mukherjee – *Le Spontané : chants caryâ et bâul*, Almora – 2014

Lotfi Nia – *Des choses qui arrivent*, de Salah Badis et *Les Carnets d'el Razi*, d'Ayman Daboussi, Barzakh/Philippe Rey – 2023

Khaled Osman – *La Demeure du vent*, Samar Yazbek, Stock – 2023

Emmanuelle Péchenart – *Le Recueil des ossements*, Wuhe, Marie Barbier – 2023

Anatole Pons – *L'Illusion du mal*, Piergiorgio Pulixi, Gallmeister – 2022

Mona de Pracontal – *Faire Face*, de V (anciennement Eve Ensler), Denoël – 2023

Laurence Richard – *Terre-mer: Une histoire environnementale du détroit de Beiring*, Bathsheba Demuth, Payot – 2023

Jean-Pierre Richard – *Raides*, Karin Mainwaring, Lansman Éditeur – 2004

Claudine Richetin – *Célibataire, mode d'emploi*, Liz Tuccillo, J'ai lu – 2016

Cyrille Rivallan – *La Femme en moi*, Britney Spears, JC Lattès – 2023

Gilles Robel – *La Mystérieuse nuance de bleu*, Jennie Erdal, Métailié – 2022

Carla Robert-Lavaste – *Ceux d'ici ne savent pas*, Heather Young, Belfond – 2021

Peggy Rolland – *Quand le ciel gronde*, Phil Earle, Auzou – 2022

Jonathan Seror – le précieux juriste de l'ATLF

Samuel Sfez – *Histoire d'un fils*, Fabio Geda, Slatkine et cie – 2023

Sophie Taam – *L'île aux camélias*, Tabea Bach, Éditions City – 2018

Marie Van Effenterre – *Des voix s'élèvent : féminismes et architecture*, sous la direction de Stéphanie Dadour, La Villette – 2022

Sarah Vermande – *La Sentence*, Louise Erdrich, Albin Michel – 2023

Isabel Violante – *Pinnocchio*, Carlo Collodi, Étonnants Classiques – 2018

Séverine Weiss – *Femmes remarquables du Moyen Âge*, Janina Ramirez, Autrement – 2022

Françoise Wuilmart – *Marie-Antoinette*, Stefan Zweig, Bouquins – 2023

Directrice de la publication

Sophie Aslanides

Responsable éditoriale par interim

Laure Hinckel

Coordinatrice éditoriale par interim

Peggy Rolland

Comité de rédaction

Véronique Béghain

Marie-Anne de Bérú

Ludivine Bouton-Kelly

Marie Van Effenterre

Étienne Gomez

Marie Karaś-Delcourt

Vanessa de Pizzol

Anatole Pons

Carla Robert-Lavaste

Françoise Wuilmart

TRANSLITTÉRATURE

Bulletin d'abonnement à TransLittérature

à joindre au règlement et à envoyer à :

ATLF - *TransLittérature*

- ☐ Par voie postale : Hôtel de Massa
38, rue du Faubourg-Saint-Jacques - 75014 Paris, France
- ☐ Par mail : abonnement@atlf.org

TransLittérature est une revue semestrielle éditée par l'Association des traducteurs littéraires de France (ATLF).

Je désire recevoir *TransLittérature* :

- ☐ **1 an**, soit 2 numéros, à partir du prochain numéro,
au tarif de 26€ pour la France et 30€ pour les autres pays
- ☐ **2 ans**, soit 4 numéros, à partir du prochain numéro,
au tarif de 52€ pour la France et 60€ pour les autres pays
- ☐ **TL à l'unité** : choisissez votre numéro, 20€ France – 22€ autres pays

Nom :
Prénom* :
Adresse* :
Code postal* : Tél.
Ville* :
Pays* :
@* :
Date et signature*

**mentions obligatoires*

Règlement (précisez votre choix)

- ☐ par chèque bancaire ou postal, établi à l'ordre de ATLF (en précisant au dos du chèque vos nom et prénom).
Depuis l'étranger, possibilité de mandat international ou chèque en euros sur banque française.
- ☐ par virement (mentionnez vos nom, prénom et adresse mail – at et non@ – ainsi que abonnement TL)

Crédit Agricole

RIB : 18206 00021 02192401001 73

IBAN : FR76 1820 6000 2102 1924 0100 173 **BIC** : AGRIFRPP 882

Imprimé en Bulgarie par Smilkov LTD à Blagoevgrad
Dépôt légal n°140617
Graphisme : Émilie Demarquay
ISSN 1148-1048